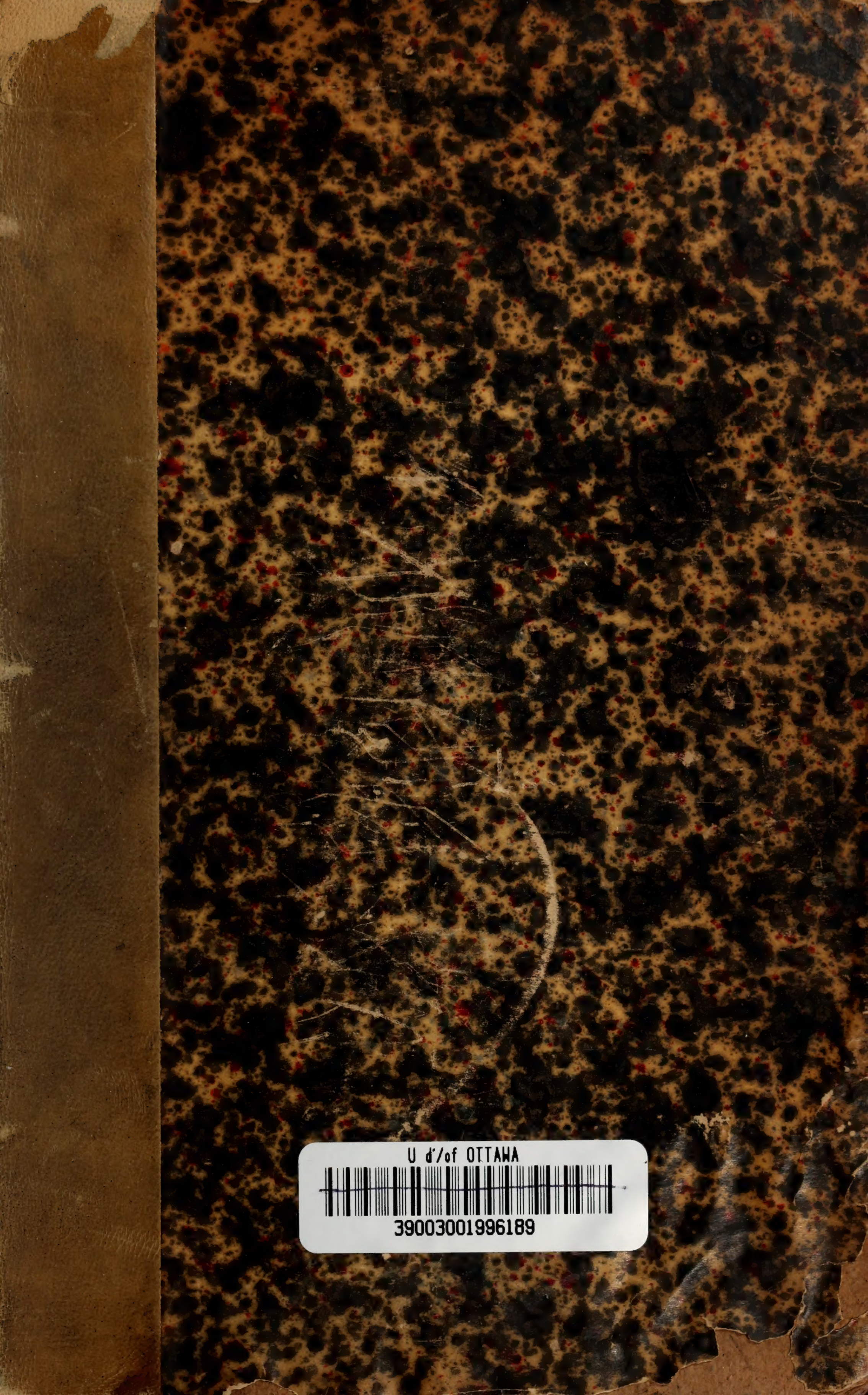
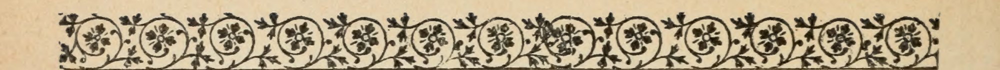

U d'/of OTTAWA
39003001996189



LA GERBE D'OR

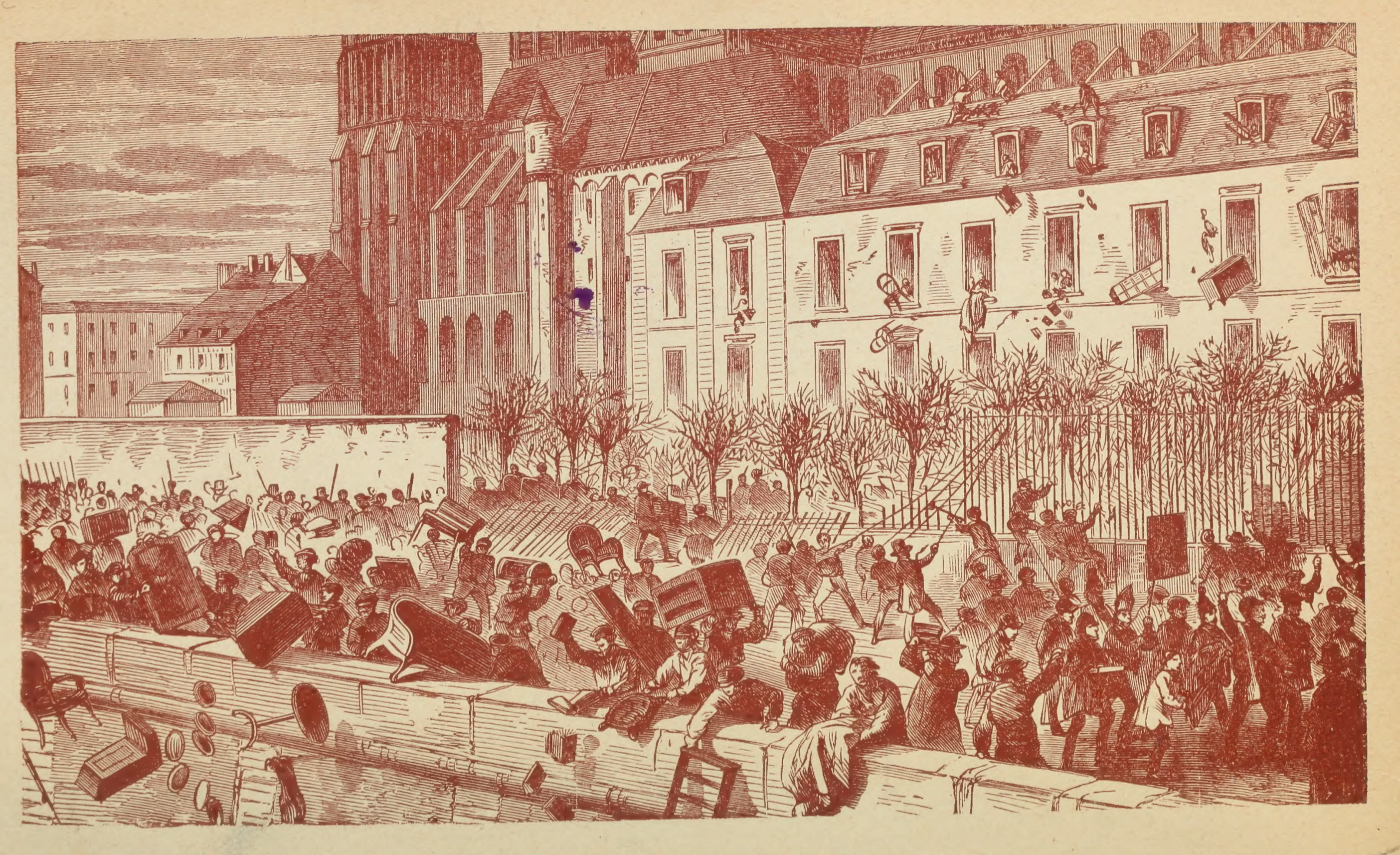


NOUVELLES PUBLICATIONS

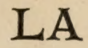
Mère et fils, par le cardinal Foulon et Mgr Postel.
Les femmes sous la Terreur. *Épisodes historiques.*
Souvenirs d'un père, par Ducreux.
Le Legs d'une amie. *Causeries pour les jeunes filles.*
Le crayon magique. *Vie de Charlet.*
Bien d'autrui tu ne prendras. *Récits moraux et émouvants.*
A chacun selon ses œuvres. *Petits drames.*
La mère des orphelines. *Marie-Marguerite de Lézeau.*
Petite Princesse. *Vie de la sœur d'Henri V.*
Le Drapeau, par J. Claretie, de l'Académie française.
Le Livre aux feuillets roses. *Nouvelles.*
A travers l'inconnu. *Expéditions périlleuses.*
Le Géant. *Voyage en ballon.*
Souvenirs militaires *du XIXe siècle.*
Mademoiselle qui rit toujours. *Nouvelle.*
Une heure entre deux eaux. *Histoire authentique.*
Trois amis sur la terre, un ange au ciel.
Les deux anges de la Tour : *Louis XVII et Marie-Thérèse.*
La sainte des causes désespérées. *Vie de sainte Rite.*
La tragique histoire du peintre Aldovrandt.
Le petit protégé de la Providence. *Nouvelle.*
Mme de La Fayette, *d'après des documents authentiques.*
Frédéric, *le petit indiscret.*
Flora, *l'enfant abandonnée.*
Le remords, par A. Jeunesse, lauréat de l'Académie française.
Au pays des Bataves, par S. E. le cardinal Lecot.
Le plus précieux de tous les trésors *pour la jeune fille.*
Les petites vertus *du foyer chrétien.*

Etc. Demander le catalogue.





Le sac de l'archevêché de Paris. (P. 153.)



LA

GERBE D'OR

DU XIXe SIÈCLE

LES GRANDS HOMMES MÉCONNUS, LES GRANDES ŒUVRES OUBLIÉES

Récit authentique

OFFERT A LA JEUNESSE



LILLE (Nord)
Maison St-Joseph

GRAMMONT (B.)
Œuvre de St-Charles

IMPRIMATUR.

Tornaci, die 16 julii 1902.

V. CANTINEAU, can. cens. lib.



Déclaration de l'Auteur.

Conformément au décret d'Urbain VIII, l'Auteur déclare qu'en décernant la qualification de *Saint* à des personnages non canonisés, il n'entend donner à ce mot qu'un sens purement humain. Il déclare également n'attribuer qu'une foi humaine aux faits miraculeux ou cités comme tels dans ce récit et s'en remettre en tout au jugement de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.



LA GERBE D'OR

Chapitre Premier.

Objet de ce recueil. — Les vrais grands hommes, les grands événements. — Vif intérêt que présentent les épisodes racontés dans cet ouvrage. — Un éminent thaumaturge et bienfaiteur de l'humanité au XIXe siècle : Alexandre de Hohenlohe. — La jeune princesse paralytique. — La prière de Martin Michel. — Puissance de la parole : Levez-vous et marchez. — L'heure de la délivrance. — Stupeur et actions de grâces. — Une nuée de guérisons. — Réputation européenne de l'inconnu d'hier. — Le lord-maire de Washington. — « Frappé comme de la foudre. » — Merveilles de la vie du V. curé d'Ars. — Le vainqueur du démon. — Les vacarmes nocturnes, les cris et les menaces. — Cruelles espiègleries. — Les trois coups de minuit. — Les terreurs d'un gendarme. — Les voiles de l'avenir levés devant le serviteur de Dieu. — Connaissance du secret des cœurs. — Le saint homme de Tours. — Merveilles qui s'opèrent au sanctuaire de la Sainte-Face. — La médaille de saint Benoît. — Récits de témoins et de miraculés. — Preuves irrécusables des faits relatés. — L'apôtre du Prado. — Curieux épisodes de possessions diaboliques, suivies d'une complète délivrance. — Le billet fatal. — Les revendications de Satan. — Les trois ans de grâce. — « Ayez confiance, vous guérirez! » — Un orage conjuré. — Le petit muet. — Les soixante mille francs. — La multiplication des oranges. — L'ordre obtenu avec du désordre. — Sainteté du P. Chevrier. — L'intendant de la Providence en Italie. — Une nuée de prodiges. — Le linge et la pièce de vin. — La soupe des soldats. — La voiture de toile. — Une distribution de cerises comme on en voit peu. — Les incendies arrêtés. — Les petites malades et leur médecin improvisé. — Puissance de la bénédiction du V. Cottolengo. — La « ressuscitée ». — Les extases et les colloques avec des visiteurs d'un autre monde. — Le don de seconde vue. — La connaissance des secrets des consciences. — La bonne Artémia. — Les saintes mystifications.

— Aimables procédés de Don Bosco et leurs suites heureuses pour le prochain. — Les trois mille francs du malade. — Traits divers. — Le V. Gaspard Buffalo; le V. Nunzio Sulprizio; Pie IX, etc.

DEPUIS que nous sommes entrés dans le XX[e] siècle, on s'est beaucoup préoccupé de faire le bilan du XIX[e]. De nombreuses publications ont résumé les grands événements qui le caractérisent et signalé les grands hommes qu'il a produits et qui méritent de passer à la postérité....

Hélas! en écrivant l'histoire de ces événements et de ces hommes, on a laissé dans l'ombre les plus dignes de notre admiration, ceux que Dieu lui-même a marqués de son sceau, sur lesquels il a gravé une divine empreinte : les miracles et les saints.

Oubli impardonnable, car il n'y a rien de plus vraiment grand que ce qui sort du cadre des lois naturelles et des activités humaines. Si l'œuvre des créatures est parfois grandiose et sublime, que sera-ce de celle où Dieu n'a pas dédaigné de mettre la main?

Ajoutons qu'aucune histoire n'est plus intéressante que celle des manifestations du surnaturel; aucune n'a, au même degré, le don de captiver les âmes, de les soulever, de les arracher aux vulgarités de la vie pour les faire pénétrer dans ce mystérieux domaine où elles trouvent une surabondance de joie et de paix.

On le comprendra mieux après avoir lu ce modeste recueil, où nous ne pourrons du reste qu'effleurer ces incomparables merveilles qui ont tracé un sillon lumineux dans toute l'étendue du XIX[e] siècle. Il faudrait une bibliothèque pour refaire l'histoire complète de tant d'événements mémorables et de célestes prodiges. Du moins aurons-nous offert à la jeunesse une petite gerbe, — celle-là véritablement une *gerbe d'or*; — et cette lecture, nous l'espérons, fera naître chez plusieurs le désir de recueillir toute une moisson parmi les écrits des serviteurs de Dieu et les ouvrages publiés sur les grands faits de l'ordre surnaturel au dernier siècle....

Y a-t-il beaucoup de nos jeunes lecteurs qui aient entendu parler de l'abbé Alexandre de Hohenlohe?... Nous ne le croyons pas, et c'est pour ce motif que nous le nommons avant les autres, comme une première et irrécusable preuve que les vrais grands hommes du XIXe siècle n'ont même pas été cités par les écrivains qui nous ont fait l'historique de ce siècle avec la prétention de tout savoir et de tout dire!...

N'est-ce pas un grand homme, celui qui était plus capable que les médecins, les chirurgiens, les philanthropes, les économistes, celui qui répandait, tout autour de lui, la joie et le bonheur, mille fois plus efficacement que les « bienfaiteurs de l'humanité » les plus vantés?

Dès les premières années du ministère sacerdotal de l'abbé de Hohenlohe, on put se convaincre que ce grand serviteur de Dieu avait reçu une mission particulière pour soulager l'infortune, sous quelque forme qu'elle se présente. Le nombre de ses clients s'accrut si rapidement que de toute l'Europe, et même de l'Amérique, on eut recours à sa charitable intercession.

C'était le protecteur et l'ami des pauvres; mais non pas un protecteur ou ami comme le premier venu, car tout ce qu'on lui demandait, il semblait qu'il eût le pouvoir de l'accorder. A toute heure du jour, on était admis à faire appel à son dévouement; et la Providence se chargeait de satisfaire les solliciteurs. Le grand thaumaturge semait les prodiges sous ses pas avec une simplicité et une aisance qui dénotaient sa longue habitude « du surnaturel. »

Lui-même va nous raconter la première merveille de sa vie apostolique, qui a été suivie de tant d'autres.

On remarquera combien les hommes de Dieu diffèrent des hommes du monde dans le récit des événements qui leur font honneur. Loin de s'en vanter, ils s'effacent tellement qu'on croirait presque que leur rôle a été tout à fait secondaire et accessoire. Cette humilité est une preuve de plus de leur véracité.

« Le 1er février 1821, écrit Alexandre de Hohenlohe dans ses Mémoires, je soupais chez un pauvre curé allemand, M. Brechtold, en compagnie d'un paysan d'une grande piété, nommé Martin

Michel. Et je pus en cette occasion constater personnellement l'efficacité des prières de cet excellent homme.

» Au commencement de juin, j'eus la joie de revoir ce même Martin à Wurtzbourg, et je descendis avec lui chez M. Deppisch, curé de la ville, qui nous accueillit avec beaucoup de bonté. Le lendemain, je rendis visite au baron de Reinnach; ce dernier m'invita à dîner.

» Lorsqu'on se mit à table, les domestiques apportèrent sur un fauteuil la jeune princesse Mathilde de Schwarzenberg, qui, par suite d'une paralysie, avait, depuis huit ans, perdu la faculté de marcher. On la plaça à côté de moi. Touché de compassion pour la jeune princesse, ma parente, et me rappelant aussitôt mon bon Martin Michel, je me dis à moi-même, que ce fervent chrétien pourrait bien obtenir la guérison de la malade, si elle avait une ferme confiance au secours du Seigneur. Je me gardai cependant de communiquer mes sentiments à personne, connaissant trop bien le monde pour m'exposer inconsidérément à ses plaisanteries. Après le dîner, je fis un tour de promenade autour de la ville, et ne pouvant me délivrer de cette idée, je me dis que si la chose devait se faire, Dieu disposerait tout de manière à ce qu'elle se fît. On était au 19 juin.

» Le soir du même jour, après avoir dit mon bréviaire, me trouvant dans des dispositions, je puis le dire avec vérité, fort pieuses, je passai toute la soirée en conversation avec le vénérable curé et Martin Michel, sans cependant faire le moins du monde mention de la princesse Mathilde. Le 21 juin, en offrant le saint sacrifice de la messe, je me sentis, après la consécration, puissamment ému et pressé de me rendre chez la princesse pour lui dire qu'elle serait secourue par Jésus-Christ si elle avait une ferme confiance en ses divines paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Il me fut impossible de me défaire de cette pensée pendant le reste du saint sacrifice.

» Rentré dans la sacristie, je fis un retour sur moi-même; réfléchissant alors avec calme, je tâchai de me débarrasser de cette idée

comme provenant d'une imagination exaltée; mes efforts furent inutiles; tout ce que la sagesse du monde, toujours prête à rejeter ce qui vient d'en haut, trouva à y objecter, ne servit de rien; je me sentis pressé d'aller voir la princesse, accompagné de Martin Michel. J'y allai donc, et faisant attendre ce dernier dans l'antichambre, j'entrai seul dans l'appartement de la bonne princesse, que je trouvai couchée sur son lit et comme emmaillotée dans ses appareils.

» Après les salutations ordinaires de part et d'autre, je lui dis sans préambule :

« — Ma chère cousine, Dieu peut vous aider par Jésus-Christ, son Fils, au très saint nom duquel nous adressons nos prières au Père éternel.

» — Oui, sans doute, me répondit-elle, c'est ce que je crois!

» — J'ai pris avec moi, ajoutai-je, un pieux paysan à la prière duquel le Dieu tout-puissant a déjà secouru bien des malades; si vous y consentez, je m'en vais l'appeler, afin qu'il prie pour vous.

» — De tout mon cœur, répondit la princesse.

» Là-dessus je fis entrer Martin Michel; et voici le discours qu'il lui adressa :

« — N'est-ce pas chose indubitable pour Votre Altesse que Dieu est tout-puissant? Voilà pourquoi il peut nous assister dans tous nos besoins; car à Dieu rien n'est impossible; plus nous avons confiance en lui, plus il veut aussi nous assister, parce qu'il est infiniment bon. Le Seigneur est bon envers chacun, et ses miséricordes surpassent toutes ses œuvres. Dieu est vraiment notre Père, cela ne doit-il pas animer notre espérance? Mais Dieu nous assistera en outre, si cela contribue à sa gloire et au salut de notre âme, parce qu'il est infiniment fidèle, et qu'il l'a promis dans la sainte Ecriture, ainsi que nous le lisons dans l'épître de saint Paul aux Hébreux : « Soyons inébranlables dans la profession de notre espérance, celui-là étant fidèle, qui nous en a fait la promesse. » Voilà la confiance que nous avons en Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ; car c'est lui qui a dit : « En vérité, je vous le dis, si en priant vous demandez quelque chose au Père, en mon nom, il vous le donnera. » Cependant nos

prières doivent commencer et finir par ces paroles : « Ce que Dieu veut ; comme Dieu veut ; parce que Dieu veut. »

» Que Votre Altesse croie ceci avec une foi ferme et inébranlable, Dieu exigeant de nous une foi vive et forte, telle que celle dont Jésus-Christ dit : « Toutes choses sont possibles à la foi. »

» Après cette explication, le pieux paysan, joignant les mains, se mit en prières. Mais il faut l'avoir vu pour se faire une idée du recueillement et de l'ardeur avec lesquels cet homme pria. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui l'ont vu dans cette attitude ; et tous conviendront avec moi que sa prière sortit de la plénitude d'un cœur pénétré de la foi la plus vive. J'avoue que moi-même je me jetai à terre pour prier. La prière achevée, jamais je ne saurais en dire la raison, je sentis comme une puissance secrète qui me commanda de crier à haute voix à la princesse : « Au nom de Jésus-Christ, levez-vous et marchez. » Je prononçai donc cette parole à jamais mémorable pour moi ; et la princesse, délivrée des liens qui retenaient ses appareils, non seulement put se tenir debout sur ses pieds, ce qu'elle n'avait pu faire depuis huit ans, mais elle fut même capable de marcher. Vous le savez, mon Dieu, quels furent alors les sentiments de mon cœur. Je sentis couler mes larmes, et je ne pouvais proférer d'autres paroles que cette exclamation : « Mon Dieu, mon Dieu, est-il possible ! »

» Aussitôt que le bruit de cet événement extraordinaire se fut répandu, je me vis entouré de malades ; et en vérité, je ne saurais plus dire tout ce qui arriva dans cette occasion. Aussi je n'ajouterai pas un mot sur quantité d'autres faits qui arrivèrent alors et après, parce que ce n'est pas à moi à en juger. Je suis fils de l'Eglise, et lui resterai toujours fils fidèle. Que Rome en décide après ma mort, si ma conduite répond à ma foi ! Mais il y a dans la vie des moments et des heures d'une sainte élévation où l'âme est absorbée en Dieu ; et tels furent pour moi ceux dont je viens de parler. »

Ce que la prudence et la modestie faisaient taire à Hohenlohe, nous pouvons et nous devons le rappeler ici. Mais force nous est de le faire d'une manière très sommaire, car les prodiges opérés par l'entremise du célèbre thaumaturge ne se comptent pas. « J'ai

éprouvé, avouait-il lui-même dans une lettre à sa famille, un sentiment bien vif de surprise et d'émotion, lorsque j'ai été témoin de la guérison subite et parfaite de six hommes, tout à fait sourds, par la seule invocation du nom de Jésus. Deux paralytiques ont retrouvé instantanément l'usage de leurs membres ; la lumière a été rendue à deux aveugles, la parole à un muet. » Ces faits se multiplièrent sur les pas du vénérable prêtre. Les foules se pressaient autour de lui, à tel point que les réunions devaient avoir lieu sur les places publiques, aucune église ne suffisant à contenir la multitude. On était parfois obligé de recourir à la police pour se frayer un chemin jusqu'à lui : les hommes du peuple pénétraient dans ses appartements les plus retirés ; à peine pouvait-il encore trouver un siège pour s'asseoir.

Nous ne rapporterons qu'un seul épisode parmi cette foule de merveilles dues aux prières du serviteur de Dieu : c'est la guérison de la sœur du lord-maire de Washington ; ce prodige produisit la plus vive émotion dans le Nouveau-Monde.

Une morne tristesse régnait dans l'opulente demeure du lord-maire, Thomas Carbury. Sa sœur uniquement aimée se mourait d'une de ces maladies terribles en présence desquelles la science humaine se voit contrainte à confesser l'inanité de ses théories. Les médecins appelés à donner leurs soins à la malade l'avaient unanimement déclarée atteinte d'un cancer interne, jugé incurable. Le mal poursuivait donc ses ravages douloureux sans qu'il fût possible d'en enrayer le cours, lorsque, vers la fin de 1823, les journaux anglais, puis des correspondances particulières, répandirent en Amérique le récit des cures merveilleuses opérées par les prières de Hohenlohe. Pressée de recourir à cette puissante intervention, la famille de la malade se mit aussitôt en devoir de s'enquérir de sa résidence. Dès qu'elle lui fut connue, le lord-maire se servit de l'entremise d'un vénérable ecclésiastique pour lui adresser sa requête.

Vu l'éloignement des lieux, celui-ci désigna le 20 mars pour le jour auquel il prierait aux intentions de la malade qu'il invitait à se préparer à la grâce divine par la réception des sacrements. Dieu permit que trois semaines avant la date indiquée, la maladie prît

soudain un caractère des plus alarmants. Le 19 mars, le danger de mort apparut dans toute son imminence. La malade ne pouvait plus recevoir le moindre soulagement et ne cessait d'expectorer du sang mêlé de pus. Sa voix n'était plus qu'un souffle. Enfin, arriva le jour du 20 mars, si anxieusement attendu. Un prêtre vint apporter la sainte Communion à la mourante, qui ne la reçut qu'au prix des plus grandes difficultés. A peine cependant eut-elle absorbé la sainte Hostie qu'elle s'écria :

— O mon Dieu, qu'avez-vous opéré en moi ?

Elle s'était mise sur son séant, puis se sentant assez forte pour se lever, elle avait quitté le lit sans tarder et, se jetant à genoux avec les assistants, elle rendait d'immenses actions de grâces au Seigneur.

Toute sensation de douleur avait cessé. La guérison était complète. La nouvelle s'en répandit dans tout Washington avec la rapidité de la foudre.

Le jour même, plus de cinq cents, le lendemain, plus de mille personnes de toutes les confessions vinrent visiter l'heureuse sœur du lord-maire, et purent rendre témoignage de son parfait rétablissement.

Celui des six médecins de l'ex-malade qui arriva le premier pour s'assurer de la réalité du fait, était un apostat, athée reconnu. Son impression fut telle que toute l'assistance en était saisie. Il semblait littéralement atterré. Lorsque enfin il eut repris l'usage de la parole :

— Je suis comme frappé de la foudre, dit-il d'une voix profondément émue. Cette guérison ne peut être l'œuvre que de Dieu...

*
* *

Si l'Allemagne a possédé un thaumaturge incomparable dans la personne d'Alexandre de Hohenlohe, la France n'a rien à lui envier, puisqu'elle a eu son « Curé d'Ars. » A qui les œuvres de ce grand serviteur de Dieu sont-elles encore inconnues ?

Les raconter en détail dépasserait de beaucoup les limites qui

nous sont imposées. « Toute sa vie, écrit un contemporain, est pleine de traits qui tiennent du prodige. Le miracle y est l'accompagnement habituel de sa sainteté. Même aujourd'hui, on continue d'aller visiter le presbytère de cet humble prêtre, que l'on venait consulter jadis de toutes les parties de la France et qui attirait à lui jusqu'à quatre-vingt mille visiteurs par an. On y voit, entre autres, le vulgaire poêle où les œufs se multiplièrent, comme on montre à la maison de la Providence, fondée par lui, le fameux pétrin de la mutiplication de la farine... »

Nous nous bornerons à signaler quelques traits de la puissance du saint prêtre sur le démon. Furieux du bien qui se faisait dans la paroisse, l'ennemi du genre humain essayait de le tourmenter de toutes les manières. Il imitait à ses oreilles (M. Vianney l'a dit bien des fois), une charge de cavalerie ou le bruit d'une armée en marche ; toute la tentation de saint Antoine au désert se renouvelait à Ars.

Tantôt Satan enfonçait à coups de marteau des clous dans le plancher, tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris comme un charpentier bien occupé; battait la générale sur la table, sur la cheminée, sur le pot à eau, choisissant les objets les plus sonores.

Il bondissait comme un cheval échappé, s'élevait jusqu'au plafond et retombait lourdement sur le carreau ; dans d'autres moments c'était comme si un militaire chaussé de grosses bottes en eût fait résonner les talons sur les dalles et sur l'escalier; ou bien l'on entendait des voix confuses, criardes, menaçantes. Le curé comparait leur tumulte à toutes les voitures de Lyon. D'autres fois le démon chantait comme un rossignol dans la cheminée, ou contrefaisait le hurlement d'un loup, l'aboiement d'un chien, le grognement d'un ours et appelait le bon curé de sa voix rude et insolente : « Vianney ! Vianney ! nous te tenons, nous te tenons ! »

Pendant toute une nuit, le démon le promena dans une chambre où il avait couché, hors de chez lui. Une fois, au confessionnal, le saint curé se sentit soulevé et emporté, comme s'il avait été dans une barque légère, sur un courant rapide.

Satan l'enleva en l'air, au milieu de son sommeil et le réveilla en sursaut. M. Vianney s'arma vite du signe de la croix et *Grappin* (comme il l'appelait) s'en alla.

Un jour son ennemi revint, détacha un précieux bénitier qui était à la tête du lit, le mit en pièces sous les yeux du pasteur, et le broya comme avec un pilon.

Quelquefois des chauves-souris remplissaient la chambre; les murailles en étaient noires. La discipline du prêtre mortifié rampait comme un serpent; une image de la sainte Vierge restait noire, malgré tous les lavages.

Le méchant esprit une autre fois brûla le lit du pauvre curé. Le feu s'arrêta devant la châsse de sainte Philomène, détruisant tout ce qui était en deçà de la relique, et épargnant tout ce qui était au delà.

A Tivier-sur-Moignans, où M. Vianney se trouvait avec d'autres prêtres pour des fonctions apostoliques, toutes les personnes du presbytère furent réveillées en sursaut par un affreux vacarme : les portes battaient avec fureur, les vitres grésillaient, les murs chancelaient : de sinistres craquements annonçaient qu'ils allaient s'écrouler. On avertit le curé d'Ars : « Levez-vous, lui dit-on. — Rassurez-vous, répond M. Vianney, c'est bon signe. » En même temps un grand pécheur frappe à la porte et demande son ministère.

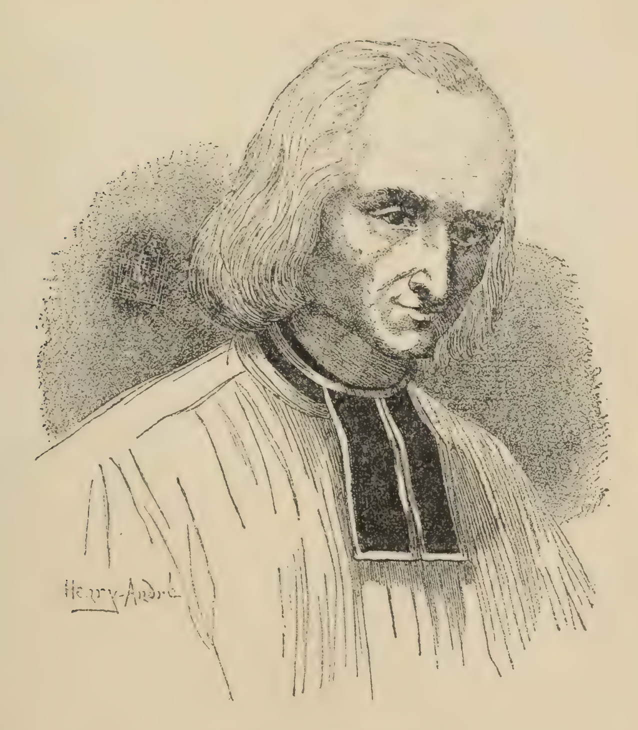
M. le missionnaire Chevalon, ancien soldat de l'Empire, témoin de l'étrange aventure, promettait en la racontant de ne plus plaisanter sur les apparitions et les bruits nocturnes.

Ordinairement, à minuit, trois grands coups frappés à la porte extérieure de la cure avertissaient le maître de la présence de son ennemi. Après avoir fait du tintamarre dans l'escalier, le démon entrait, saisissait les rideaux du lit, s'y cramponnait, les secouait avec fureur, comme s'il avait voulu les arracher; le lendemain ils étaient intacts.

Comme le saint prêtre ne pouvait fermer l'œil, sa santé en fut altérée; quelques voisins de bonne volonté s'offrirent à coucher dans la maison, mais la plupart ne purent surmonter la terreur qu'ils éprouvaient, entre autres un charron. Un bruit effroyable se fit entendre

à ses côtés dans la pièce même, il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups.

Epouvanté, le pauvre gardien cria au secours. M. Vianney accourut. On regarda, on examina, on fouilla partout; il n'y avait rien. Le curé ne s'était pas trompé, et avait encore moins voulu tromper; il possédait toutes les qualités d'un bon témoin : il avait de bons yeux, de bonnes oreilles et un jugement sain.



Le Vén. Curé d'Ars.

En 1842, un gendarme vint à Ars; à minuit il était à l'église, attendant comme les autres. Dans son impatience, il sort, va près de la cure, et entend une voix forte, aigre, stridente comme la voix d'un damné criant : « Vianney, Vianney! viens donc! » Ce cri infernal le glace d'horreur; il s'éloigne aussitôt. M. le curé, une lanterne à la main, descend, le rejoint, le prend par la main, le rassure et lui dit sans le connaître : « Mon ami, vous avez des cha-

grins, mais ayez confiance, vos affaires temporelles iront bien, mettez ordre à celles de votre âme. »

On écrirait de gros volumes si l'on voulait rapporter tous les faits surnaturels à d'autres points de vue, dont Ars a été le témoin.

Personne ne peut douter que le saint curé ait eu des révélations. La première est celle dont il fut favorisé à son arrivée dans sa paroisse; il la confia à un confrère désolé, pour relever son courage.

« En arrivant j'étais plein de soucis et de craintes, je cheminais, versant des larmes; en levant les yeux, je vis la croix qui borde le chemin (il désignait l'endroit) ; je tombai à genoux devant elle en gémissant; tout à coup la très sainte Vierge m'apparut et me dit : « Allez avec confiance, restez à Ars; avant peu il en sera parlé en France et ailleurs. » Elle disparut. Fortifié par ces douces paroles, j'allai. Vous voyez donc, mon ami, que Dieu est bien bon et qu'il vient à notre secours. »

Plus tard, la Mère de Dieu lui apparut dans la chapelle qui lui est dédiée à Ars, elle arrêta le cours de ses larmes, et lui annonça la conversion de ses paroissiens comme devant avoir lieu après une consécration générale à son Cœur immaculé.

En 1850, Notre-Seigneur ordonna au bon prêtre de faire frapper une médaille, lui promettant que tous ceux qui la porteraient avec foi et respect seraient préservés des maux qui menaçaient le monde. Cette médaille a été frappée; d'un côté elle représente la Vierge immaculée environnée de fleurs de lis; on lit au verso cette invocation : « O Marie, préservez-nous de la peste... »

On ne saurait dire à combien de personnes M. Vianney a prédit leur guérison, le succès ou la non-réussite dans leurs affaires.

Il dit à un instituteur qui était venu le voir et qui faisait une revue de sa vie : « Partez, mon ami, bien vite; n'achevez pas, arrivez ce soir chez vous. » Celui-ci part en effet; le lendemain, il voit arriver dans sa classe l'inspecteur, qui aurait pu le blâmer de son absence, s'il était resté un jour de plus à Ars.

Un jeune homme étranger va se confesser au curé d'Ars. « Je vais me marier, dit-il, et me préparer à ce grand acte.

— Mon ami, dit doucement le bon curé, il ne faut pas vous préparer au mariage, mais à la mort.

— On peut mourir en tout temps, répliqua le jeune homme; il faut être toujours prêt ; quant à moi, je me porte bien, j'ai l'espoir de vivre encore quelque temps.

— Faites plutôt une préparation à la mort, » reprit le pasteur.

Le jeune homme, docile à l'avis n'insista plus, il fit une retraite comme si elle devait être la dernière de sa vie, et s'en retourna dans son pays. Sur le point d'y rentrer en suivant une voie bordée de haies, un coup de feu qui ne lui était pas destiné part, l'étend mort et baigné dans son sang; il était heureusement préparé au suprême passage.

Un négociant de Provence se rend à Ars pour demander au Curé thaumaturge la santé de sa femme, alitée et malade depuis quatre mois.

M. Vianney disait la messe; lorsqu'il fut rentré à la sacristie, le visiteur l'y suivit. Alors le saint l'embrassa en lui disant : « Pourquoi vous affliger? A cette heure votre épouse est guérie; elle sort de chez elle. »

Le négociant, stupéfait de voir sa peine connue avant d'en avoir parlé à personne, fut bien plus étonné quand ses domestiques lui apprirent à son arrivée la guérison de sa femme, qui avait eu lieu au moment où M. Vianney la lui avait prédite.

Une riche dame de Marseille avait perdu son mari qui s'était suicidé; cette mort affreuse l'avait plongée dans la douleur; pour alléger son chagrin elle va à Ars. Avant qu'elle eût prononcé un mot, M. Vianney, la voyant, se jette à genoux, prie longtemps, se relève, bénit la dame et lui dit : « Ma sœur, votre mari n'est pas damné, mais il est profondément enfoncé dans le purgatoire.

« Ce qui l'a sauvé de l'enfer, ce sont les prières que vous faites depuis longtemps pour lui; votre mari s'est reconnu quand il a été blessé à mort; il s'est repenti de ses péchés, il a même prié *la bonne Mère de la Garde.* »

Une dame de l'Auvergne entre un jour à la sacristie et remet l'honoraire d'une messe au pasteur comme action de grâces pour un

frère qui, ayant fait de bonnes affaires en Amérique, rentrait en France. « J'y penserai, » dit le curé.

Le lendemain la dame se présente. « Mon Père, dit-elle, avez-vous pensé à ma demande? — Oui, mon enfant, mais c'est une messe de mort et non d'action de grâces; tenez-vous-en à ce que je fais. — Il n'est donc plus vivant, mon frère? — Hélas! non. »

Elle n'eut pas le courage d'assister à cette messe. Elle rentre chez elle, et demande si sa belle-sœur a reçu des nouvelles de son mari. « Oui, madame... » Et elle apprend la terrible catastrophe dans laquelle l'infortuné a trouvé la mort.

*
* *

« Le nom du Vénérable curé d'Ars, remarque M. Arthur Loth, évoque la pensée de M. Dupont, « le saint homme de Tours. » Aucune vertu, après celle du curé d'Ars, n'eut, à notre époque, plus de notoriété que la sienne. A partir du moment où l'ardent restaurateur du culte de la Sainte Face se fut élevé à l'éminent degré de foi et de piété qui est le propre de la sainteté, sa vie devint, pour ainsi dire, un miracle continuel. Avec l'huile de la lampe qu'il entretenait devant la Sainte Face, avec la médaille de saint Benoît, dans laquelle il avait la plus entière confiance, il faisait des merveilles. De toutes les régions voisines de Tours, on venait à lui; de tous les points de la France, on implorait ses prières et son secours.

» C'était comme un médecin universel. Tous les jours, il recevait dix, quinze, vingt lettres de partout, qui lui demandaient autant de miracles. Les affligés, les malheureux s'adressaient à lui comme les malades.

» Un jour, un pieux et savant religieux, le R. P. Dom Chamard, vit arriver chez M. Dupont un homme et une femme qui venaient le remercier de son intervention. Le saint homme lui conta leur histoire. Le mari était un ivrogne insatiable qui absorbait toutes les ressources du petit ménage en boisson, et que le vin rendait constamment furieux contre sa femme. A bout de patience, celle-ci vint trouver

M. Dupont. L'homme de Dieu lui remit une médaille de saint Benoît, en lui conseillant de préparer, pour le retour de son mari, une bouteille de vin, mais après y avoir trempé la médaille. A peine rentré, l'ivrogne saisit la bouteille. Il trouve au vin un goût horrible. Furieux, il jette le reste de la bouteille à la tête de sa femme et va au cabaret en absorber une autre. Celle-ci lui paraît encore plus détestable. Le lendemain et les jours suivants, il trouve de plus en plus mauvais les différents vins qu'il essaie. Étonné, irrité, il jure de n'en plus boire jamais. Alors sa femme lui raconte la merveille de la médaille de saint Benoît. L'ivrogne, qui s'était converti à l'eau, revint aussi à la religion.

» La foi ardente de M. Dupont était le principe de son pouvoir surnaturel. Il en avait de quoi transporter les montagnes ; mais son humilité était plus grande encore. « Est-ce que vous me prenez pour un médecin? » dit-il un jour à des campagnards qui venaient lui demander leur guérison. « Je ne suis rien, moi ; Dieu est bon et tout-puissant ; mettez-vous à genoux et prions. Si vous avez la foi, vous obtiendrez. D'autres, plus malades que vous, ont obtenu, parce qu'ils ont prié avec confiance. »

Malgré lui, l'opinion publique continuait à attribuer à ses mérites l'efficacité de ses prières. Et ce sentiment n'a fait que croître avec sa mort. Sa maison de Tours, comme le presbytère du curé d'Ars, s'est transformée. Elle est devenue un oratoire public où se perpétue le culte de la Sainte Face qu'y avait établi ce fervent adorateur de Jésus-Christ. Et le miracle aussi continue par l'intercession du « Saint Homme. »

En voici un assez récent. « Le 27 juin 1890, rapportent les *Annales de la Sainte-Face*, la femme d'un modeste cultivateur de Selles-sur-Cher, accompagnée d'une dame de cette ville, amenait à Tours son fils, âgé de treize ans, qui, atteint de l'influenza le 6 janvier, se trouvait complètement paralysé des deux jambes depuis l'Ascension. Ayant vainement suivi divers traitements, elle venait consulter un médecin de renom. Toutefois, sur le conseil de sa compagne de voyage, elle se fit conduire par l'omnibus de la gare à l'oratoire de la Sainte Face, pour demander à Dieu la guérison

qu'elle n'espérait guère obtenir des hommes. Arrivée à ce sanctuaire, elle transporta son cher petit malade et le présenta à un prêtre de la Sainte-Face, qui était sur le point de sortir. Celui-ci appela son confrère de semaine : — « Allons, lui dit-il avec une pieuse gaîté, venez faire un miracle! — Ah! répondit le confrère sur le même ton, ça marchera si le bon Dieu est avec moi! »

» Le prêtre se mit en prières, puis il fit l'onction habituelle en se servant de l'huile qui brûle devant l'image miraculeuse, pour laquelle le saint homme de Tours, M. Dupont, avait une si tendre vénération. Le bon Dieu était avec le prêtre, on peut le croire, mais n'était probablement pas avec les parents de l'enfant, qui vivaient dans une complète indifférence à l'égard de la religion. D'ailleurs, il y a tant de bons chrétiens qui n'obtiennent pas de miracles! L'onction ne produisit aucun résultat.

» A une heure de l'après-midi, la pauvre femme transporta son enfant à la consultation. Le médecin rédigea une ordonnance qu'il lui remit. Hélas! le cas pouvait être considéré comme à peu près incurable!

» La mère, prenant son malade dans ses bras, se retirait tristement, avec l'intention de prendre le premier train, quand sa compagne l'engagea à s'arrêter de nouveau, en passant, à l'oratoire qui se trouvait sur leur chemin. Elles y entrèrent : il était environ trois heures. Sur ces entrefaites arriva le père, qui était venu prêter main-forte pour transporter son enfant.

» Les parents sollicitent du prêtre de semaine une nouvelle onction, qui leur est accordée. Mais, comme le prêtre faisait la génuflexion devant l'autel avant de se retirer, il entend un cri : « Maman! » Il se détourne et voit l'enfant suspendu au cou de sa mère : « Maman, je suis guéri! je veux embrasser la Sainte Face! » Le prêtre prend aussitôt l'enfant et l'élève de façon qu'il puisse toucher de la main la sainte Image.

» On ne saurait décrire l'émotion du père, de la mère, de leur compagne et des assistants. Ils ne pleuraient point de joie, ils étaient comme anéantis, ils n'en pouvaient croire leurs yeux; mais, un peu plus tard sans doute, que de douces larmes ils durent répandre!

Cette fois le bon Dieu avait bien voulu être avec les parents comme avec le prêtre.

» Après avoir récité des prières en action de grâces, le prêtre engagea l'heureuse famille à retourner chez le médecin, et à ne partir que par le dernier train pour assister, l'après-midi, à une cérémonie de *Triduum* que l'on célébrait à l'occasion de la fête de saint Pierre. Puis il convenait de rendre une publique et solennelle action de grâces.

» Les voyageurs, se conformant à ces recommandations, se dirigèrent d'abord vers la demeure du médecin. L'enfant marchait seul et sans appui ; à peine un peu d'incertitude dans son allure, vu la longue absence de la circulation du sang dans les jambes ; d'ailleurs, comme il ne prenait presque plus de nourriture depuis plusieurs mois, il était extrêmement faible. Mais l'appétit lui revient tout à coup, il entre chez le boulanger voisin, achète un petit pain et se met à le manger avec avidité. L'étonnement du médecin était extrême. Le cher enfant, de retour à Selles, courut à l'église et se jeta dans les bras du vicaire de la paroisse en s'écriant : « Je suis guéri ! La Sainte Face m'a guéri ! »

On est dans l'admiration lorsqu'on parcourt les *Annales de la Sainte-Face* et qu'on y voit le nombre prodigieux de grâces de toute nature, obtenues par la prière à la Sainte Face, que le vénéré serviteur de Dieu a si heureusement popularisée, pour le soulagement de toutes les misères et le secours de toutes les infortunes. Nous ne citons plus, car il y aurait trop à citer : c'est une montagne de faits surnaturels, tous plus curieux les uns que les autres.

Maintenant, une petite réflexion.

Qui ne serait tenté de sourire en lisant ces étonnantes merveilles, dont chaque numéro de la pieuse revue fournit son contingent, et de dire, pour leur donner une explication rationnelle : « Ce sont des contes inventés à plaisir ; il n'y a là rien de sérieux ? »

On ne manquerait pas de raisonner de la sorte s'il s'agissait de faits qui se soient passés il y a quelque cinq cents ans ; et alors personne ne pourrait répliquer.

Mais ici une légère difficulté se présente... Tout cela s'est

accompli de nos jours; une multitude de témoins sont encore vivants; les miraculés sont prêts à se lever pour prendre la défense de M. Dupont et de la Sainte Face.

Faudra-t-il soutenir que tous ces gens-là soient, ou trompeurs, ou trompés?

Cette hypothèse même serait plus inexplicable que tous les prodiges qu'on attribue à la Sainte Face. Pourquoi trompeurs? dans quel but?... Comment trompés? de quelle manière?

Est-ce que des centaines, des milliers de personnes pourront jamais se donner le mot pour tromper un public qui a toute facilité de contrôler les faits et de protester contre l'imposture?

Est-ce que des centaines, des milliers de personnes peuvent trouver blanc ce qui est noir, sain ce qui est malade, actif ce qui est sans mouvement, etc.?

Le prétendre serait absurde. Pour ne pas abdiquer la raison, il faut donc bien reconnaître la présence du surnaturel et la puissance prodigieuse, inouïe, dont il plut à Dieu de gratifier M. Dupont, lorsqu'il priait la Sainte Face pour les personnes qui recouraient à sa charitable médiation. Voilà pourquoi nous l'appelons, lui aussi, « un des grands méconnus du XIXe siècle! »

*
* *

Nous avons parlé plus haut de la puissance étonnante que le Vénérable curé d'Ars possédait sur le démon : c'est encore le côté principal que nous aimons à mettre en lumière en présentant à nos lecteurs un autre prêtre du XIXe siècle, d'une vertu consommée, le Père Chevrier, supérieur de l'établissement du Prado, à Lyon.

Une pauvre fille, recueillie par charité dans cet établissement, était sujette à des accès d'une nature si étrange qu'ils ne pouvaient s'expliquer que par une action directe du démon. Elle était alors terrible à voir et se livrait à d'affreuses intempérances de langage. Le Père se décide un jour à demander à Dieu sa délivrance. Il vient à la chapelle, prend le surplis et l'étole et commence les prières des exorcismes. Aussitôt la possédée pousse des hurlements sinistres,

fait des sauts prodigieux, franchit d'un bond la table de communion et vomit contre le Père les injures les plus violentes. Le démon qui parlait par sa bouche dit ces paroles : « Je mettrai le feu à ton con-



LE P. COLIN. (P. 56.)

fessionnal, vieux carcan (*sic*). » Et ces autres : « Je tiens le billet et, tant que je l'aurai, je ne crains rien. » Le Père, à ce mot de billet, ne doute plus du fait de la possession ; il passe presque toute la nuit en prière. La possédée finit par se calmer. On la crut sauvée.

Il n'en était rien. Quelques jours après, le démon la saisit de nouveau. Le Père, sans perdre courage, renouvelle ses exorcismes. Mais cette fois, ce fut en présence des enfants de la première Communion. Il choisit parmi eux l'âme la plus simple et la plus innocente pour tenir l'étole sur la tête de la possédée. Alors, d'un ton impérieux, il dit au démon : « Où est ce billet? Dis-le-moi; au nom de Dieu, je te l'ordonne. — En enfer. — Tu vas me l'apporter, je te l'ordonne au nom de Dieu, qui est mon maître et le tien! — Jamais! — Si, si! nous verrons lequel est le plus fort, de Dieu ou de toi. — Mais que feras-tu de mon billet? — Je le brûlerai pour que tu n'aies plus de prise sur la victime. »

» Le lendemain, dit une des religieuses du Prado, la malheureuse fille vient me trouver toute triomphante : « Voici mon billet, il me l'a rendu, je l'ai trouvé sous mon lit. » J'ai vu ce billet de mes propres yeux, ajoute la même sœur, elle l'avait écrit avec son sang; elle s'était donnée au démon et avait promis, entre autres choses, de ne jamais se confesser. Elle porta elle-même aussitôt ce billet au Père qui le brûla et fit chanter à la chapelle un *Te Deum* d'action de grâces. Depuis ce moment, le démon la laissa en paix. »

Un jour, un homme vint pour obtenir sa délivrance. Au premier exorcisme, le démon l'enlève jusqu'au plafond, c'est-à-dire à une hauteur de huit mètres, en lui faisant proférer d'horribles blasphèmes. Le Père, craignant que le démon ne tuât ce pauvre patient, lui ordonna de le ramener doucement à terre; ce qu'il fit sur-le-champ. Quelques jours après, il y eut un second exorcisme, et la possession cessa.

Une jeune fille de la Croix-Rousse, qui venait de repousser une demande en mariage, s'était bientôt sentie envahie par d'atroces douleurs. Elle les attribuait à un maléfice du prétendant éconduit. Elle vint demander sa délivrance au P. Chevrier. Au troisième exorcisme, le démon partit, mais non sans laisser de son passage des traces surprenantes, puériles si l'on veut, mais néanmoins fort pénibles. En un clin d'œil, comme un éclair, il avait rasé la tête de la jeune fille et emporté sa chevelure, en présence et au grand ébahissement de trois témoins.

Une marchande de chapeaux, demeurant à la Croix-Rousse, avait sottement signé un billet dont elle ignorait le contenu. Elle fut possédée pendant cinq mois, et délivrée par le Père après six exorcismes.

Quand les possédés devaient attendre plusieurs jours, le P. Chevrier les envoyait loger chez une personne pieuse et charitable des environs, Mlle B***. Cette personne n'assistait pas aux exorcismes et ignorait ce qui s'y faisait. Mais ce qu'elle savait et ce qu'elle a attesté ensuite, c'est que plusieurs de ses pensionnaires sont repartis complètement guéris par le Père. Parmi ceux-ci, quelques-uns étaient de simples épileptiques, mais d'autres étaient bien réellement tourmentés du démon. La preuve, c'est que certains étaient transportés par le démon, en un instant, d'un endroit à un autre ou dans l'impossibilité absolue d'entrer dans une église. Après les exorcismes, ils entraient à la chapelle et priaient sans difficulté.

Une autre délivrance fort extraordinaire eut lieu dans la prison de Saint-Joseph. Le P. Chevrier avait été appelé par l'aumônier, M. Boulachon. Mlle C***, y était aussi. Ils entrent tous trois dans la prison, où gisait un malheureux possédé. Le Père commence les exorcismes. Le prisonnier prend un aspect effrayant. « Ne le cache pas sous ton manteau, » dit-il au Père, qui avait en effet un crucifix sous son manteau. Et un moment après : « Ne me touche pas, autrement je brise vos têtes les unes contre les autres. » Sans faire attention à ses menaces, le Père lui ordonne de tenir ses mains en croix et les fait lier avec un cordon bleu bénit ; le possédé casse le cordon. On l'attache avec une grosse corde également bénite ; il rompt la corde. On lui lie les mains et les pieds avec une solide chaîne de fer, il brise la chaîne. Un peu après, le Père fait les exorcismes sans aucun obstacle. Puis il ordonne au démon de rendre le pacte signé par cet homme. Le démon promit, et, en effet, le soir même, il le rendit sur un parchemin semblable à une peau de porc. « J'ai souvent vu ce pacte, dit Mlle C., M. Boulachon ne l'a brûlé que lorsqu'il s'est vu près de mourir. »

Le P. Chevrier a exorcisé ainsi une vingtaine de personnes devant M. Boulachon et Mlle C. « Il ne se passe pas un mois que l'on

ne m'amène un ou plusieurs possédés, » disait-il lui-même. Quelques-uns n'ont été délivrés que pour un temps. D'autres n'ont pu obtenir leur délivrance ou l'ont repoussée avec obstination : ainsi, M[me] C., des Brotteaux, et M. G., de Saint-Just. Ce dernier se montra particulièrement récalcitrant. « Je ne veux pas qu'on me délivre, disait-il, Zaccharon me tuerait ! » Un jour, il rencontra le P. Chevrier devant l'église d'Ars, et se mit à débiter contre lui les injures les plus abominables. Le Père lui dit tranquillement : « Je te remercie, car si tu étais content de moi, tu ne me dirais pas tant de sottises. » Et, s'approchant, il récita sur ce pauvre homme les prières de l'Eglise. Le possédé se roulait sur la place et se tordait comme un ver ; il écumait et poussait des hurlements affreux. Nombre de personnes étaient présentes, et spécialement M[lle] C. qui raconte le fait. Quelque temps après, on apprenait que ce pauvre G. s'était pendu.

Il s'engageait parfois des dialogues très curieux entre le P. Chevrier et le possédé. On demandait au démon à quelle hiérarchie il appartenait. Tantôt il avait pour chef Mammon, le démon de l'argent ; tantôt il était de l'ordre d'Asmodée, le démon de l'impureté ; tantôt il obéissait à Belzébuth, le démon de l'orgueil et de l'aveuglement de l'esprit. Le Père variait les prières, selon le genre d'ennemi qu'il avait à combattre.

« Ma fille, raconte un Lyonnais, était possédée du démon. Un jour que le méchant avait lancé à la tête de cette enfant un verre d'eau qui, sans l'atteindre, s'était brisé en mille morceaux à ses pieds, nous avions pris nos précautions pour la nuit, faisant bénir un cierge par le saint prêtre, M. l'abbé Chevrier ; et un religieux, notre cousin, alors provincial des Jésuites, nous avait donné de l'eau bénite de saint Ignace. Sur les onze heures, des coups frappés à la boiserie nous éveillent, et aussitôt après, la toilette de ma fille est culbutée avec fracas. Nous nous endormons, mais bientôt les coups recommencent, voilà le tour de la table ; la troisième fois, ce fut encore la toilette ; la quatrième, la veilleuse ; la cinquième, le verre d'eau bénite de saint Ignace. Tout était cassé. Restait seul le cierge bénit qui ne fut point éteint. »

En dehors de ces possessions, de nombreuses personnes venaient

au Prado pour faire lever des malheurs, ou, comme on dit, des sorts, sur elles ou sur leurs animaux. On peut affirmer que, dans les dernières années de M. Chevrier, il ne se passait pas un seul jour qu'on ne lui amenât quelqu'un pour ce motif. Depuis sa mort, on continue à venir comme auparavant.

A ces faits qui sortent entièrement de l'ordre naturel, il y aurait à ajouter les guérisons extraordinaires, ou plutôt miraculeuses, obtenues par les prières du P. Chevrier.

« Un jour, raconte une personne entièrement digne de foi, j'accours tout en larmes au Prado. « Mon Père, m'écriai-je, ma tante, ma pauvre tante va mourir! Le docteur vient de nous dire qu'il n'y a aucun espoir : elle ne sera plus en vie ce soir. Vous savez, mon Père, qu'elle nous est absolument nécessaire. Venez à notre secours. — Allons, mon enfant, ne vous désolez pas. Pour combien d'années encore votre famille en aurait-elle besoin? — Oh! mon père, au moins pour trois ans. — Eh bien! vous la garderez trois ans. » Et, en effet, contre toute apparence, ma tante guérit rapidement et ne mourut qu'au bout de trois ans. Que de fois nous avons regretté de n'avoir pas demandé dix ans et plus! »

En 1847, écrit un prêtre, ma mère était très malade, et même dans un état désespéré, d'après le médecin. J'étais alors au grand séminaire, et l'on avait cru bien faire de me laisser ignorer sa maladie. Cependant ma mère, se croyant à son dernier moment, exprima au P. Chevrier le désir de me voir encore une fois, et le pria de me faire descendre du Séminaire. « Non, lui dit le Père, faites ce sacrifice, je vous assure que vous verrez votre fils prêtre un jour. » Pour qu'il pût parler de la sorte, il fallait bien qu'il connût l'avenir. Sans cela vraisemblablement il n'aurait pas voulu la priver, dans un moment qui paraissait le moment suprême, d'une consolation si précieuse pour une mère. Certainement, vu la prudence du Père, il ne se serait pas exposé s'il n'avait été sûr de ce qu'il annonçait... Cette bonne mère est encore vivante et a depuis plus de seize ans la consolation de voir son fils prêtre.

« J'avais la petite vérole noire, atteste la sœur J***. M. le docteur Marolle vint plusieurs fois me visiter et dit à ceux qui me soignaient :

« Je n'y puis rien, elle est perdue. » Cependant le P. Chevrier vint après lui et me dit : « Vous voulez guérir, n'est-ce pas, afin de travailler encore à la gloire de Dieu? — Oui, mon Père, lui dis-je. — Eh bien, ayez confiance, vous guérirez! » Il me dit cela d'un ton affirmatif. Je guéris, en effet, et très promptement. Lorsque le Docteur revint, me trouvant sûr pied, il ne pouvait en croire ses yeux. « Votre guérison me charme, dit-il, mais elle me déconcerte; humainement parlant, elle n'était pas possible. — Aussi la tenons-nous du ciel, docteur, lui répondis-je. » On lui raconte ce qui s'est passé. « Oui, dit-il alors, vous êtes bien la fille du miracle; quand vous voudrez, je vous donnerai une attestation de l'incurabilité de votre maladie. »

Plusieurs personnes ont raconté le fait suivant, notamment deux sœurs du Prado. « Au mois de juin, pour la fête du P. Bernard, nous allâmes en grand congé à Saint-Didier, chez M. Chaland, avec toute la maison. Le soir venu, une pluie torrentielle se mit à tomber, le ciel était noir et semblait devoir mettre toute la journée à se décharger. On attendit un certain temps. Cependant le moment de partir était arrivé; on ne pouvait ni coucher, nous étions trop nombreux, ni partir, il pleuvait trop. Alors, le Père nous réunit tous dans la grange et nous dit : « Nous allons réciter un chapelet pour demander au bon Dieu de faire cesser la pluie. » Le chapelet achevé, il pleuvait encore. — « Nous allons dire de nouveau le chapelet, et priez bien cette fois pour que Dieu nous exauce. » On aurait dit qu'il voyait le bon Dieu en le disant, tellement il priait avec piété. Ce second chapelet terminé, il s'écrie : « Partons! » Il pleuvait encore, mais un peu moins. — « Mais, mon Père, l'orage ne paraît pas devoir cesser encore. — Soyez sans inquiétude, reprit-il d'un ton résolu, nous pourrons partir. » Nous fiant à sa parole, nous le suivons. A peine avions-nous fait vingt pas, que la pluie s'arrêtait complètement; nous descendîmes par Rochecardon jusqu'au Prado sans une goutte de pluie. A peine étions-nous rentrés, que la pluie se remit à tomber par torrents. Tous les assistants étaient dans l'étonnement, surtout à cause de l'assurance qu'il avait mise dans son affirmation. Le beau temps, commencé avec notre

départ, cessa, minute pour minute, juste après notre arrivée. »

On amena un jour au Père un enfant de cinq ans, muet. Le Père le prend amicalement et lui dit : « Mon enfant, prononce le nom de Jésus, dis avec moi : Jésus! Jésus! » L'enfant, pour la première fois, prononça distinctement le mot de Jésus, et depuis il put parler.

« Mon frère, rapporte une personne digne de foi, possédait une fortune de soixante-dix à quatre-vingt mille francs, mais se trouvait à la tête d'un commerce de sept à huit cent mille francs. De là des difficultés énormes. Un jour, voyant qu'il ne pouvait faire face à ses engagements, il prend un revolver, voulant se tuer. J'accours chez le Père et lui raconte ce qui se passe. « Pauvre homme! s'écrie le Père; dites-lui de ne pas se troubler : demain, il recevra un secours inattendu. » En effet, le lendemain, il recevait soixante mille francs, ce qui lui permit de sortir de ce mauvais pas.

» Dans mon commerce, il m'a souvent prédit ce qui arriverait, il m'a souvent dit que tel jour je pourrais faire le paiement qui me préoccupait. Cela est toujours arrivé. »

« J'avais dix-sept ou dix-huit ans, écrit une autre personne, lorsque je tombai malade. Vu mon état général, ma grande faiblesse, ma fièvre, qui était excessivement grave par elle-même, devait amener la mort. Ma mère alla trouver le P. Chevrier. Elle l'avait fait prier par trois fois déjà de venir me voir et, tout en colère, elle lui dit : « Ma fille se meurt et vous n'êtes pas venu, vous qui allez voir partout les ouvriers malades! Je suis indignée d'une pareille conduite. N'entendrez-vous pas enfin la voix d'une mère qui vous supplie de venir voir son enfant? »

» En ce moment, il y avait huit jours que j'avais perdu toute connaissance; j'étais abandonnée des médecins, je ne faisais plus aucun mouvement dans mon lit, je n'avais que la peau et les os et ne me rendais compte de rien. Le P. Chevrier arrive, il me regarde, à ce qu'on m'a raconté, voit la douleur de ma mère qui me considère déjà comme étant dans la tombe et qui attend un véritable miracle pour ma résurrection. Il va se prosterner devant une petite statue de la Vierge, prie un instant, puis vient me parler. Je ne comprenais rien, je n'entendais rien. Il me fit alors un signe de croix

sur le front, et se retira aussitôt, en consolant ma mère, et lui disant que cette maladie ne serait rien.

» A peine, en effet, était-il au bas de l'escalier, que je m'éveillai comme d'un long sommeil. Je repris connaissance, j'étais guérie, je demandai à manger, et moi qui n'avais rien pris depuis trois semaines, je mangeai de fort bon appétit. J'eus quelques jours de convalescence, après lesquels je redevins robuste et forte. Le signe de croix qu'il avait fait sur mon front m'avait véritablement guérie. Nous attestons ceci toutes deux, ma mère et moi : il y eut vraiment une guérison extraordinaire. »

Une personne dont le témoignage est irrécusable a assuré qu'elle a vu des oranges se multiplier entre ses mains, dans une distribution aux enfants du P. Chevrier. Ces enfants étaient venus chez elle au nombre de 75 ; elle fit acheter, par distraction, 50 oranges seulement, et cependant chacun des 75 en eut une. Etonnée, elle garda les sacs de papier et les fit remplir à nouveau par le même marchand ; les deux sacs, et il n'y en avait que deux, contenaient exactement 50 oranges en tout, et non 75. Un fait analogue a été raconté par une personne digne de foi ; celui-ci se serait passé au Prado.

Terminons ce court exposé de la puissance des prières du P. Chevrier par cette réflexion que faisait un bon prêtre, le P. Jaillet, dans les commencements de l'Œuvre : « Le plus grand miracle du Prado, c'est de voir son fondateur produire de l'ordre avec du désordre et faire tant de choses excellentes avec d'aussi mauvais éléments, ou plutôt tant de choses avec rien ! »

*
* *

Si, de la France nous passons à l'Italie, nous y trouvons un autre « intendant de la Providence » dont la vie fut un tissu de prodiges,[1] le vénérable Cottolengo.

(1) Qu'on veuille bien noter qu'ici encore ces prodiges ont été journellement, pour ainsi dire, constatés par des centaines de personnes ; quant à l'œuvre de cet homme de Dieu, le plus inconcevable de tous les prodiges, elle a eu pour témoin et admiratrice toute la ville de Turin, ou mieux l'Italie entière.



LACORDAIRE. (P. 153.)

Dans la Vie de ce grand serviteur de Dieu que nous avons publiée, on peut lire le plus grand nombre de ces dramatiques épisodes, qui vous laissent dans une sorte de contemplation muette, parfois d'ébahissement, en présence de l'action surnaturelle, si éclatante, on dirait presque si foudroyante. Au cours des pages qui vont suivre, nous ne rapporterons aucun des traits contenus dans cet ouvrage, ce qui prouve que nous sommes loin d'avoir tout dit, et pourtant on aura lieu encore, pensons-nous, d'admirer la variété des merveilles qui naissaient comme par enchantement sous les pas du nouveau Vincent de Paul.

En 1837, Cottolengo, devant remplacer par d'autres sœurs celles qui venaient de mourir victimes de leur dévouement aux cholériques dans son hôpital de Voghéra, en envoya un bon nombre parmi lesquelles plusieurs postulantes chargées du soin de la lingerie. Cette combinaison dégarnissait notablement l'Asile de la Maison-Mère, et l'assistante, sœur Onuphre, fit ses réclamations, en assurant que ce qui en restait était au-dessous de la tâche pour tout le linge de la maison. « Bah ! répond le Père, vous vous lamentez pour rien. Je vais vous procurer autant de sœurs qu'il en est besoin : combien en faut-il ? » Et continuant sur le ton de la plaisanterie : « Faites comme je vais vous dire : qu'on porte au lavoir vos énormes charges de linge ; couvrez-les de briques, et tenez pour certain que les cinq ou six postulantes demeurées ici viendront facilement à bout de tout l'ouvrage. — Je vais obéir, dit la sœur en riant ; mais, pour ce qui me regarde, je n'ai pas encore vu les briques tenir lieu de bras pour un tel travail. » On fit ce qui avait été dit, et il arriva, sans qu'on pût savoir comment, que la besogne s'acheva en moins de temps qu'on n'en mettait ordinairement avec un nombre double et triple de travailleuses ; encore celles-ci n'éprouvèrent-elles aucune fatigue. Une circonstance curieuse s'ajoute au fait. Pour sécher le linge, il n'y avait point de soleil, la cour était couverte de neige. La sœur Onuphre retourne au Père et lui expose le cas. Il lui conseille d'étendre simplement son linge sur cette neige. Or il y sécha rapidement, sans trace de gelée, et put être aussitôt repassé et placé dans les armoires. La sœur racontait souvent ce fait, plus tard, comme une preuve de ce que peut l'obéissance.

En 1839, la sœur chargée de distribuer le vin aux malades, étant descendue à la cave, présentait inutilement ses flacons au tonneau; rien n'en sortait. « Nous voilà bien! dit-elle; et qu'allons-nous faire? » Elle remonte avertir la sœur Pétronille, qui attendait le vin. Celle-ci, après avoir vérifié le fait, s'en va droit au Père : « Nos malades, dit-elle, n'ont plus de vin, et la pièce sonne creux comme une timbale! » Cottolengo, avec sa simplicité habituelle, répond : « Allez, allez avec plus de confiance : il y a du vin! » Ce qu'il répète par trois fois. La pièce, en effet, se trouva tout à coup remplie jusqu'à la bonde d'un vin excellent, qui fut servi à l'heure même.

La sœur Dominique, chargée du réfectoire, se trouva un matin sans le moindre aliment pour les religieuses. Elle court au Père pour lui annoncer la triste nouvelle. « Un peu de patience, répond-il, rapportons-nous-en à Dieu. Pour moi, je n'ai rien, et il n'y a pas davantage dans le tronc, que j'ai visité à l'instant. » Au bout d'une demi-heure, il sort de sa chambre, va de nouveau au tronc, et en retire plusieurs rouleaux montant à la somme de deux mille francs, qu'il porte incontinent à la sœur.

Les mêmes sœurs Pétronille et Dominique viennent un jour de compagnie avertir Cottolengo que le vin allait manquer, et lui proposent de le supprimer pour ceux qui se portent bien. « Quant à cela, non, répond-il; donnez à tout le monde : la Providence d'aujourd'hui est la Providence de demain. » Le jour suivant, tout était vide, et voici sœur Pétronille devant le Père. « Cette fois nous sommes à fond de tonneau; il n'y a plus une goutte même pour les malades. — Eh bien! répond-il, si les malades se plaignent, vous leur direz de prendre patience, parce que le Seigneur sait que nous n'avons plus de vin. Il y a encore quelques minutes avant le dîner, et ce temps peut suffire au bon Dieu. » En s'en retournant, la sœur voit entrer dans la cour plusieurs tonneaux de vin, et s'empresse de l'annoncer à Cottolengo, qui, sans s'émouvoir, lui dit : « Vous avez sous les yeux les œuvres de la Providence. » Elle alors, s'en allant droit aux porteurs, s'informe d'où vient cet envoi; ils refusent de répondre autre chose que : « Dépêchons-nous, nous n'avons pas le temps.

Mettez ce vin où il doit être. Nous ne demandons ni argent ni reçu. » Ce bienfaiteur ne fut jamais connu.

La sœur de la cuisine se présente, un autre jour, à Cottolengo, vers onze heures, pour lui dire que l'eau bout dans les marmites, mais qu'elle n'a rien à mettre dedans pour faire la soupe. « Espérons en la Providence, ma fille. Pensez-vous qu'elle nous laissera sans potage? Il ne faut pas croire ces choses-là, même en dormant. » Quelques minutes s'étaient écoulées, quand on voit entrer un inconnu demandant à être présenté au Père. Or celui-ci s'était enfermé, et ne voulait recevoir personne. A force d'instances, l'inconnu obtient que la portière aille le prévenir. « Qu'il vienne, dit Cottolengo, et faites-lui prendre auparavant une tasse de café. » En entrant dans la chambre, l'étranger dit, en forme de salutation : « Mon Père, le café du Petit-Asile est exquis, et vous me permettrez bien de payer celui que je viens d'y goûter. » Sur quoi il dépose un rouleau de cinq cents francs et se retire. On avait de quoi faire la soupe!

Le bon chanoine a raconté lui-même à l'évêque de Suze, Mgr Cirio, que l'Asile étant un jour sans vin et sans aucun moyen de s'en procurer, il s'en remit à Dieu de cette nécessité. A ce moment même, on frappe vivement à la porte, et, dès qu'elle est ouverte, une file de chariots s'y engagent, chargés de tonneaux. Les porteurs refusèrent aussi de dire le nom du bienfaiteur.

A la suite d'une revue au Champ-de-Mars, les soldats venaient de recevoir une gratification et s'apprêtaient à festoyer. Ils dirent au colonel : « La soupe est déjà faite, et nous n'allons certes pas manger celle-là : qu'en faire? — Oh! répond l'officier, vous n'avez qu'à la porter au Petit-Asile : elle y trouvera bon accueil. » L'Asile, justement à cette heure, qui était celle du repas, se trouvait dans la dernière détresse en fait d'aliments. L'arrivée des soldats fut la réponse du Nourricier céleste.

Le pain manquant un jour au réfectoire, le Père fit réciter un *Miserere*, qui n'était pas terminé que le pain arrivait en abondance.

Ce n'était pas pour les seuls aliments qu'on constatait ces prodiges. Cottolengo tenait à une excessive propreté; ce qui rendait nécessaire une grande quantité de linge dans la maison. Il arriva

un jour où l'on en manqua : et voici venir une voiture chargée de toile pour au moins six mille francs! Le même fait se répéta une autre fois, où douze hommes apportèrent une énorme provision de linge.

A coup sûr, personne n'est tenu de croire ces faits, ni aucun de ceux que contient l'histoire du Vénérable. Mais, nous le demandons encore une fois, lequel est le plus raisonnable, de hausser les épaules comme les impies et les chrétiens hypocrites, ou de croire simplement ce qui a été vu et affirmé par un grand nombre de témoins, dont plusieurs peut-être vivent encore? C'est bientôt fait de dire : « Fables, contes de bonnes femmes, superstitions! » Mais est-ce sensé? N'est-ce pas au contraire absurde et ridicule? A moins de supposer que les deux mille habitants du Petit-Asile aient pu et voulu s'accorder pour affirmer des mensonges, sans qu'aucun d'entre eux s'avisât d'y contredire, comment un homme d'esprit osera-t-il jamais prétendre que les faits merveilleux dont on fait honneur à Cottolengo soient chimériques?

Citons quelques nouveaux traits. En 1835, le serviteur de Dieu, sortant de l'église du *Corpus-Domini* accompagné de deux confrères, vit sur le marché une corbeille de belles cerises, et pensa à en régaler ses pauvres du Valdocco. Il l'achète et l'apporte lui-même. La distribution commence. Il en remet une poignée à chacun, à mesure qu'on s'approche. Or la corbeille ne s'épuisait point, malgré le nombre très considérable des partageants. Il n'y avait guère à s'y tromper, c'était la multiplication miraculeuse du fruit, accordée par le Seigneur à la bonté paternelle de celui qui représentait si bien la divine Providence. Les sœurs et les autres habitants du Petit-Asile ont assuré qu'à leur connaissance le même fait s'est reproduit plusieurs fois, et pour différents aliments.

Un jour, le feu s'étant mis dans une partie des bâtiments, s'élevait déjà au-dessus du toit et menaçait de tout détruire. Les pompiers de la ville étaient accourus avec tous leurs engins. Cottolengo, sans se troubler, déclara que tout cela était superflu, que le feu allait s'éteindre de lui-même. Et de fait, à peine eut-il parlé, soit qu'il eût commandé à l'incendie au nom de Dieu, soit qu'il se fût adressé aux

anges gardiens, les flammes perdirent leur intensité et s'arrêtèrent promptement.

Au printemps de 1841, un incendie plus terrible encore fut apaisé de la même manière, avant qu'on eût pu jeter une goutte d'eau sur les flammes qui enveloppaient les murailles. Personne ne mit en doute qu'il n'y eût là un prodige dû à la vertu du bon chanoine.

Il arrêta de même une inondation qui envahissait l'un des dortoirs.

En un mot, le saint homme a laissé dans la ville de Turin, la réputation de l'un de ces amis de Dieu que le Seigneur favorise du don des miracles, pour la plus grande gloire de son nom adorable.

Le Seigneur lui donna aussi l'empire sur les maladies.

En 1836, une petite fille de dix ans, Catherine Molinari, est sur le point d'avoir le bras amputé par suite d'un cancer qui le ronge. L'opération, jugée indispensable, doit avoir lieu le lendemain. A cette nouvelle, Cottolengo vient visiter la pauvre enfant, qui était toute en larmes, et s'efforce de lui inspirer du courage, mais vainement. « Ne te laisse point aller au désespoir, ma fille, disait-il : je t'assure que les médecins ne te couperont pas le bras. » A l'heure marquée, arrive cependant le docteur Granetti, qui trouve une fièvre très forte, et remet à plus tard l'opération. « Mais, Monsieur, dit la sœur de garde, ce ne sera ni demain ni aucun autre jour : le Père a certifié que la petite ne subira point cette amputation. » Le médecin, qui avait déjà expérimenté le pouvoir du saint homme, conçut quelque espoir. « Si la guérison se produisait, répond-il, ce serait une merveille comme tant d'autres. » Or, sans aucun remède ni pansement nouveau, le mal disparut assez vite, et la guérison ne laissa rien à désirer.

A Bra, une autre petite de trois ans, qui était cousine du chanoine, était affligée de douleurs horribles à l'épaule et au bras droit, maladie dont sa mère venait de mourir. On se détermine à l'envoyer au Père, qui aussitôt consulte les meilleurs médecins qu'il connaît. Le cas est jugé par eux désespéré. La sœur, qui tenait l'enfant sur ses bras, a l'idée de recourir à Cottolengo lui-même, et, sans lui dire un mot de son espoir, la dépose dans sa chambre, où il était en ce

moment. Il en sort au bout de deux heures, et appelle deux religieuses : « Que voulez-vous que je fasse à cette innocente? Soignez-la vous-mêmes; un jour elle prendra le voile. » L'enfant était entièrement guérie, et, souriant aux Vincentines, disait dans son gentil langage : « Ai plus mal, ai plus mal du tout! oncle et puis Mère de Jésus ont guéri moi! » Elle entra plus tard chez les Clarisses de Bra, sous le nom de Louise-Thérèse Cottolengo.

L'une des deux sœurs qui avait amené à Turin cette heureuse enfant fut atteinte d'épilepsie, à un degré terrible. Ses convulsions étaient aussi effrayantes que fréquentes. Pour elle, sa patience et sa résignation chrétiennes ne se démentaient point. Le Père la fit venir, et lui dit avec sa bonne humeur habituelle : « J'ai appris que de temps en temps vous troublez vos compagnes par le bruit que vous faites. Écoutez-moi bien : je ne veux plus de cette histoire. Je vous donne la bénédiction, la bonne bénédiction, et que ce soit une affaire terminée! » La sœur vécut encore plus de dix ans, et jamais elle ne ressentit le moindre accès depuis ce temps.

Au nombre des bienfaiteurs du Petit-Asile, était la famille du comte Solaro della Margarita, que le serviteur de Dieu visitait quelquefois. Un jour, le comte lui dit : « Mon cher chanoine, je veux bien assister vos pauvres, mais j'y mets une condition. La comtesse est sujette à des fièvres fréquentes : il faut que vous m'obteniez sa guérison. — Oh! s'il ne s'agit que de cela, répond Cottolengo, c'est peu de chose, et j'accepte. Entendons-nous bien cependant : Madame n'aura plus jamais ses fièvres, mais elle ne sera pas pour cela d'une santé robuste. » Les fièvres disparurent totalement, comme elle-même n'a cessé de le raconter.

Dans l'année 1836, un sourd-muet à moitié idiot, muni de tous les sacrements, allait trépasser. Le Père vient, donne au malade sa bénédiction, et lui fait signe d'aller manger la bouillie de maïs avec ses compagnons. Il met quelque temps à obéir, mais enfin il se lève et demande sa part, qu'il mange d'un excellent appétit. Le lendemain, il était levé, comme les autres, dès l'heure de quatre heures, et il semblait qu'il n'eût jamais eu d'infirmité.

La sœur Andrée, qui, plus tard, reçut le nom de sœur Archangèle,

étant directrice des sourdes-muettes, en 1838, fut prise d'une fièvre typhoïde si violente, qu'en peu de temps elle se trouva à toute extrémité. Le serviteur de Dieu vint la voir et ne se dissimula point la gravité du cas. Une jeune fille qui était présente lui dit alors : « Vous qui êtes l'ami de Dieu, vous pouvez faire un miracle : faites-le ; guérissez notre maîtresse ! »

Profondément impressionné par cette scène, qu'il n'avait pas prévue, le Père leva les yeux au ciel et resta ainsi quelques instants, puis il fit entendre à ces enfants éplorées, au moyen des signes usités, qu'elles pouvaient se retirer en paix, et que, dans huit jours, cette maîtresse si aimée leur serait rendue et se lèverait.

La nuit fut très mauvaise pour la malade, mais au matin elle se trouvait mieux. Le huitième jour, elle éprouva dans tout le corps une secousse et une agitation qui la firent sortir du lit. Dès ce moment, ce ne fut plus qu'une convalescence rapide.

Une autre fois, la même sœur fut saisie de douleurs de tête si aiguës, qu'elle paraissait sur le point de perdre la raison. Le médecin déclara qu'il fallait une forte saignée ; mais la faiblesse de la malade s'opposait à ce qu'on la pratiquât. Une religieuse court avertir le serviteur de Dieu. « Agenouillez-vous, lui répond-il ; prenez la bénédiction que je vous donne pour votre malade, soyez assurée que vous allez trouver la sœur Andrée guérie et en parfait état. » La religieuse s'empresse de revenir pour apporter la bonne nouvelle : la malade venait de s'endormir dans le plus grand calme. La sœur se place auprès du lit, en attendant le réveil et en priant. Vers neuf heures, sœur Andrée ouvre les yeux, s'étonne d'être veillée, écoute le récit qu'on lui fait, et constate qu'elle est entièrement délivrée.

D'octobre à décembre 1834, la postulante Claire avait souffert de trois maladies, pendant lesquelles on l'avait saignée trente-cinq fois, et il en était résulté une faiblesse et un abattement considérables qui la faisaient regarder comme perdue. Son confesseur l'exhortait à se réjouir de ce que bientôt elle allait être avec les anges à chanter le *Gloria in excelsis* de Noël. Le Père vient la visiter, lui donne sa bénédiction et dit aux assistants : « Elle ne mourra pas. » Dès ce

moment, elle reprend des forces, et en quelques jours elle se trouvait en état d'assister à une prise d'habit qui avait lieu à la chapelle : c'est là que s'acheva sa guérison, et si complète, qu'elle put reprendre les classes, et même faire le jeûne de carême. Le médecin, la montrant un jour, disait : « Voici la sœur du miracle, vous pouvez l'appeler *la ressuscitée.* »

Dieu venait fréquemment réconforter son serviteur, au milieu de ses travaux et de ses fatigues, en l'inondant de consolations célestes, et avec une telle abondance, que son corps lui-même ressentait vivement l'impression des caresses du Seigneur. Une sœur a déposé que plusieurs fois elle l'avait vu ravi hors de lui, suspendu au-dessus du sol, le visage enflammé, les yeux attachés au ciel. Deux autres religieuses ont rendu le même témoignage comme témoins oculaires, en ajoutant que ces merveilles se reproduisirent jusqu'à la mort de Cottolengo.

En 1836, peu de jours avant la fête de l'Ascension, plusieurs étrangers vinrent au Valdocco dans l'intention de s'entretenir avec lui. La sœur portière monte pour le prévenir, et par trois fois frappe inutilement à sa chambre. Ne recevant pas de réponse, et sachant très bien qu'il y était, elle entr'ouvre doucement la porte, et que voit-elle? « Mon Dieu, dit intérieurement la bonne religieuse, quel saint vous m'avez donné pour père! » Soulevé de terre, le visage respirant la béatitude, les yeux attachés sur une image de la sainte Vierge, l'homme de Dieu ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait près de lui; il était ravi en extase. Cinq minutes durant, la sœur le contempla; puis, sous l'empire d'une émotion profonde, elle revint dire aux étrangers qu'ils ne pouvaient être reçus en ce moment. C'est sous serment que sœur Présentine a fait cette déposition.

Un peu plus tard, dans une autre solennité, elle le vit encore, les genoux pliés devant un crucifix, ne touchant pas la terre, et dans un ravissement qui lui ôtait l'usage des sens.

Un matin de 1838, la sœur Télesphore était allée à la chambre de Cottolengo pour l'avertir que c'était l'heure de la Messe. En vain elle fait le signal ordinaire, qui était de frapper à la porte en disant *Benedicamus Domino;* elle recommence trois fois : pas de réponse.

Entr'ouvrant, elle aussi, cette porte, elle aperçoit le Père dans son extase; mais, chose plus prodigieuse, il parlait tout haut à la sainte Vierge, qui lui répondait. La sœur entendait les deux voix, mais sans comprendre une seule parole.



Le V. P. Champagnat (P. 56.)

Les mêmes faits se reproduisirent en diverses circonstances. Non moins admirables étaient les lumières surnaturelles dont jouissait le serviteur de Dieu et qui lui permettaient, bien souvent, de lire dans l'avenir comme dans un livre.

Un jour, sur les instances des sœurs, il consentit à donner le voile à une novice dont on était satisfait, mais en ajoutant : « Vous le voulez, soit! mais je vous prédis que cette enfant, si impatiente aujourd'hui de revêtir l'habit, viendra un jour me demander la permission de le quitter. » C'est ce qui arriva à la lettre, et avant deux années de profession.

Une autre fois, on lui présenta deux jeunes gens qui paraissaient devoir former de bons religieux. Cottolengo, en les regardant, dit sans hésiter : « Celui-ci fera bien; de l'autre, nous ne pourrons rien tirer. » Effectivement, le premier fut mis aux études, y réussit, et mourut sous-diacre; l'autre sortit du Valdocco sans avoir rien appris ni rien fait espérer de lui.

On avait recueilli à l'Asile une jeune fille qui, pour n'avoir pas été assez surveillée par ses parents, offrait prise à des périls de toute sorte. Mais entrer au Valdocco et vouloir en partir, fut la même chose pour elle; elle entendait absolument, disait-elle au milieu de ses larmes, retourner au plus vite dans son pays. Le Père l'avait à peine vue cependant qu'il disait : « Cette enfant réussira; je la crois faite pour le Petit-Asile, où elle sera comme une colonne. » En la voyant néanmoins pleurer ainsi, il dit à ceux qui l'avaient amenée : « Si l'enfant veut retourner chez elle, je ne prétends pas la retenir contre son gré. Seulement, je suis persuadé qu'elle n'a point de vocation pour le siècle, et qu'elle est appelée à la vie religieuse. » Comme il disait cela, vient à passer une des Vincentines les plus anciennes. S'adressant à elle : « Cette petite ne veut pas rester avec nous, continua-t-il; et pourtant Dieu a marqué ici sa place, je n'en fais pas de doute. » La sœur s'approche de l'enfant, lui dit de bonnes paroles et la conduit à l'église, où elle la fait prier et lui rappelle ce que vient de dire le Père, qui est un saint. La petite s'apaisa, resta au Valdocco, y grandit, prit le voile, et devint supérieure du monastère de Cavoretto.

Il voyait aussi d'une autre manière. Une nuit, au milieu des ténèbres et de la pluie, il donna l'ordre de veiller sur un point de la maison qu'il indiqua : on y mit en effet la main sur deux malfaiteurs qui menaçaient l'Asile. Une autre nuit, de la même façon, il indiqua

trois voleurs qui commençaient à dévaliser la lingerie, très éloignée de la chambre où il se trouvait.

En 1838, à une heure avancée, il fit éveiller à la hâte le commissionnaire de l'établissement, et l'envoya chez les sourds-muets, annonçant que l'une des petites filles tentait de s'enfuir, et qu'il y avait danger pour elle de se noyer dans la Doire. Effectivement, l'imprudente avait déjà un pied dans l'eau ; on n'eut que le temps de la sauver.

Il connaissait parfois, d'une manière qu'on ne peut expliquer sans l'intervention de Dieu, les fautes des sœurs, tout étonnées qu'il les reprît de ce qu'elles savaient n'avoir été vu de personne, et de simples pensées qu'elles n'avaient point communiquées.

Deux jeunes filles se présentaient pour demander à faire profession. Cottolengo, qui ne les avait jamais vues, se tournant vers la première, lui dit avec bonté : « Ma chère enfant, vous n'avez pas de santé, vous n'avez pas de dot; je vous accepte néanmoins, parce que vous êtes appelée, je le crois, à faire du bien. » Elle répondit : « Par la grâce de Dieu, je n'ai jamais été malade, mon Père. Quant à ma dot, elle n'est pas considérable, j'en conviens, mais elle est suffisante dans ma position. — Je vous dis, reprend le serviteur de Dieu, que vous serez presque toujours malade, que des revers de famille vous priveront de votre dot. Mais prenez courage : vous serez du Petit-Asile. » Or, cette double prédiction se réalisa complètement. A la seconde, il ne dit rien de semblable, mais l'avertit qu'elle aurait à combattre une vivacité naturelle qui était, elle en convint, son défaut principal.

En plusieurs circonstances, apercevant un des hôtes de l'Asile préoccupé et plongé dans ses pensées, il l'appelait et lui disait : « Vous avez commis telle faute, et c'est cela qui vous tourmente. » Ou bien : « Vous avez beau faire le silencieux et ne me rien dire, mon petit doigt parle pour vous : vous formez tel dessein, et c'est la cause de votre tourment. » Aussi les hôtes du Valdocco assuraient-ils qu'il lisait dans les âmes, qu'il était inutile de chercher à lui dissimuler quelque chose. Que de fois il dit à un malade : « Vous avez besoin de vous confesser, car vous avez offensé Dieu de telle façon ! »

D'autres fois, on venait pour prendre son avis, et, avant qu'on eût ouvert la bouche, il expliquait l'affaire et répondait point par point.

Une sœur, agenouillée à la chapelle, priait avec grand recueillement. Le Père, qui l'aperçoit en passant, lui dit : « Vous avez besoin de vous confesser, » et il va à son confessionnal. Elle y était à peine venue, qu'il parla le premier : « Les peines qui vous tourmentent sont ceci et cela. Et maintenant du courage : allez communier. »

Un jour, envoyant la sœur Artémia dans un établissement de province, il lui dit : « Je suis content de vous, ma fille, parce que vous êtes régulière et zélée. D'ici à vingt ans, vous reviendrez ici, mais vous ne reconnaîtrez plus le Petit-Asile, tant il sera grand. Alors vous serez conduite par la main, parce que vous aurez à peu près perdu la vue, que vous serez vieille, infirme, que vous aurez besoin d'un bâton ; et quand on entendra tâter de ci, tâter de là, on dira : « C'est la bonne Artémia qui circule dans la maison. » Vous ne serez pas entièrement aveugle cependant, et même dans vos dernières années vous serez un peu mieux. » Pas un de ses mots ne resta sans effet. La sœur vit s'accomplir ces prédictions, qu'elle racontait aux jeunes, en ajoutant : « Il y a vingt ans, je savais aussi bien qu'aujourd'hui ce qui devait m'arriver. »

Il prédit également à une autre sœur qu'elle vivrait longtemps et qu'il lui faudrait un jour un bâton pour se soutenir.

Etant venu au monastère de la Visitation, on lui présenta une petite fille de dix ans, qui ne faisait que pleurer à chaudes larmes. Le Père s'informe s'il lui serait arrivé quelque malheur. « Non, répond la sœur : on nous l'a amenée pour la préparer à sa première communion, et comme elle ne voit plus ses parents et ne peut jouer avec eux, elle est dans cet état, qui fait pitié. » Cottolengo fixe un instant les yeux sur l'enfant, et lui dit en souriant : — « Pourquoi veux-tu toujours pleurer? Ecoute bien : ce monastère sera un jour ta maison. Tu voudras y solliciter la faveur de vivre parmi ces saintes religieuses ; on te donnera un voile et un habit comme les leurs, et en somme tu feras une bonne visitandine. » Les choses se passèrent ainsi, point par point ; l'enfant devint une religieuse exemplaire dans ce même couvent où elle avait tant pleuré.

Dans les premières années de l'Asile, il y avait parmi les religieuses deux jeunes filles dangereusement malades et déjà administrées. L'une ne laissait plus aucun espoir, l'autre semblait éprouver du mieux. Le Père vint les bénir; et, en sortant, il dit aux sœurs : « Faites bien attention à celle qui va mieux, elle mourra; mais l'autre guérira. Seulement, elle ne restera pas avec nous; elle ira courir le monde. » Prédiction qui se réalisa comme les autres.

Le Vénérable avait accepté un jeune homme heureusement doué, qui, après deux ou trois ans de séjour, ne se croyant pas en état d'étudier et d'entrer dans les saints ordres comme il l'avait désiré, se décida à entrer chez les Pères Capucins. Il fut déclaré admissible, à la condition d'avoir par écrit le consentement de Cottolengo et un certificat de pieuse conduite. Il se présente donc au Père, et le prie de lui remettre ces deux pièces. Celui-ci, assez étonné, ne donna pas d'abord de réponse positive. Au bout de deux heures, le jeune homme insistant, il lui dit : « Je ferai bien volontiers ce que vous souhaitez; mais pensez-vous rester chez les Capucins? Sachez que vous n'y réussirez pas. » Il lui donna néanmoins un écrit dont la teneur frappa le Père provincial. « Voilà, dit-il, une attestation digne de Cottolengo. » On reçoit le postulant, on le revêt de l'habit. Au bout de quarante jours, mal portant, il quitte le couvent et retourne au Petit-Asile. « Je vous l'avais bien dit! s'écria le chanoine en l'apercevant. Or, maintenant, prenons courage; laissons faire le Seigneur, et il vous consolera. » Effectivement, il fut remis aux études, s'y appliqua, et devint un très vertueux prêtre.

Sur ce point d'annoncer aux jeunes gens leur avenir lorsqu'ils quittaient l'Asile, il se montrait si précis, qu'on ne pouvait douter un instant qu'il fût éclairé d'en haut.

S'entretenant, un jour, avec plusieurs personnes de ce qui arriverait après sa mort, il se tut un moment, puis il dit tranquillement : « La divine Providence a déjà pourvu à tout. Mon successeur sera le chanoine Anglésio, qui commencera sa faction quand j'aurai fini la mienne. Lui, à son tour, un peu plus tôt, un peu plus tard, s'en ira au paradis, et son successeur aura aussi été préparé. Il ne sera ni chanoine ni homme du monde : ce sera un bon prêtre, élevé ici, parmi

nous : c'est-à-dire qu'il sortira, à la lettre, du cœur de l'Asile. »

Et tout cela s'est réalisé.[1]

*
* *

Il semble impossible de parler de Cottolengo, sans faire une courte mention de son voisin et ami, un des hommes les plus populaires du monde entier, Don Bosco.

Qui n'a pas lu la vie si édifiante et si curieuse du célèbre fondateur de la Société salésienne? Là encore on rencontre le surnaturel à chaque pas; mais ces délicieux épisodes, d'ailleurs très connus, ne pourraient trouver place dans notre modeste recueil. Nous glanerons simplement quelques épis dans un champ aussi vaste; et afin de donner un caractère d'ensemble à nos citations, nous choisirons de préférence certains traits ayant la physionomie propre du serviteur de Dieu, c'est-à-dire, cette charité douce et quelque peu joviale, qui se plaisait à ménager au prochain les plus encourageantes surprises. Ils sont nombreux ceux que Don Bosco a soulagés, guéris, consolés de la sorte, et ces heureux « mystifiés » lui ont voué une reconnaissance éternelle. On verra également dans ces exemples la pénétration surnaturelle du saint homme, ce don de lire dans l'avenir, qui faisait l'étonnement de son entourage.

On était au 16 novembre 1866, époque où l'église de Notre-Dame Auxiliatrice se construisait.

Le soir même, Don Bosco devait payer quatre mille francs aux entrepreneurs qui travaillaient à la coupole, et il n'avait pas le premier écu de cette somme.

Dès le matin, Don Rua, Préfet de la maison, et quelques coad-

(1) La Belgique a possédé, elle aussi, au XIXe siècle, un religieux dont la vie a été tout émaillée de prodiges, opérés en faveur des âmes éprouvées, des malades et des malheureux, le P. Paul, religieux bénédictin, mort il y a peu d'années. Si nous nous abstenons de rien citer du volumineux recueil qui en contient le récit, c'est que ces faits ne sont pas assez authentiquement établis, l'auteur ne cite le nom d'aucun miraculé ; et plutôt que de nous exposer à donner comme certain un fait douteux, il nous semble préférable de garder le silence. Notons que, comme M. Dupont, le P. Paul renvoyait souvent à la Médaille de saint Benoit l'honneur des guérisons obtenues à la suite de ses prières.

juteurs s'étaient mis en campagne; Dieu sait combien de rues ils avaient parcourues, que d'escaliers ils avaient montés et, à onze heures, ils rentraient apportant mille francs. C'était absolument tout ce qu'ils avaient pu trouver.

Comme ils se regardaient d'un air consterné et sans prononcer une parole, Don Bosco se mit à sourire :

— Allons! après dîner, j'irai chercher le reste.

A une heure, il prend son chapeau et sort, espérant qu'il lui surviendra quelque ouverture de la divine Providence.

Après quelques circuits faits au hasard, il se trouve à la Porte-Neuve. Là, il s'arrête, ne sachant précisément où diriger ses pas. A ce moment, il est accosté par un domestique en livrée.

— Monsieur l'abbé, ne seriez-vous pas Don Bosco?

— Oui, que puis-je pour vous?

— Mon maître m'envoie vous prier de venir le voir tout de suite.

— Allons voir votre maître. Est-ce loin?

— Non, il habite là, au bout de la rue.

Et il lui montre un magnifique hôtel.

— Cet hôtel est à lui?

— Certainement. Monsieur est immensément riche; il pourrait bien faire quelque chose pour votre église.

On arrive dans une très belle chambre. Un monsieur d'un certain âge était couché dans son lit; il témoigne une grande joie à la vue de Don Bosco.

— Mon Révérend Père, j'ai grand besoin de vos prières; vous devriez bien me mettre sur pied.

— Vous êtes malade depuis longtemps?

— Il y a trois ans que je n'ai pas quitté ce lit de souffrance. Je ne puis faire un mouvement, et les médecins ne me donnent aucun espoir. Si j'obtenais le moindre soulagement, je ferais bien quelque offrande pour vos œuvres.

— Cela tombe à merveille. Nous avons besoin, aujourd'hui même, de trois mille francs pour l'église de Notre-Dame Auxiliatrice.

— Trois mille francs! Vous n'y pensez pas, mon Père! Si c'était quelques centaines de francs, on pourrait voir, mais trois mille francs!

— C'est trop? fait Don Bosco; alors, n'en parlons plus.

Et s'asseyant, il se met, avec la plus grande tranquillité, à entamer une question politique.

— Mais, mon Père, ce n'est pas de cela qu'il s'agit : et ma guérison?

— Votre guérison : je vous indique un moyen, vous ne pouvez pas.

— Mais aussi, trois mille francs!

— Je n'insiste pas.

Et il se met à parler de la pluie et du beau temps.

— Enfin, obtenez-moi un peu de répit à mes maux et, pour sûr, je ne vous oublierai pas à la fin de l'année.

— A la fin de l'année! Mais vous ne comprenez donc pas que nous avons besoin de cette somme ce soir même?

— Ce soir, ce soir! Vous pensez bien qu'on n'a pas trois mille francs chez soi; il faut aller à la Banque, cela exige des formalités.

— Et pourquoi n'iriez-vous pas à la Banque?

— Vous plaisantez : voilà trois ans que je ne suis seulement pas descendu de mon lit; cela est impossible.

— Rien n'est impossible à Dieu et à la divine Mère.

Et, ce disant, Don Bosco fait réunir dans la chambre toutes les personnes de la maison au nombre d'une trentaine. Il leur indique une prière au Saint-Sacrement et à Notre-Dame Auxiliatrice, qu'il dit avec eux. Cela fait, il ordonne qu'on apporte des vêtements au malade.

— Des vêtements! Mais monsieur n'en a plus. Voilà trois ans qu'il ne s'est pas habillé; nous ne savons pas où sont ses effets.

— Qu'on aille m'en acheter au plus près, s'écrie le malade avec impatience; faites ce que vous dit le Père.

Pendant cette scène, entre le médecin, qui veut mettre obstacle à ce qu'il appelle une insigne folie.

Mais des vêtements ont été trouvés; le malade les a revêtus, et il se promène à grands pas dans la chambre, à l'inexprimable stupéfaction des assistants. Il commande qu'on attelle et, pendant ce



Les petites sœurs des pauvres (P. 136.)

temps-là, il veut se réconforter, et se fait un lunch, dont il use avec un appétit inconnu depuis longtemps. Puis, tout ragaillardi, il descend l'escalier en refusant qu'on lui aide, et monte en voiture.

Quelques instants après, il rapportait à Don Bosco les trois mille francs.

— Je suis complètement guéri, ne cessait-il de répéter.

— Vous avez fait sortir vos écus de la Banque, lui dit Don Bosco en plaisantant, et Notre-Dame Auxiliatrice vous a fait sortir du lit...

En 1880, Don Bosco se trouvait dans une de ses maisons du midi de la France. A cette occasion, le directeur prépara une petite fête, et il invita les coopérateurs des environs. Le programme annonçait, entre autres choses, une représentation théâtrale, où de mignons artistes, tous élèves de la Maison, devaient jouer les rôles.

Voilà que, presque au dernier moment, le directeur apprend à Don Bosco que le principal acteur se trouve absolument sans voix; contretemps d'autant plus fâcheux que les invités doivent venir en grand nombre.

Don Bosco réfléchit un peu, puis demande à voir l'enfant, qui, à peine arrivé, veut recevoir la bénédiction du bon Père.

Don Bosco le bénit, et lui dit aimablement : — « Laisse-moi faire; je vais te prêter ma voix, et tu pourras remplir ton rôle bien comme il faut. » Et, sur-le-champ, le petit bonhomme retrouve son organe.

Don Bosco, lui, se trouve subitement enroué, au point d'être obligé de garder le silence pendant plusieurs jours.

Grâce à cette combinaison, la représentation eut lieu à la satisfaction générale; et, l'intérim terminé, la voix de Don Bosco revint fidèlement à son poste.

Au mois de mars 1881, Don Bosco fit un petit séjour à Grasse, pendant lequel il reçut nombre de personnes, notamment une pieuse ouvrière d'un certain âge, qui lui demanda sa bénédiction.

— Je veux bien, fit Don Bosco, mais il faudrait vous mettre à genoux.

— Mon Père, je ne le puis pas.

En effet, depuis huit ans, elle ne pouvait pas plier un de ses

genoux devenu complètement roide à la suite d'une fracture; il existait, en outre, une plaie fort douloureuse.

— Essayez tout de même, ma fille.

Et voilà qu'elle se met à genoux, reçoit la bénédiction et se relève, avec une facilité qui l'étonne.

— Mon Père, vous devriez bien achever votre œuvre : accordez-moi, je vous en prie, quelques instants d'entretien.

— Volontiers, répond Don Bosco.

On passe dans une pièce à côté, et l'ouvrière se met en devoir de raconter ses peines intimes.

Mais voilà que deux chats, qui se trouvaient dans la chambre, commencent à faire du tapage, se poursuivant, grimpant sur les meubles, et la brave fille, impatientée, veut les expulser. Elle se met à les pourchasser avec une liberté d'allure qui amène un sourire sur les lèvres de Don Bosco.

« — Mais il me semble, ma fille, que vous n'êtes pas aussi impotente que vous le dites!

» — C'est singulier : ma jambe va beaucoup mieux.

» — Allons, vous guérirez, mais plus tard... »

Pour Don Bosco comme pour le vénérable Cottolengo, ne faut-il pas dire que la plus grande de toutes les merveilles de sa vie, c'est l'œuvre même qu'il a fondée? Quelle étonnante expansion d'une société religieuse qui a commencé dans une chaumière! Que de maisons établies dans toutes les parties du monde! Que de jeunes gens recueillis, nourris, élevés, instruits, comblés de tous les soins imaginables! L'homme est-il capable de produire de si grandes choses, et cela, étant dépourvu de tous les moyens humains, sinon entravé et persécuté? Non, certes, et c'est pourquoi il faut y voir le *doigt de Dieu!*

Nous bornons ici notre énumération des « grands hommes » du XIXe siècle que le monde a méconnus, malgré les services sans nombre et sans prix qu'ils ont rendus à l'humanité. Que d'autres saints prêtres, évêques, religieux nous aurions eu à nommer, pour la France d'abord, depuis Mgr d'Aviau et le P. Condrin, jusqu'à l'abbé

Lepailleur, dont la Providence a fait éclater le zèle et la vertu par des faits absolument en dehors de l'ordre naturel ! [1] Et en Italie, quelle étonnante merveille par exemple que l'apostolat du vénérable Gaspard Buffalo, dont les sermons s'entendaient à la distance d'une lieue et parfois, pour ses auditeurs étrangers, dans une langue différente de celle qu'il parlait, de ce vénérable prêtre, que l'on voyait en même temps au confessionnal et en chaire et qui multipliait les guérisons miraculeuses aussi bien que les conversions ! Quel ange que le vénérable Nunzio Sulprizio, dont le tombeau est devenu si glorieux et dont le procès de béatification relate avec preuves à l'appui des miracles si éclatants ! Pie IX lui-même n'a-t-il pas justement mérité le surnom de « pape médecin après sa mort, » par les merveilleuses guérisons obtenues grâce à son intercession ? On a recueilli tout un volume de ces récits aussi touchants qu'authentiques. Nous ne pouvons que mentionner très sommairement ces saints personnages, renvoyant les lecteurs à leurs Biographies respectives pour la connaissance des manifestations surnaturelles dont ils ont été favorisés.

(1) Voir spécialement les Vies des Missionnaires et celles des Fondateurs de Congrégations religieuses, par exemple le P. Colin, le V. Champagnat, le P. Eymard, l'abbé J. M. de Lamennais, le P. Muard, Mgr Mazenod, etc.





Chapitre Deuxième.

Les Stigmatisées du XIXe siècle. — La « petite sainte » de Coesfeld. — Gracieux souvenirs d'une enfance privilégiée. — Mystérieux commerce avec le monde invisible. — Un mal inconnu. — Le bonnet taché de sang. — Un compagnon céleste. — Le phénomène de la stigmatisation. — Suppression de la nourriture matérielle. — Enquête médicale. — Palma d'Oria. — L'heureux aveugle. — Le don de bilocation. — Avertissements donnés à distance. — La participation à l'agonie du Sauveur. — L'insensibilité temporaire. — Les figures emblématiques et les brûlures produites sur des linges. — Les communions miraculeuses. — Nombreux phénomènes contraires à toutes les lois physiques. — Expériences variées et décisives. — L'extatique du Tyrol. — Touchante relation de Gœrres. — Immense émotion populaire. — Pèlerinages locaux. — La patiente de Capriana. — Sentiment de Léon Boré sur cette extatique. — Un spectacle déchirant. — Jeûne habituel. — Vivante image de Jésus crucifié. — Les observations expérimentales du Docteur Dei-Cloche. — « Mon Dieu, secourez-moi!... » — Le paroxysme de la souffrance. — Détails anecdotiques. — La stigmatisée des Indes. — La flagellation du vendredi. — Les trois crucifiements. — Le tourment de la soif. — Les souffrances morales. — Louise Lateau. — Réflexions.

Il y a eu, au XIXe siècle, un assez grand nombre de stigmatisées, c'est-à-dire de chrétiennes éminentes, qui, par une grâce insigne de la Providence, ont porté dans leur corps les marques des plaies de Jésus crucifié et enduré dans une certaine mesure les tourments de sa Passion. Notre-Seigneur, en les associant ainsi au mystère de la rédemption, voulait en faire des réparatrices par état, pour ainsi dire, afin d'expier tant de crimes qui se commettent dans le monde et de désarmer, d'un commun accord avec lui, la colère divine.

La première de ces stigmatisées qui se présente à nous au commencement du XIXe siècle, c'est Catherine Emmerich, humble fille,

qui passa une grande partie de sa vie presque délaissée au fond d'une chambrette, et qui, par une permission providentielle, eut pour témoin des grâces suréminentes que le Ciel s'est plu à lui accorder, pour rédacteur de ses visions et enfin pour biographe, un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, Clément Brentano. La réputation de cet auteur, à défaut d'autres témoignages d'une irrécusable valeur, serait une garantie certaine de l'authenticité des phénomènes extraordinaires constatés chez Catherine. Nous ne parlerons ici que des années de sa jeunesse.

Aussi loin que la reportaient ses souvenirs, Catherine se rappelait avoir été favorisée de communications célestes. Son ange gardien se montrait à elle d'une manière sensible; Jésus-Christ lui apparaissait sous la forme du Bon Pasteur, venant la visiter lorsqu'elle gardait le troupeau confié à ses soins. Elle posséda dès l'âge le plus tendre et d'une façon à peu près permanente, un privilège que l'on retrouve dans l'histoire de sainte Sibylline de Pavie, de sainte Ida de Louvain, d'Ursule Bénincasa et de plusieurs autres personnes d'une haute piété : le privilège de distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, dans l'ordre naturel et dans l'ordre spirituel, le sacré et le profane, les objets bénits et ceux qui ne le sont pas. Elle rapportait des champs les simples dont elle seule connaissait la vertu, et elle les plantait dans le voisinage de sa demeure, près des lieux où elle travaillait, où elle priait; en même temps elle arrachait les plantes vénéneuses, surtout celles dont on se servait dans les pratiques superstitieuses ou magiques. Elle fuyait certains lieux, parce qu'il lui était révélé qu'on y avait autrefois commis de grands crimes, et elle se sentait portée à faire pénitence pour les expier; au contraire, quand elle se trouvait en des lieux sanctifiés par les bonnes œuvres, elle était heureuse et offrait à Dieu ses actions de grâces. Un prêtre qui allait catéchiser des enfants dispersés dans les champs ou porter le bon Dieu à un malade, devait-il passer à une distance même assez considérable de la maison de ses parents ou du lieu où elle en était informée, elle se sentait en quelque sorte enlevée : elle volait à l'endroit par lequel il devait passer, et elle se mettait à genoux pour recevoir sa bénédiction ou pour adorer le très saint Sacrement. Elle souffrait horriblement dans

les lieux qui renfermaient des tombeaux païens, tandis qu'elle se sentait attirée par les reliques des saints, comme le fer l'est par l'aimant.

La vue des reliques était pour Catherine une source d'inspiration ; elle racontait des faits ignorés de la vie des saints auxquels elles appartenaient ; souvent même elle faisait l'histoire des déplacements successifs de ces reliques. Elle avait un commerce habituel avec les saintes âmes du purgatoire, pour lesquelles elle professait une dévotion particulière, offrant à Dieu en leur faveur presque toutes ses actions. Souvent ces âmes lui apparaissaient, imploraient ses suffrages et se plaignaient, de la façon la plus touchante, de ses oublis et de ses négligences. Parfois elles l'éveillaient pendant son sommeil pour demander son assistance ; et elle allait, malgré la nuit, malgré la neige, faire pour elles pendant plusieurs heures les exercices du chemin de la croix à Coesfeld. Catherine avait une extrême délicatesse de conscience ; la faute la plus légère la troublait jusqu'à la rendre malade, et l'absolution sacramentelle était pour elle une sorte de résurrection. Cependant tant de grâces dont Dieu la favorisait, tant de bonnes œuvres auxquelles elle se livrait, ne l'empêchaient pas de s'acquitter, avec courage et simplicité, de tous les travaux de son âge et de sa condition, sans en excepter même les plus rudes travaux des champs.

Un jour qu'elle y vaquait avec sa mère, ses frères et ses sœurs, la cloche du couvent des Annonciades de Coesfeld qui sonnait l'angélus, lui inspira un si vif désir de la vie religieuse qu'elle tomba en défaillance. On la transporta à la maison paternelle, et elle souffrit longtemps d'un mal inconnu qui consumait ses forces : c'était le besoin d'une vie plus parfaite. Vers cette époque, elle reçut une faveur accordée avant elle à plusieurs personnes pieuses, qui se sont spécialement consacrées au culte de la douloureuse Passion, celle de ressentir réellement et physiquement les douleurs que Notre-Seigneur a eu à souffrir dans son couronnement d'épines. Ici nous la laissons parler elle-même :

« Quatre ans avant mon entrée au couvent, qui eut lieu le 18 décembre 1802, je me trouvais vers midi dans l'ancienne chapelle des Jésuites de Coesfeld ; et, à genoux devant un crucifix, je priais

avec toute la ferveur dont j'étais capable. J'étais plongée dans une contemplation pleine de suavité, quand je vis l'Époux céleste sortir du tabernacle où reposait le Saint-Sacrement et se montrer à moi sous les traits d'un jeune homme resplendissant de lumière. Il tenait dans la main gauche une couronne de fleurs et dans l'autre une couronne d'épines, et il me donna à choisir entre l'une et l'autre. Je choisis la couronne d'épines; il me la plaça sur la tête, je l'enfonçai moi-même; il disparut, et je sentis aussitôt autour de la tête des douleurs violentes. Je dus immédiatement quitter l'église, le sacristain annonçant, par le bruit de ses clefs, qu'il allait la fermer. Une de mes amies, qui priait à mes côtés, devait, suivant moi, avoir vu ce qui s'était passé. Arrivée à la maison, je lui demandai si je n'avais pas une déchirure au front, et je lui dis quelque chose de la douleur que j'éprouvais. Elle ne vit rien; mais elle ne fut guère étonnée de ce que je lui disais, car elle avait entendu parler de plusieurs choses extraordinaires qui m'étaient arrivées, quoiqu'elle n'en connût pas bien la cause. Le lendemain mon front et mes tempes étaient très enflés, et je souffrais davantage. Ces douleurs et cette irritation me revinrent souvent, et duraient pendant des jours et des nuits sans me laisser de repos.

» Cependant je ne remarquai du sang à ma tête qu'un jour que mes compagnes me dirent que mon bonnet était taché de sang. Je leur laissai penser ce qu'elles voulurent, je fis descendre mon bonnet un peu plus bas sur mon front, et j'eus ainsi le bonheur de cacher ce qui m'arrivait, jusqu'à mon entrée au couvent. Là, une seule personne s'en aperçut, mais elle me promit le secret qu'elle observa religieusement. »

Catherine obtint donc la faveur tant désirée d'être reçue dans un couvent; elle entra chez les Augustines de Dulmen. Elle y fut soumise à de très pénibles épreuves, au milieu desquelles pourtant elle savait conserver la paix du cœur. « Je voyais toujours, dit-elle encore, mon ange gardien à mes côtés. Quand l'ennemi voulait me nuire, il ne pouvait me faire grand mal, car mon protecteur me prévenait de ses attaques et prenait soin de me défendre. Le désir que j'avais de communier était si grand que souvent, pendant la nuit, il me réveillait et m'obligeait à sortir de ma cellule. J'allais à la cha-

pelle, si elle était ouverte; quand je la trouvais fermée, je restais debout contre la porte ou je me mettais à genoux auprès du mur; et, malgré la rigueur de la saison, je restais immobile, les bras étendus en croix, jusqu'à ce qu'arrivât l'aumônier qui, dans son extrême bonté, se rendait souvent à la chapelle avant l'heure pour me donner la sainte communion. Quand il ouvrait la porte ou quelques instants avant son arrivée, j'étais réveillée par une main invisible; j'entrais à la chapelle, je me plaçais au banc de communion, et je recevais mon Seigneur et mon Dieu. »

En décembre 1811, le couvent des Augustines de Dulmen fut supprimé, comme beaucoup d'autres et les religieuses se dispersèrent. Catherine était encore malade; on la transporta dans une petite chambre d'une maison de la ville où une personne charitable avait consenti à la recueillir. A partir de ce moment, ses extases devinrent plus fréquentes; ses communications avec l'autre monde, presque continuelles. Tout se préparait pour la grâce de choix que Dieu lui avait destinée.

Ce fut dans les derniers jours de l'année 1812 qu'eut lieu sa stigmatisation. Le 29 décembre, vers les trois heures de l'après-midi, elle était sur son lit, les bras étendus en forme de croix, immobile et dans l'extase. Elle contemplait la Passion du Sauveur et sollicitait, dans une fervente prière, la faveur de partager ses souffrances; son visage était tout en feu. Tout à coup, elle vit une lumière descendre sur elle du plafond de son humble chambre. Au centre de cette lumière, elle aperçut le Sauveur crucifié; ses plaies resplendissaient comme autant de globes lumineux. Le cœur de la sœur Emmerich était partagé entre la douleur et la joie; et, à l'aspect des cinq plaies, son désir de ressentir les douleurs du Fils de Dieu devint si énergique qu'il lui sembla que, prenant une forme sensible et sortant de ses mains, de ses pieds et de son côté, il pénétrait dans les plaies du Sauveur. Puis de chacune des plaies de l'Homme-Dieu partirent trois rayons lumineux qui se terminaient en forme de flèches et qui pénétrèrent dans ses pieds, dans ses mains et dans son côté. Au même instant, des gouttes de sang sortirent des plaies qu'elle venait de recevoir. Son extase dura encore longtemps; et quand elle en sortit, elle ne savait

pas comment ses bras, qu'elle avait étendus en croix, avaient changé de position. Grand fut son étonnement, quand elle trouva du sang dans le creux de ses mains et qu'elle ressentit de vives douleurs aux pieds, aux mains, au côté. La jeune fille de son hôtesse, étant entrée dans sa chambre pour lui dire bonjour et ayant remarqué des traces de sang, en informa sa mère. Celle-ci interrogea la sœur qui, en lui faisant connaître ce qui s'était passé, exigea d'elle un silence absolu. Elle sentit après la stigmatisation qu'un changement étrange s'était opéré dans son être; il lui semblait que les lois ordinaires de la circulation étaient modifiées pour elle et que le sang se portait à ses plaies. Elle s'étonnait de tous ces prodiges et ne savait comment en parler.

A l'époque où la sœur Emmerich cessa de marcher et de se lever, elle en vint bientôt à ne plus manger.[1] Au bout de quelque temps, il lui fut impossible de prendre autre chose qu'un peu de vin trempé d'eau, puis de l'eau seulement et quelquefois à peine le jus qu'on exprimait d'une cerise; toute autre nourriture était rejetée immédiatement.

En 1813 un médecin la soumit à une enquête et fut pleinement convaincu de la vérité des faits miraculeux qui s'accomplissaient en elle; il en rédigea un procès-verbal. L'évêque de Munster ordonna également une enquête dont le résultat fut le même.

Nous nous arrêtons à ces quelques détails sur cette âme d'élite, vraiment digne de captiver l'attention de tous ses contemporains, incroyants aussi bien que croyants. Quoi de plus touchant, de plus émouvant que de pouvoir constater, palper pour ainsi dire, à chaque instant le surnaturel dont l'atmosphère où se mouvait Catherine était comme saturée? On est frappé de stupeur lorsqu'on lit une telle vie et on ne peut que s'incliner devant la puissance du Maître du monde et le remercier de s'être si merveilleusement manifesté dans cette pauvre créature.

Toutes les personnes pieuses connaissent le récit des visions de

(1) Il en fut de même pour plusieurs autres stigmatisées, à partir du moment où elles reçurent de Dieu ce don tout à fait exceptionnel, incompatible, ce semble, avec un acte aussi humiliant et aussi grossier que celui de broyer de la matière sous les dents pour se nourrir.

Catherine Emmerich sur la vie et la Passion de Jésus-Christ. C'est une des lectures les plus attendrissantes que l'on puisse faire.

*
* *

Après Catherine Emmerich, le nom de Palma d'Oria vient de lui-même se placer sous notre plume.

Palma d'Oria a été l'une des plus saintes âmes et des plus célèbres stigmatisées du XIXe siècle. La science est restée confondue toutes les fois qu'elle a cherché à expliquer par les lois naturelles les phénomènes qui se produisaient sur cette chrétienne privilégiée. Aussi Pie IX avait-il une grande confiance dans ses prédictions comme dans ses prières. Le récit de témoins oculaires que nous allons reproduire dans les pages suivantes donneront quelque idée des merveilles qui s'accomplissaient à Oria; les détails des narrateurs sont du reste conformes au procès-verbal dressé en 1865 à la suite de l'enquête publique qui fut l'œuvre de la police piémontaise.

« Cette grande âme est devenue l'objet de la vénération universelle, la consolation des personnes pieuses, le soutien des faibles et en quelque sorte l'épouvantail des soi-disant esprits forts. On peut dire d'elle ce qu'on dit de sainte Catherine de Sienne, que tous ceux qui en approchent en reviennent améliorés ou convertis. Combien de personnes ne pourrais-je pas nommer, connues par leur vie scandaleuse, qui ont été ramenées à Dieu par cette femme admirable, et qui sont à présent un objet d'édification pour ces mêmes fidèles qu'elles avaient scandalisés? Plusieurs étaient venus à elle pour tourner sa vertu en dérision, et c'est au milieu de leur malice que la miséricorde de Dieu a fait éclater ses desseins de grâce et de bonté. Ces exemples se multiplient de plus en plus. Maintes fois également Palma à été favorisée du don de guérir les maladies. Un aveugle vint un jour la trouver, la priant de lui obtenir sa guérison : « Allez, lui répond Palma d'un air tranquille et confiant; mais la vue de l'âme est nécessaire avant tout. » Et le pauvre aveugle recouvra la vue avant même de se confesser. On lui amena une autre fois une jeune fille qui était née tout estropiée. Palma ne put pas la recevoir et se contenta

de lui dire : « Que Dieu vous bénisse! Tâchez seulement de redresser votre âme. » La jeune fille fut entièrement guérie avant même d'être de retour en son pays.

» Ce qui est plus prodigieux, c'est le fait de bilocation de Palma qui se répète souvent. Elle accomplit de très longs voyages, sans sortir de chez elle, et se trouve visiblement présente à la mort de beaucoup de personnes. Elle raconte, comme si elle les avait vus, des événements qui se sont passés en Chine et autres lieux. Tout ignorante qu'elle est, elle a la science infuse, explique savamment les Ecritures et les mystères les plus élevés de la religion. Un de ses directeurs, pieux et savant ecclésiastique, a assuré que c'était merveille que de l'entendre traiter les questions les plus difficiles de la théologie : on croirait entendre parler un père de l'Eglise.

» Elle est réduite à n'avoir presque plus que la peau sur les os, à raison de ses pénitences continuelles, de ses jeûnes et de ses mortifications; depuis plusieurs années, sa seule nourriture est l'Eucharistie. D'après le témoignage de personnes dignes de foi qui l'ont visitée, il émane souvent de son corps une odeur des plus agréables et surnaturelle. J'ai pu moi-même constater ce parfum; il s'exhale aussi du sang qui coule de temps en temps de la couronne d'épines. Actuellement, les plaies des mains et des pieds sont fermées. La simplicité de Palma, sa confiance en Dieu, son affabilité, la font aimer des gens de bien, et sa vertu lui attire les persécutions du diable. »

La relation suivante confirme les faits précédents, en y ajoutant de nouveaux détails : « Palma a l'esprit de prophétie et parle des événements futurs aussi bien que des événements actuels; on a pu vérifier ce qu'elle a dit, il y a plusieurs années. Entre autres choses, Palma déclara en 1860 avoir enduré de grandes souffrances pour apaiser la colère de Dieu qui voulait détruire Oria par un tremblement de terre. Dieu, satisfait de son expiation, lui révéla que sa colère était apaisée, qu'il y aurait cependant tel jour une secousse de tremblement de terre, mais qu'elle ne ferait aucun mal, ce qui arriva en effet.

» Cette femme admirable a reçu les stigmates de Notre-Seigneur et, comme le divin Sauveur, elle a souffert plusieurs fois l'agonie

mortelle le vendredi. Aujourd'hui elle n'a plus l'agonie, mais elle a la sueur de sang; ce qui a lieu le vendredi et quelquefois les autres jours, même en présence des sceptiques et des incrédules.

» L'autorité civile a ordonné une enquête sévère sur Palma; elle a eu lieu le 8 décembre 1865, qui tombait juste un vendredi. Voici quelques extraits du procès-verbal.

» Il était quatre heures du matin, quand M. le curé entendit frapper fortement à la porte de son domicile; il se leva, mais ne trouva personne; il aurait cru à une illusion si les gens de sa maison ne lui eussent assuré avoir entendu le même bruit. Comme il devait célébrer la messe de grand matin, en l'honneur de la fête de l'Immaculée-Conception, il se rendit immédiatement à la cathédrale. C'était Palma qui avait frappé en esprit à sa porte, pour lui annoncer que l'heure approchait où elle allait participer aux douleurs de la Passion, comme elle le faisait d'habitude tous les vendredis depuis huit ans. En effet, à ce moment même, Palma commençait à accompagner en esprit notre divin Sauveur traduit devant les tribunaux; déjà le sang coulait de son front et des autres parties du corps, comme le constatèrent plus tard son confesseur et l'assistance. Après avoir dit la messe, M. le curé se hâta de se rendre à la maison de Palma; il était huit heures du matin. Il la trouva dans une petite chambre, dans un état de profonde contemplation. Une heure et demie après, arrivèrent les autorités civiles, le maire et ses conseillers municipaux, les délégués de la sécurité publique venus de Brindisi et de Francavilla, avec un piquet de la garde nationale, les médecins de la localité et des médecins étrangers, et d'autres personnes. Alors Palma demande la permission à M. le maire de causer en particulier avec son confesseur; les assistants se retirent tous à ce moment de la chambre. Elle parla à son confesseur et lui permit de rendre public tout ce que Dieu lui avait révélé.

» Mon Père, lui dit-elle, c'est la volonté de Dieu qu'aujourd'hui soit la dernière fois que je participe à l'agonie de Jésus-Christ. Le sang n'apparaîtra pas dans le temps même de cette agonie. Songez à obtenir quelques grâces, faites-les-moi demander, et Dieu vous exaucera. Dites aux médecins de ne rien essayer pour faire dispa-

raître mes plaies, parce qu'après l'agonie elles se fermeront d'elles-mêmes; mais elles se rouvriront et se remettront à donner du sang, lorsque je serai près de mourir. J'ai reçu les stigmates dans l'église des Pères conventuels, le 3 mai 1857, il y a huit ans. J'ai demandé à Dieu qu'ils fussent internes et restassent cachés; il me l'accorda, mais il me fit connaître que c'était sa volonté qu'ils fussent manifestés au monde dans un temps donné. En effet, il y a six mois que j'ai vu mes plaies devenir extérieures et se rendre visibles. Quand je les ai reçues, Jésus m'est apparu crucifié, entouré de lumières, et il m'a blessée si fortement dans l'âme, que pendant une heure je suis restée comme morte et hors de moi. »

» Après cet entretien, on vit Palma entrer en convulsion; tous ses membres étaient raides et étirés; elle tomba dans un véritable état d'agonie, en mettant ses bras en croix. Son confesseur lui commanda alors, en vertu de l'obéissance, de dire ce qui lui arrivait en ce moment. Elle répondit : « Je vois la croix, je suis placée en croix avec Jésus-Christ, je suis crucifiée. »

» Une demi-heure après, (il était dix heures trois quarts,) Palma se mit à se plaindre douloureusement. Interrogée alors par son confesseur, elle dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! je souffre à la vue des péchés du monde; je vois devant moi un si grand nombre de sacrilèges! » A onze heures, la pieuse femme semblait déjà morte; elle ne respirait pas; le pouls ne battait plus; en somme elle était dans un état complet d'extase. Son confesseur lui ayant demandé si elle souffrait davantage, elle répondit : « Je souffre les peines des damnés. »

» A ce moment les médecins se mirent à faire toutes les observations possibles sur ses plaies, à lui enfoncer des aiguilles jusqu'aux os, à lui pincer fortement les joues et les bras, et à la secouer violemment. Palma resta immobile comme un rocher. Son confesseur lui commanda de dire si elle avait souffert dans quelque partie de son corps et elle affirma que non; puis il lui demanda ce qu'on lui avait fait, elle répondit à l'étonnement de toute l'assistance :

— On m'a traversé la chair des doigts avec une épingle, et l'on m'a fortement pincé les joues et les bras.

» Un savant médecin de Latiano se mit alors à lui demander son nom et son âge et elle ne répondit qu'après que son confesseur lui eut imposé de répondre à toutes les questions de ce docteur ; elle lui dit alors qu'elle avait quarante ans, qu'elle s'appelait Palma, qu'elle ne prenait aucune nourriture depuis un an. Le médecin ajouta : « Souffrez-vous de cette maladie? — Plût à Dieu, répondit Palma, que tout le monde jouît de la même santé que moi! — Le médecin lui demanda alors quand ses plaies avaient été faites et qui les avait faites; la servante de Dieu garda le silence. Son confesseur lui ordonna aussitôt de répondre et elle dit : — Il y a huit ans que je les ai reçues de Jésus-Christ. — Le sang sort-il des plaies toute la semaine? — Non, répondit Palma, le vendredi seulement, au moment de l'agonie. — Comment cela arrive-t-il? — Je ne le sais, M. le docteur; je vous prie, ne m'en demandez pas davantage; Dieu ne veut pas que je vous dise autre chose.

» Cela dit, Palma recommença à agoniser; elle paraissait souffrir horriblement, et sur la demande de son confesseur, elle se mit à dire : « Je souffre les peines du purgatoire. » A onze heures et demie elle eut à souffrir pour une âme en particulier; mais elle dit qu'elle ne pouvait pas la nommer; peu après, on la vit dans un état d'angoisse affreuse; puis elle se calma. « Mon Père, dit-elle alors à son confesseur, l'Ange me communie avec le Pain céleste, pour me donner force et courage, ayant à souffrir les peines des damnés. »

» Vers midi et demi, on la vit tout enflammée d'un feu singulier : elle dit alors à son confesseur qu'elle jouissait de la vue du paradis. A ce moment, elle retira ses bras, qu'elle avait toujours tenus élevés en croix et joignit les mains dans l'attitude de la prière. Son confesseur lui demanda alors mentalement de prier Dieu pour lui, puis l'interrogea pour savoir si elle avait compris son intention. « J'ai compris, mon Père, lui répondit Palma, n'en doutez pas. »

» Vers une heure de l'après-midi, Palma souffrit l'abandon du Christ sur la croix avec une grande humilité; puis elle participa à d'autres tourments de son Sauveur. »

Nous compléterons cette esquisse par quelques citations tirées

du beau livre d'Imbert-Gourbeyre[1] qui eut le bonheur de voir Palma en 1871.

« Lorsque j'entrai chez elle, écrit-il, je trouvai plusieurs dames réunies dans la première pièce. On me dit que Palma était en prière dans sa petite chambre donnant sur le pallier. En attendant qu'elle eût fini et que la messe commençât,[2] je causai avec Antonietta,[3] et lui demandai diverses explications concernant l'extatique. Nous étions là depuis un quart d'heure, lorsqu'on vint m'appeler auprès de Palma. Elle venait d'entrer en extase. Je la trouvai assise sur son fauteuil, le tronc un peu renversé en arrière, les bras étendus et écartés, les yeux fermés et enfoncés. Elle paraissait souffrir beaucoup. Du sang coulait du front et s'en allait vivement en rigole de chaque côté du nez. On apporte des mouchoirs pour le recueillir. J'en ai conservé un, il est chargé d'emblèmes qui ont été produits sous mes yeux. Je ne crois pas qu'il soit tombé plus de vingt à trente grammes de liquide. Au milieu des accidents multiples de l'extase qui se précipitaient devant moi, il m'a été impossible de suivre de l'œil la formation des emblèmes. Du reste, les mouchoirs que j'ai vu mettre sous la figure de Palma, pendant que le sang découlait du front, étaient présentés, non étalés régulièrement, mais pliés ou chiffonnés; ce qui augmentait la difficulté du problème, et n'empêchait pas la production de figures emblématiques. L'écoulement sanguin ne dura pas plus de deux minutes, et s'arrêta rapidement de lui-même; cependant l'extase continuait. Antonietta qui se tenait près de la voyante, s'écrie tout à coup avec enthousiasme : « Elle brûle! *E bruciata !* » La jeune fille me fait signe d'approcher pour sentir l'odeur de brûlé. Je flaire à deux reprises, lentement et consciencieusement et je sens l'odeur de linge brûlé, odeur à laquelle on ne saurait se méprendre. Une religieuse présente flaire aussi et constate la même odeur; il n'y avait pas à s'y tromper. Antonietta montre alors un linge qui

(1) Docteur en médecine à Clermont-Ferrand, auteur d'ouvrages très estimés sur ces matières.

(2) L'autorité ecclésiastique avait permis de célébrer le saint Sacrifice de la messe dans la chambre de Palma.

(3) Fille du pieux bourgeois d'Oria, qui accordait à Palma et à sa mère une généreuse hospitalité dans un quartier de sa propre maison.



L'armée française en Algérie. (P. 151.)

s'était trouvé sur la poitrine de Palma et se met à pousser un cri d'exclamation, en me disant : « Voyez, Monsieur, il est brûlé de partout! » Que vois-je? il y avait dans le linge un trou grand à y enfoncer trois doigts, et au-dessous un magnifique emblème représentant un ostensoir! Le feu était invisible, mais ses traces étaient évidentes. On ne peut pas mieux les comparer qu'aux brûlures du linge faites avec un fer à repasser trop chaud. Quoique en extase, Palma pouvait parler et répondait très bien aux questions qu'on lui faisait. Elle paraissait souffrir beaucoup. La supérieure présente lui dit : « Où souffres-tu, Palma? » et elle faisait signe que c'était du côté gauche. Sa figure était pâle, ses extrémités froides.

» Le ravissement dura près d'une demi-heure...

» Les communions miraculeuses de Palma ne sont pas moins extraordinaires. Elle communie habituellement tous les matins dans son oratoire où l'on célèbre la messe; quelquefois elle s'en prive par ordre de Dieu pour réparer les sacrilèges et les insultes faites au Saint-Sacrement. Elle ne reçoit la communion miraculeuse qu'à raison des souffrances qu'elle éprouve, des pénitences qu'elle fait, ou des personnes que Dieu veut rendre témoins du prodige; ce qui a lieu deux ou trois fois pendant le jour, à des heures variables, et même la nuit. L'hostie miraculeuse est toujours portée, ou par Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, ou par quelque saint, comme saint Pierre, saint Vincent de Paul ou saint François d'Assise, en compagnie de l'Ange gardien, d'autres anges et saints; d'autres fois ce sont des prêtres, ses anciens confesseurs défunts, jouissant aujourd'hui de la gloire, qui viennent la communier.

» J'ai assisté deux fois à la communion miraculeuse : cependant à chaque fois, je n'ai pu voir le moment précis où l'hostie est apparue sur la langue; cette hostie, je ne l'ai vue qu'après coup. — Mais vous aurez été victime, m'a-t-on dit déjà plusieurs fois, d'un tour de prestidigitation; Palma doit avoir des hosties cachées quelque part; vous n'aurez peut-être pas pris assez garde à la fraude et probablement au trafic. — Je crois avoir déjà suffisamment répondu ailleurs à ces objections d'une manière générale. Mais si je n'ai vu qu'incomplètement le prodige, d'autres l'ont vu nombre de fois parfaitement. En

trois ans, Palma a reçu plus de trois mille communions miraculeuses. Les confesseurs, la famille Marzella, grand nombre d'habitants d'Oria, des visiteurs français et étrangers ont assisté à ce fait prodigieux et sont autant de témoins que l'on peut invoquer. A ce propos, je rapporterai l'histoire suivante qui a bien sa valeur.

» Au mois de mars dernier, Madame D*** de Lyon voulut aller jusqu'à Oria pendant un voyage en Italie : je lui avais donné une lettre de recommandation. Elle éprouva les plus grandes difficultés pour être admise à voir Palma. Cependant elle eut le bonheur de s'entretenir assez longtemps avec elle, d'autant mieux qu'elle parlait facilement l'italien. Tout le temps de ce colloque intime, elle resta assise aux côtés de la voyante, lui tenant constamment ses deux mains dans les siennes. Elle était là depuis trois quarts d'heure et sur le point de se retirer, désespérant de voir la communion miraculeuse, lorsque tout à coup Palma se met à tressaillir, s'arrête incontinent dans la conversation, ferme les yeux et retire doucement ses mains de celle de Madame D*** pour les joindre ensemble en fermant les doigts; puis elle entr'ouvre la bouche et sort légèrement la langue. Madame D*** n'était qu'à un pied de la figure de Palma; à ce moment elle vit parfaitement sur la langue de la voyante une hostie ordinaire avec les impressions d'usage. L'hostie était sèche. Au bout de quelques instants, Palma ferme la bouche, avale, croise à plat les deux mains sur la poitrine et reste dix minutes environ dans un recueillement extatique. Puis elle revient à elle. — O Palma! lui dit alors Madame D***, j'ai donc vu ce que je tenais tant à voir!... La voyante lui répondit en souriant : — Dieu a voulu, Madame, vous faire connaître la manière dont il me soutient, car depuis sept ans je n'ai pas d'autre nourriture que la sainte Eucharistie.

» Madame D*** tenait beaucoup à la revoir le lendemain avant son départ : — C'est inutile de revenir, lui dit Palma; ce ne serait plus que de la curiosité. A présent que je vous ai vue, je ne vous oublierai pas; toutes les fois que je prierai pour vous, je vous reverrai. »

« Les emblèmes du sang et du feu sont une des plus étonnantes singularités dans le surnaturel chez Palma. J'ai vu les premiers se produire dans deux circonstances, lorsque le sang tombe sur des

mouchoirs, ou lorsque des linges ont été appliqués sur le stigmate du cœur. Les emblèmes qui se forment à distance par la chute du sang, lorsqu'il coule du front de Palma, offrent des dessins très variés; presque toutes les taches représentent des figures bien déterminées. Ce sont des croix de grandeurs diverses, des espèces de cœurs d'où partent des rayons au nombre de trois à sept; quelquefois un de ces rayons est prolongé et se termine en croix. Puis on voit des lettres que l'on peut comparer au daleth ou au thau hébraïque, ou bien elles sont de forme inconnue. On reconnaît aussi parmi ces emblèmes les sept glaives de l'*Addolorata*, des oriflammes, les trois ou quatre clous de la Passion et de grandes taches cruciales à extrémités rayonnées. Il m'a été montré, à Oria, un grand nombre de mouchoirs criblés d'emblèmes les plus divers.

» La formation des emblèmes est étrange. Les mouchoirs ne sont pas présentés étalés sous la figure sanglante de Palma : ils sont pliés plus ou moins complètement ou chiffonnés et cependant les emblèmes se produisent, comme si les linges étaient appliqués sur une planche à impression. Bien plus, il y a un endroit et un envers, comme sur une étoffe d'indienne; ce qu'il est impossible d'expliquer avec un mouchoir plié. Le sang qui tombe sur le premier double, devrait faire des taches correspondantes par imbibition sur les doubles sous-jacents. L'inspection de plusieurs pièces m'a démontré que cela n'existait pas. Le mouchoir serait-il déployé complètement et étalé sous la figure de Palma, les dessins emblématiques resteraient encore inexplicables; mais le linge plié en plusieurs doubles augmente singulièrement la difficulté du problème. Ici les lois physiques de l'imbibition des tissus par des liquides colorés sont complètement en déroute. Des gouttes de sang tombant sur un linge n'ont jamais fait des lignes, des croix linéaires et des jambages de lettres.

» Les emblèmes du sang obtenus par l'application de linges sur le stigmate du cœur semblent encore plus étonnants. On y voit représentés très nettement des cœurs rayonnés, un ostensoir, une couronne d'épines, les clous de la Passion, etc...

» Les emblèmes du feu ne sont pas moins remarquables. Ceux du sang y apparaissent souvent; mais de plus on y trouve des palmes

multiformes, des flammes isolées ou groupées, des ostensoirs, les trois Croix du Calvaire, des rosaces et des étoiles.

» J'ai vu sur plusieurs linges les dessins les plus curieux et les plus variés : véritables broderies disposées avec une sorte de régularité symétrique. La production de ces emblèmes est physiquement inexplicable. Je prie les grands savants libres penseurs de ne pas invoquer ici l'électricité ou les encres sympathiques : cette explication ne serait pas même admise par les badauds qui suivent les marionnettes en champ de foire. La seule explication serait la fraude : or, elle n'existe pas; est-elle même possible?

» Un mouchoir de quarante centimètres carrés a été appliqué plié en quatre, sur le cœur de Palma, le jeudi 26 octobre. Il était tout blanc et m'a été rendu criblé d'emblèmes à teinte de roussi ou de sépia. A ce moment il y avait une large ampoule au niveau du stigmate latéral. Cette ampoule s'est crevée et la sérosité a fait tache sur le linge en traversant et imbibant les quatre doubles. Ici l'imbibition a suivi les lois de la physique, en produisant quatre taches égales, se recouvrant mutuellement avec la même forme et la même grandeur. Le mouchoir étalé présente aussi un endroit et un envers : sur l'endroit, les emblèmes sont mieux accusés; il est visible qu'ils ont été imprimés de ce côté. Pliez le mouchoir en quatre et l'ordre est complètement renversé. L'envers devient endroit et l'endroit devient envers par rapport au cœur sur lequel sont placés les quatre doubles. De plus, sur chaque double, l'action du feu a été isolée sans atteindre le double qui lui était accolé. Sur chaque double encore, le linge a été troué en plusieurs endroits; néanmoins le feu perforant n'a pas atteint le double sous-jacent. Il n'y a correspondance des figures sur aucun point. Les taches par imbibition de la sérosité prouvent visiblement que le linge a été appliqué en quatre doubles sur le cœur : en ce cas, que le feu vînt du dehors ou du dedans, il aurait dû forcément, dans l'hypothèse d'un feu naturel, traverser ces quatre doubles et y faire des emblèmes et des trous correspondants.

» Veuillez, je vous prie, cher lecteur, prendre un carré de papier blanc, y dessiner d'un seul côté les figures emblématiques; puis prenez la peine de plier ce papier en quatre, en ayant soin de laisser

les figures au dehors; vous saisirez facilement tous ces détails et vous conclurez avec moi que tout cela est bien extraordinaire. Dites-moi pourquoi la sérosité a obéi à la physique, pourquoi le feu mystérieux s'est insurgé contre elle? Il est en outre bien singulier que les emblèmes soient imprimés à l'extérieur des linges, alors que ce feu étrange semble rayonner du corps même, puisqu'il y produit des ampoules.

» Les faits qui se passent à Oria sont donc réels; il faut nécessairement les accepter. On peut douter de leur origine; impossible de douter de leur réalité.

» Reste leur interprétation. Peut-on les rapporter à l'ordre naturel? la science humaine peut-elle en donner l'explication. Ici je réponds hardiment : non. Admettre leur réalité, c'est forcément admettre leur caractère surnaturel.

» Une hostie qui apparaît subitement sur la langue ne peut être qu'un effet de prestidigitation ou un miracle. En dehors de la fraude, il n'y a pas d'explication possible pour le sang qui tombe sur des mouchoirs en y faisant des emblèmes, et pour tous les accidents de l'incendie divin. Pendant cet incendie, le linge que portait Palma brûlait; l'odeur de brûlé qui s'exhalait en ce moment prouve à elle seule contre la fraude et son impossibilité. La médecine est impuissante à donner la moindre explication sur le baume imputrescible, qui sort de la bouche de Palma. Il en est de même de ces parfums qui s'échappent parfois des stigmates. En outre, rien de plus extranaturel que ces stigmates qui transpercent les extrémités, se ferment soudainement et ne laissent pas de cicatrices. Tous ces faits sont complètement en dehors des lois connues; les explications que l'on voudrait en donner seraient encore plus extraordinaires que les faits eux-mêmes; voulant échapper au surnaturel, on y rentrerait forcément. Il faut absolument nier les faits merveilleux qui se passent à Oria, les mettre sur le compte de l'illusion ou de la fraude, ou bien les accepter tels quels avec toutes les conséquences qui en découlent; il n'y a pas de moyen terme.

» Je n'ai été qu'un témoin de passage; mais ce que j'ai vu, je l'ai bien vu et j'en atteste la réalité. Les directeurs de Palma ont

été d'une grande réserve avec moi; ils se sont, pour ainsi dire, contentés de me mettre en rapport avec la voyante, et ont semblé me dire : « Voyez, causez avec elle, constatez les choses extraordinaires qui pourront avoir lieu; vous pourrez affirmer que vous les avez vues, et dire si la science peut en donner l'explication. »

« En présence de telles affirmations, les catholiques peuvent être édifiés sur la réalité des phénomènes qui se passent à Oria et, en un sens, aussi sur leur véritable origine. Palma, depuis plus de vingt ans, a été successivement entre les mains de quatre directeurs différents. Ce qui doit frapper et rassurer tout à la fois, c'est que ces hommes, aussi savants que pieux, témoins quotidiens des prodiges qui s'opèrent sur elle, eux qui possèdent son âme, sont unanimes à reconnaître chez la voyante tous les caractères du surnaturel divin.[1] »

*
* *

Moins variés peut-être, mais non moins admirables sont les phénomènes que l'on a constatés sur l'extatique du Tyrol, Marie de Mœrl. Il nous suffira de quelques détails pour les caractériser.

« Lorsque Marie de Mœrl eut atteint sa vingtième année, écrit Gœrres, son confesseur s'aperçut que quelquefois elle ne répondait pas à ses questions, et qu'elle paraissait hors d'elle. Il interrogea à ce sujet les personnes qui l'assistaient. Celles-ci lui répondirent qu'il en était désormais ainsi, chaque fois qu'elle recevait la sainte communion. Cette réponse le frappa. Jusque-là, comme tout le monde, il avait vu dans ce qui apparaissait de singulier dans cette jeune fille, un résultat de sa maladie. Pour la première fois, il pensa qu'il pou-

(1) Divin ou diabolique, ce serait toujours le même problème pour les impies, en même temps qu'un réel soutien pour notre foi. Il faut en revenir au grand principe, qu'il y a un ordre de choses supérieur à celui dans lequel nous nous mouvons, un ensemble de faits au-dessus de la nature et que la science ne peut expliquer; en un mot, il faut admettre le surnaturel.

Nous avons personnellement consulté l'évêque du diocèse au sujet de Palma, que certaines personnes prétendaient inspirée par le démon. Il nous a pleinement rassuré sur le caractère des aveurs dont elle a été l'objet, — faveurs qui restent soumises au jugement de l'Eglise et qu'on a pu quelquefois s'exagérer, mais qui étaient dues manifestement à une intervention divine. La mort de Palma a été ravissante d'édification comme sa vie.

vait y avoir autre chose. Bientôt il fut confirmé dans son opinion, lorsque les phénomènes devinrent plus fréquents et mieux caractérisés. Enfin, un fait, qui se passa en 1832, lui donna la clef de ces états extraordinaires.

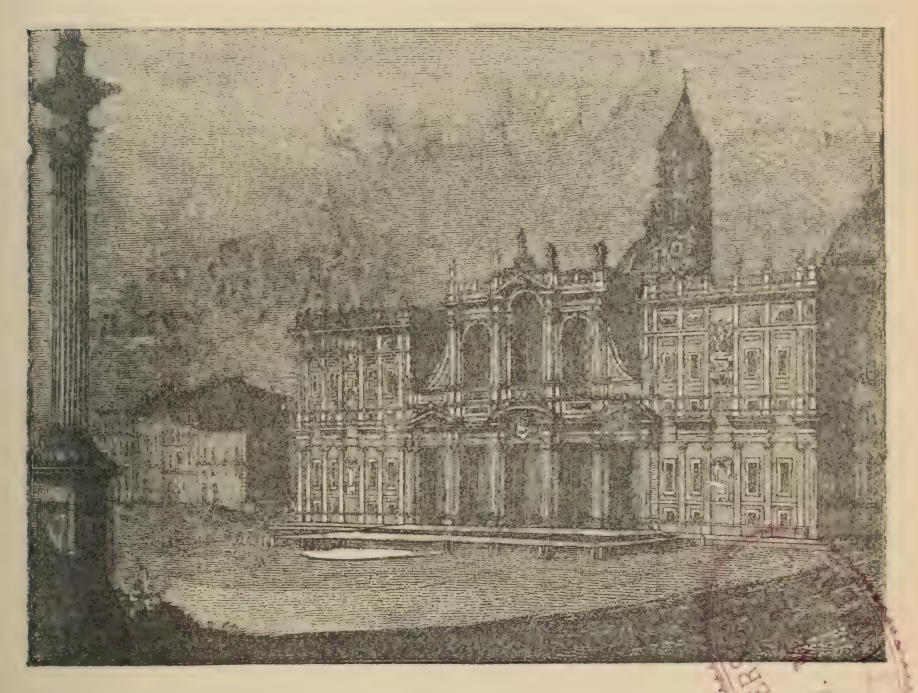
» La procession de la Fête-Dieu se fit à Kaldern, comme partout, avec une grande pompe. Des boîtes furent tirées, la musique parcourut les rues, et tout le bruit et tout le mouvement passèrent sous les fenêtres de la malade. Or la musique bruyante avait toujours fait sur elle une fâcheuse impression ; le son même d'un violon ou d'un instrument à vent lui avait plus d'une fois occasionné les crampes les plus violentes. Son confesseur, occupé des préparatifs de la fête, voulut avoir toute la journée libre, et lui épargner à elle-même la fatigue et les distractions que devait lui causer ce tumulte. En conséquence, sachant que toujours, après avoir communié, elle restait six ou huit heures et même davantage en extase, et désirant qu'elle fût tranquille le reste du jour, il lui porta la sainte hostie de grand matin ; elle fut en effet ravie à l'instant même. Il la quitta, fut occupé toute la journée, et comme ses devoirs le retinrent encore une grande partie du lendemain, il n'alla la voir qu'à trois heures de l'après-midi, et la trouva agenouillée dans la même position où il l'avait laissée trente-six heures auparavant. Surpris, il interrogea les personnes présentes, qui lui dirent qu'elle était toujours restée dans cet état. En général, on faisait peu attention à elle dans la maison ; on la laissait à ses extases et à ses prières, sans beaucoup y prendre garde, et lorsqu'elle avait besoin de quelque chose, il lui fallait appeler quelqu'un pour le demander. Le prêtre comprit dès lors à quelle profondeur l'extase avait pénétré chez Marie, et que cet état, formant déjà, pour ainsi dire, sa seconde nature, deviendrait habituel s'il n'y mettait des bornes. Il entreprit donc de le régler par la vertu d'obéissance, à laquelle elle s'était engagée en entrant dans le tiers-ordre de Saint-François.

» L'extase rendit le regard intérieur de Marie de plus en plus perçant ; et l'on fit à ce sujet diverses expériences. Un jour qu'étant de nouveau tombée dangereusement malade, elle fut administrée, un certain nombre de personnes qui rencontrèrent le prêtre, se joignirent à lui suivant la coutume, et remplirent la chambre de l'extatique.

Sur une table, près de son lit, était une petite tasse d'argent où l'on avait mis de l'eau bénite pour la cérémonie. Marie attachait un grand prix à cet objet, soit que ce fût un legs de sa mère, soit parce qu'il lui rappelait quelque autre souvenir précieux. Elle reçut la sainte communion et tomba aussitôt, comme d'ordinaire, en extase. Quand elle fut revenue à elle-même, la foule s'était écoulée, mais la tasse manquait. Elle s'affligea de cette perte et en exprima sa peine à son confesseur. Celui-ci la consola du mieux qu'il put et lui conseilla de prier Dieu pour qu'on lui rendît l'objet enlevé. Elle suivit ce conseil, et sa prière ne demeura pas sans succès. La première fois qu'elle reprit ses sens, elle dit joyeusement : « Ma tasse me sera rendue. » Comme on lui demandait si elle connaissait celui qui l'avait prise : « Oui, sans doute, répondit-elle, mais j'ai prié Dieu de toucher son cœur, afin qu'il la rapporte sans avoir à rougir de sa faute. » Effectivement, huit jours après, on trouva la tasse cachée parmi d'autres objets dans la cuisine. Une autre fois, elle dit aux gens de la maison d'examiner le toit de sa chambre, parce qu'un grand danger menaçait de ce côté. D'abord on ne prit pas garde à ses avertissements; mais comme elle les répétait d'une manière plus pressante, on fit faire une visite par des ouvriers, et l'on trouva qu'il y avait, en effet, une poutre pourrie et qu'il était même étonnant que le toit ne se fût pas écroulé depuis longtemps.

» En 1833, le bruit de son état extatique s'étant promptement répandu dans le Tyrol, tout d'un coup, de presque tous les points à la fois, une émotion générale s'empara du peuple. On arriva en foule pour contempler de ses yeux un phénomène que l'on connaissait, il est vrai, par les légendes, mais qu'on n'espérait plus, depuis longtemps, voir en réalité. Les processions, croix et bannière en tête, se succédèrent sans interruption à Kaldern, et le concours fut immense. Depuis la fin de juillet jusqu'au mois de septembre, environ quarante mille personnes de toutes conditions, avides de participer et de s'édifier à ce miraculeux spectacle, vinrent visiter Marie de Mœrl, dont les sens, ouverts en apparence, étaient réellement fermés au monde visible, et dont les prières et méditations étaient tout intérieures. Personne ne pouvait s'expliquer un mouvement si subit. Le clergé, qui craint

plutôt, et en partie avec raison, les apparitions de ce genre, n'y était pour rien. Il semblait que le même esprit qui opérait dans l'extatique, émût et poussât toutes ces masses pour les rendre témoins des merveilles de son action. Aussi tout se passa dans le plus grand ordre, et on n'eut à déplorer aucun excès pendant les sept semaines que dura cette affluence ; et pourtant il y eut des jours où l'étroite chambre qui pouvait contenir au plus quarante ou cinquante personnes à la



Sainte-Marie Majeure. (P. 142.)

fois, en vit passer jusqu'à trois mille. L'autorité civile et l'autorité spirituelle désirèrent néanmoins mettre fin à ces pèlerinages ; la police, elle aussi, eut les inquiétudes qu'elle a d'ordinaire en pareilles circonstances, et le peuple fut averti qu'à partir de telle époque, on ne laisserait plus entrer personne. La nouvelle s'en répandit bientôt dans tout le pays, et les pèlerinages cessèrent sans mécontentement ni murmures ; mais les curés eurent encore à se féliciter longtemps après de la bonne impression que le miracle avait produite parmi le peuple. »

*
* *

Domenica Lazzari, surnommée la « Patiente de Capriana » commença à être favorisée de grâces surnaturelles éminentes en 1834. Le 10 janvier de cette année-là les stigmates apparurent à ses mains et à ses pieds; Jésus-Christ voulut encore lui ceindre la tête d'une empreinte visible de sa couronne. « Véritablement, il faudrait avoir un cœur plus dur que le rocher, écrit un témoin de haute compétence, Léon Boré, pour voir sans compassion Marie-Dominique au milieu de ses souffrances, surtout le vendredi. Elle est étendue dans son misérable lit, les mains croisées à la hauteur du menton, les cheveux épars, les yeux fermés et pourtant mouillés de larmes, n'ouvrant la bouche que pour laisser échapper des soupirs et des gémissements; sa tête est percée d'environ cinquante trous, et de ses mains ouvertes par une large blessure, coule en abondance un sang rouge et vif. D'après le témoignage de sa mère et de ses sœurs, une grande quantité de sang coule aussi de son côté et de ses pieds. Qui pourrait redire ses douleurs et ses angoisses? Ce sang qui coule sans cesse, et ces gémissements lamentables qu'elle fait entendre tout le long du jour, en méditant la Passion du Sauveur, font passer dans l'âme de quiconque en est témoin des émotions que la plume ne saurait rendre.

» Malgré une si grande quantité de sang, qu'elle perd régulièrement de la tête tous les vendredis, ainsi que malgré tant de souffrances endurées et un épuisement de chaque jour, Marie-Dominique ne prend jamais ni nourriture ni boisson. Seulement, environ tous les huit jours, elle fortifie son âme en s'unissant, par le Sacrement de l'autel, à son Époux céleste, à son divin Consolateur. Il faut remarquer à ce sujet que, plusieurs jours avant celui de la sainte communion, elle a coutume de faire prévenir l'un de ses directeurs du jour et souvent même de l'heure à laquelle elle pourra recevoir le Pain eucharistique; et, à l'instant annoncé, elle communie réellement sans difficulté,[1] tandis qu'en tout autre moment elle ne peut rien avaler du tout.

(1) Cependant, le 2 août 1838, après avoir reçu la sainte hostie, elle fut empêchée de l'avaler par des spasmes qui survinrent tout à coup. Cela s'étant prolongé quelques heures, on essaya de

» Elle écoute avec beaucoup d'efforts ceux qui lui parlent. Cependant, malgré sa faiblesse et sa répugnance à converser avec le monde, elle répond en peu de mots, mais gracieusement, aux personnes qui l'interrogent. Toujours recueillie dans la prière et la méditation, elle est très appliquée à l'humilité, et elle ne désire que la solitude pour y nourrir son âme, et l'abreuver au calice amer des souffrances de son Jésus : de telle sorte qu'elle-même a demandé plusieurs fois au prince-évêque de Trente et au juge de Cavalese qu'il fût tout à fait défendu de la visiter. Cette défense a été portée, en effet, mais on n'en observe pas rigoureusement l'exécution. Elle n'accepte rien de qui que ce soit, sous aucun prétexte; elle-même dit à ses parents que, puisque Dieu a voulu les faire naître pauvres, ils doivent gagner les richesses éternelles dans cet état, en le supportant volontiers.

» La finesse de son ouïe a quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel : elle peut répéter toutes les paroles d'un sermon prêché dans l'église paroissiale, laquelle pourtant est éloignée de cinq à six cents pas de sa pauvre demeure.

» On cite aussi plusieurs prophéties par lesquelles le Seigneur semble avoir voulu prouver réellement la sainteté de son épouse souffrante. Un prêtre d'Allemagne affirme que Marie-Dominique lui a parlé pendant plus de cinq minutes, et cela avec un grand profit spirituel pour lui, en très bon allemand, quoiqu'elle n'ait jamais appris cette langue. Je pourrais citer beaucoup de témoignages et de faits; par exemple, elle a annoncé comme certaine, un ou plusieurs jours à l'avance, l'arrivée de personnes étrangères et entièrement inconnues dans ces contrées, qui venaient la visiter.

» Le vendredi saint de l'année 1836, elle perdit une si grande quantité de sang, elle éprouva de si violentes convulsions et des douleurs de tout genre si amères et si vives, qu'elle tomba en défaillance, épuisée de forces, mais non de courage. Vers trois heures de l'après-midi, elle inclina la tête et la laissa tomber comme anéantie sur

la retirer, mais sans pouvoir y parvenir, parce qu'à chaque tentative, Domenica était prise de convulsions d'une violence extraordinaire. L'hostie resta ainsi sur sa langue pendant près de deux mois sans pouvoir être ni consommée ni retirée : ce ne fut que le 24 septembre qu'elle put enfin l'avaler, après avoir été pendant ce long espace de temps comme un tabernacle vivant.

l'oreiller. Pâle, les yeux éteints, sans voix et sans mouvement, elle resta près de trois semaines dans cet état, ne donnant d'autre signe de vie que le peu de chaleur qu'elle avait conservée. Cette mort mystique ressemblait tellement à la mort naturelle, qu'on crut dans tout le Tyrol que Marie-Dominique Lazzari avait cessé de vivre. Mais Dieu, qui voulait conserver plus longtemps en elle une image de son Fils crucifié, la rappela à ses premières douleurs et à de plus intenses encore, après vingt jours d'évanouissement. Et depuis, elle continua de souffrir avec une entière résignation, de répandre une quantité de sang extraordinaire, particulièrement le vendredi de chaque semaine et de s'abstenir de toute nourriture... »

Le docteur Dei-Cloche a écrit de son côté une relation très émouvante sur Domenica. En voici le principal passage.

« Vendredi 5 mai, à sept heures du matin, j'allai voir Domenica. A plus de cent pas de sa demeure, on entendait des cris perçants venant de la fenêtre de sa chambre qui correspondait à la rue. En approchant on distinguait ces mots : « Mon Dieu, secourez-moi ! » A peine eus-je mis le pied sur le seuil de sa chambre, que le spectacle le plus douloureux et le plus déchirant s'offrit à moi. Les points saillants que j'avais vus au milieu des mains s'étaient changés en trous d'où coulait le sang. Il coulait aussi de la plaie qui paraissait au-dessus du pied droit ainsi que de celle qu'on ne voyait pas au-dessus du pied gauche. Autour de chacune de ces plaies, était une auréole rougeâtre. Ces ouvertures étaient des ulcères vifs et profonds, sans purulence, ni rien qui tendît à la corruption. Le sang qui en sortait était vif, rutilant, tenace, et ressemblait au sang artériel. Il coulait très lentement, mais pourtant visiblement. Les plaies du front avaient à peu près deux lignes de profondeur, une ligne de largeur, et leur forme était ronde. Celles des mains étaient profondes de trois lignes et creusées en forme de cônes; leur diamètre était d'un demi-pouce, et celle qui existait au-dessus du pied droit était de même figure que celles des mains.

» A dix heures du matin, l'infortunée criait encore d'une voix retentissante : « O mon Dieu, secourez-moi ! » Par intervalles, elle

répondait laconiquement aux questions qui lui étaient adressées, puis revenait à sa douloureuse exclamation. A quatre heures après-midi, quoique le sang eût cessé de couler, elle continuait de crier avec la même énergie. Interrogée à ce sujet, elle répondit : « J'éprouve des douleurs affreuses dans toutes les parties de mon corps, et en criant ainsi je trouve du soulagement à mon inexplicable martyre. » Puis, quelques moments après : « O mon Dieu ! mes douleurs me prennent à la poitrine ; » et elle fit signe avec ses mains jointes que le mal était arrivé au cœur. « C'est, dit-elle, un signe avant-coureur de la plus cruelle souffrance. » En effet, au bout de dix minutes, elle fut en proie aux convulsions les plus horribles et les plus étranges. Ces spasmes d'une violence extrême et accompagnés des symptômes les plus graves, l'attaquaient sans relâche, sans ordre et sans mesure, passant alternativement d'une partie du corps à l'autre. Les assauts se succédaient avec des variations, des changements, des vicissitudes, des transformations impossibles à décrire, et elle en était tellement anéantie, qu'on aurait pu la prendre dans ce moment pour la mort personnifiée. Elle paraissait éprouver en même temps les sensations les plus opposées et les plus contradictoires. Le grincement de ses dents était tel, qu'on pouvait le comparer à celui d'un chien furieux et affamé qui ronge des os, ou au mouvement d'une grosse lime promenée par un bras vigoureux sur une masse de fer.

» Dans ses contorsions convulsives, elle frappait tellement sa poitrine avec ses mains entrelacées, que les coups s'entendaient distinctement de la rue, quoique séparée de sa demeure par un espace d'environ quatre perches. On compta qu'elle s'était ainsi frappée quatre cent neuf fois dans une heure.[1] »

*

* *

Les Indes eurent aussi, au XIXe siècle, leur stigmatisée, souffrant hebdomadairement la plupart des tortures de la Passion,

(1) Nous regrettons vivement de devoir tant abréger nos monographies de chaque personnage ou événement. Ces récits tronqués, ou plutôt à peine ébauchés, ne peuvent donner qu'une con-

même la flagellation et le crucifiement. Elle était de Bolawatta et se nommait Helena.

Ce qui se passait chaque semaine dans la maison de cette pauvre fille dont le père lui-même était encore idolâtre, dépasse tout ce qu'on peut imaginer de sublime et d'attendrissant. Pour en donner une idée à nos lecteurs et leur faire saisir de quelle manière Helena participait à la Passion, nous laisserons la parole à un témoin occulaire.

« Le 21 août 1872, le R. P. Garcia vint me voir, et, après m'avoir parlé de son extatique, il m'engagea à la visiter. Nous partîmes le 22 et nous descendîmes de bateau à Negombo. Après la messe et la communion, nous prîmes un léger déjeuner et nous partîmes en bandy, c'est-à-dire sur un char couvert de feuilles de cocotiers et traîné par des bœufs. C'est là la manière de voyager à Ceylan.

» Helena attendait le Père missionnaire, car elle n'avait pu communier pendant son absence. Mais elle dut se résigner à être privée encore de la sainte Eucharistie, car il n'y avait point de réserve dans l'église.

» Le R. P. Garcia fit donner avis à Helena de se trouver le soir chez sa sœur Marie, où devait se rendre aussi la supérieure. C'était le lieu où nous devions la voir. Cette maison est à moitié chemin, entre l'église et la maison paternelle. Là, sans publicité, et pour ainsi dire en famille, en présence de la mère d'Helena, de ses sœurs, de son beau-frère, de sa supérieure, du P Garcia et d'un confrère, je devais être témoin de ce qui faisait l'objet de ma visite.

» Vers les cinq heures et un quart nous sommes arrivés à la maison où se trouvait l'extatique. Assise par terre, à la mode du pays, elle lisait dans l'*Imitation*, en attendant d'un air timide, doux et un peu mélancolique, les terribles souffrances qu'elle devait

naissance très vague et très imparfaite de ces merveilles de la grâce divine qu'il est si agréable pour le cœur chrétien de sonder jusque dans leurs dernières profondeurs. Ici et ailleurs, nous renvoyons à notre recueil plus complet intitulé : *Le livre des merveilles,* ainsi qu'au bel ouvrage d'Arthur Loth : *Le miracle en France au XIXe siècle.* — Sur Marie de Mœrl et Domenica Lazzari il existe aussi une intéressante relation du marquis de Ségur qui les visita en 1846.

endurer bientôt. A notre arrivée, tout le monde se leva, on nous salua en se courbant, en joignant les mains et en les baissant vers la terre. On s'assit et on parla de choses indifférentes, jusqu'au moment où Helena nous quitta pour aller dans sa petite chambre. Sa supérieure la suivit; à peine eut-elle franchi le seuil de la porte qu'elle se retourna pour nous annoncer le son de l'angélus. En nous mettant à genoux pour le réciter, nous entendîmes la supérieure nous dire : Elle est tombée...

» En effet, au premier son de la cloche, la pauvre enfant était renversée par terre et souffrait déjà le couronnement qui précède la flagellation. Cette chute précéda de quelques secondes seulement notre entrée dans la chambre, et déjà cependant le sang qui sortait de la couronne ruisselait sur le visage, après avoir traversé les cheveux.

» Lorsque la stigmatisée fut ainsi renversée, il devint impossible de soulever ses mains ni de les changer de place; elles se trouvaient assujetties d'une manière fixe, par une puissance invisible : c'était l'heure de la flagellation. On remarquait ensuite autour des poignets les traces des liens qui les avaient serrés et on pouvait presque compter les coups qu'elle avait reçus par le nombre de mouvements imprimés à son corps à l'instant où ils lui avaient été invisiblement appliqués.

» En voyant cette chute si inopinée, cette position si douloureuse, ce visage sanglant et les efforts que faisait la pauvre souffrante, il était impossible de réprimer l'émotion qu'on éprouvait et de retenir ses larmes... Au milieu de ces tourments, Helena ne put que lever les yeux au ciel, contracter les lèvres pour comprimer sa douleur, gémir, soupirer et répéter : « Jésus! patience!... » Ce couronnement et cette flagellation durèrent environ dix minutes et furent suivis d'un extase d'une durée à peu près égale.

» A neuf heures commença le premier crucifiement; nous arrivâmes à la maison, lorsqu'il était déjà commencé, depuis quelques minutes seulement. Helena avait souffert et se trouvait en extase. Des pieds et des mains il avait coulé du sang. L'extatique était couchée, ou pour mieux dire crucifiée, le corps étendu de tout son long,

les bras allongés, les mains ouvertes entièrement et la tête appuyée sur un petit coussin. Quelle touchante expression faisait cette figure angélique, image vivante de Jésus-Christ crucifié !

» Au sortir de son sommeil extatique, Helena, bien que souffrant beaucoup, avait quelque chose de céleste dans la physionomie ; elle portait à Dieu et inspirait la componction.

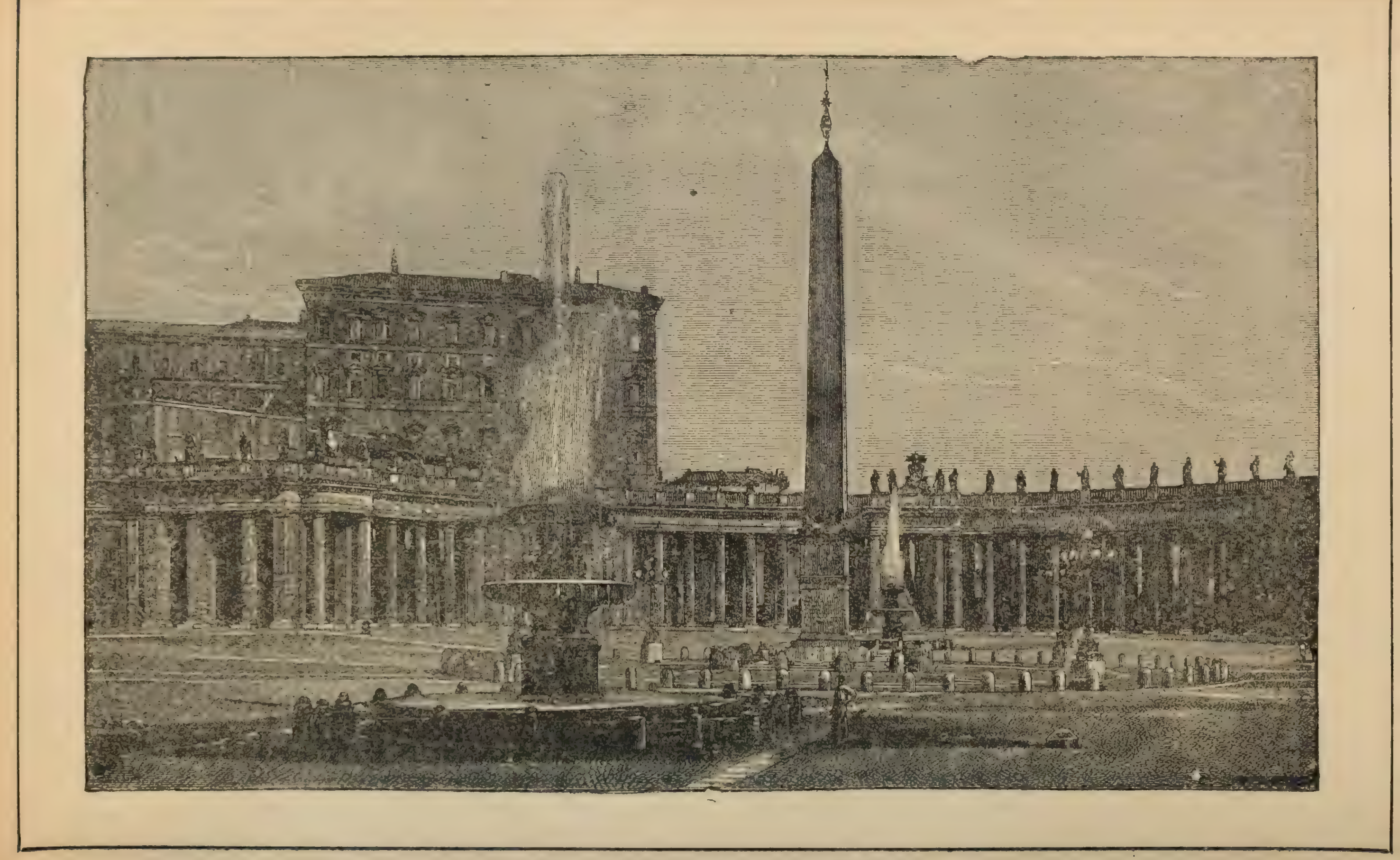
» Enfin vers les onze heures et demie commença le deuxième crucifiement. La pauvre enfant n'avait pu reposer sa tête nulle part, tant étaient atroces les souffrances causées par le couronnement et les trois plaies. C'est inutilement que sa supérieure, de temps en temps, essayait de lui soutenir le corps de son bras gauche et plaçait le pouce et le doigt majeur de la main droite sur les tempes d'Helena pour lui tenir la tête quelques instants.

» Helena était souriante, tranquille, lorsque tout à coup, sous nos yeux, elle fut renversée à terre sur le côté gauche par un être invisible, mais qui nous semblait près de nous, lui saisissant les mains et les pieds et les fixant après les avoir étendus...

» Elle est donc comme clouée ; elle souffre horriblement !... Elle soupire, lève les yeux au ciel, fait avec les lèvres un bruit qui décèle un feu qui la dévore. Ses lèvres se contractent et s'ouvrent assez fréquemment. Le pied droit est posé, placé sur le gauche et les bras sont tendus obliquement, adhérant à la terre, ainsi que les mains qui sont entièrement ouvertes, montrant des plaies qui ont saigné au précédent crucifiement.

» Durant le temps du deuxième crucifiement, je ne vis couler le sang nulle part, et, après des souffrances qui parurent affreuses, survint l'extase. Les yeux alors furent entièrement fermés, la prunelle était fixe, immobile, totalement cachée dans la partie supérieure des orbites, le pouls battait environ cent pulsations par minute. La bouche fermée sans contraction des lèvres ne pouvait donner passage à la respiration, laquelle n'avait point lieu non plus par les narines, puisque la flamme d'une bougie qu'on en approcha n'en fut nullement affectée.

» Après cette extase d'environ dix ou douze minutes, les yeux commencèrent à s'ouvrir, une main invisible semblait enlever des



La Place Saint-Pierre et le Vatican. (P. 142.)

mains et des pieds ce qui les avait tenus assujettis. Les pieds se dégagèrent.

» Helena ayant souffert ce second crucifiement, retrouva ses souffrances de la veille et de la matinée : soif brûlante, violent mal de tête, souffrances dans tout son corps, couvert de meurtrissures.

» Elle était dans cet état lorsque nous la quittâmes. Nous étions agités de sentiments divers, mais nous avions surtout une grande compassion de cette victime : et qui ne serait ému de pitié en voyant une créature innocente traitée de la sorte, non seulement pour elle-même, mais aussi pour tant de pécheurs qui sont loin de supposer qu'elle prie pour eux et leur obtient pardon et miséricorde ?

» Le troisième crucifiement devant avoir lieu vers les trois heures, nous nous retirâmes pour nous rendre au presbytère.

» Mais avant de quitter l'extatique, je dis au P. Garcia que nous étions dans l'usage de nous saluer par cette exclamation ou invocation : « Vive Jésus dans nos cœurs ! » et que j'allais m'en servir à son égard ; à quoi elle répondit : « Oui, tenons-nous bien dans le Cœur de Jésus ! »

» Ordinairement le couronnement et la flagellation commencent par un soufflet terrible. Dans le principe, il n'y avait qu'un seul crucifiement, mais depuis décembre 1871, il eut lieu trois fois, avec les circonstances qui viennent d'être décrites.

» Lorsque Helena marchait, elle ne le faisait qu'avec difficulté, à cause des plaies toujours fraîches et constamment renouvelées et du sable qui s'y introduisait, car dans ces pays chauds, tout le monde va pieds nus.

» Les souffrances extérieures de l'extatique étaient bien moindres encore que celles de son âme. Presque toujours sous l'impression qu'elle était abandonnée de Dieu, elle en éprouvait une peine indicible, un tourment d'enfer... Notre-Seigneur ne lui laissait passer aucune faute ; il l'avertissait, l'instruisait, la corrigeait ; elle était traitée en un mot comme les saints, ses meilleurs amis, qui connaissent le Calvaire avant de parvenir au Thabor. »

Il nous resterait à parler de Louise Lateau, jeune stigmatisée

du diocèse de Tournai sur laquelle on a recueilli une multitude de détails du plus vif intérêt; et nous le ferions d'autant plus volontiers que nous avons vu personnellement Louise un jour de communion. Mais nous déférons au vœu de l'Autorité ecclésiastique qui, par suite d'une circonstance particulière, a sagement estimé qu'il était jusqu'ici prématuré de livrer à la publicité ces faits merveilleux.[1]

Faisons une réflexion en terminant ce chapitre. Le spectacle de telles âmes, si grandes dans leur apparente bassesse, devrait bien confondre notre orgueil et exciter en nous une noble émulation. Voilà celles qui brilleront un jour comme des soleils dans la Jérusalem céleste, tandis que nous, qui nous croyons si éclairés et si parfaits, à peine y trouverons-nous une place, heureux encore si la Justice de Dieu ne nous juge pas dignes d'en être exclus pour toujours!

(1) Une autre stigmatisée de Belgique habite aux environs d'Anvers; citons encore parmi celles qui appartiennent principalement au XIXe siècle : Juliana Weiskirclier, Josepha Kumi, Bertina Bouquillon, Bernarde de la Croix, Marie-Rose Andriani, Marie-Cherubina Clara, Marguerite Bays et Espérance de Jésus.







Chapitre Troisième.

Faveurs surnaturelles dont furent gratifiées un grand nombre de servantes de Dieu au XIXe siècle. — Caractère particulier des visions et prédictions de la Vénérable Anna-Maria Taïgi. — Un miroir mystérieux. — Relations se rapportant à la Révolution de 1830 et à la guerre de Pologne. — Les papes et les complots des sectes. — Détails donnés par Bandini. — La R. Mère Émilie de Rodat. — Une bourse toujours pleine. — Multiplication de denrées. — Les merveilles du réfectoire au monastère de Villefranche. — Mlle de Lamourous. — Un repas du jeudi gras. — Une série de surprises. — Les « traits de Providence. » — L'abondance succédant à la famine. — Un compte heureusement réglé. — Comment une malade obtient les friandises de son goût. — Autres exemples. — La R. Mère Marie-Madeleine Postel. — Miracles opérés à son tombeau. — Une triple guérison. — L'enfant de la Providence : Eugénie Smet. — Une entrevue avec Mgr Sibour. — Une déception suivie d'une grande joie. — L'église inconnue. — Les réponses d'en haut. — Le précieux billet. — Une affaire difficile à conclure. — Le secret de la réussite. — Mathilde de Nédonchel. — Terrible agression nocturne. — Extases et visions. — Apparition d'une âme du Purgatoire. — Parfums d'un autre monde. — Agréable découverte. — Les lis et les violettes. — L'incrédule mystifié. — Relation d'une postulante de Talence. — Arome particulier des parfums surnaturels. — Épisodes divers. — Les Petites Sœurs des Pauvres. — Leur origine. — Caractère exceptionnel de leur institut. — Faveurs journalières qu'elles obtiennent de la Providence. — Quelques exemples.

Peu de vies ont été aussi extraordinaires que celle de la Vénérable Anna-Maria Taïgi. Au premier abord, lorsqu'on se voit en face de cette existence si complètement différente de toutes celles des habitants de notre pauvre monde, on est comme abasourdi, on croit sortir d'un rêve ; et, tout en ayant une foi très ferme à toutes les vérités catholiques, on est tenté de branler la tête relativement à l'authenticité de ces épisodes, tous plus merveilleux les uns que les autres, et de les attribuer à la puissance créatrice d'une féconde imagination. Mais le tout n'est pas de nier ou de douter.

Lorsqu'il existe des faits dans lesquels plusieurs personnes sont intervenues, des personnes de tout rang, de toute condition, on est bien obligé de s'en rapporter à leur témoignage, revêtu de tous les caractères requis pour la certitude historique. Les enfants de l'Église ne voudraient pas ressembler aux prétendus savants de la libre pensée qui, plutôt que de reconnaître un miracle dont l'évidence crève les yeux ou se trouve affirmée par une nuée de témoins, s'obstinent à se retrancher derrière ce stupide argument : Le miracle est impossible, donc tout le monde se trompe et il n'y en a pas! S'ils veulent se faire passer pour des gens dénués de bon sens et abdiquer leur propre raison, c'est leur affaire. S'ils veulent fermer les yeux à la lumière pour ne point voir ce que voient tous les autres hommes, c'est encore leur affaire; mais pour les catholiques, qui, dans une parfaite harmonie avec leur foi, conservent la plénitude de la raison, une telle aberration n'est pas possible; ce qui suffit pour la certitude d'un fait de l'histoire leur suffit pour celle d'un miracle.

Par exemple, il est arrivé fréquemment à la Vénérable de prédire plusieurs jours, plusieurs semaines d'avance, des maladies, des morts, des batailles, des événements de toute sorte. Ces prédictions étaient répétées dans les cercles, et lorsque la nouvelle en arrivait par le télégraphe, ce n'était plus du tout une nouvelle dans certains cercles, mais une chose déjà ancienne. Essaiera-t-on de nier ces faits? Mais toutes les personnes qui en ont été les témoins s'insurgeront contre un si audacieux démenti. S'ingéniera-t-on à les expliquer? C'est chose impossible en dehors du surnaturel. Comment prédire, avec les seules vues humaines, qu'un souverain qui est encore plein de vie, sera mort trois jours après? Comment faire la description d'une bataille, au moment où elle se livre, avec autant de précision que si l'on y assistait? Dès lors que ces prophéties se trouvent confirmées par les faits, on est obligé d'y voir la présence d'un agent qui n'est pas de ce monde.

On ne nous accusera donc pas d'une trop grande crédulité si nous rapportons quelques-uns de ces prodiges. D'autant mieux qu'ils ont reçu déjà une première consécration du Saint-Siège par l'introduction de la cause de béatification de la Servante de Dieu; chacun

sait avec quelle rigueur et quelles précautions tout est pesé, contrôlé, approfondi, dans les longs examens qui précèdent le décret solennel. Un véritable enfant de l'Église, n'eût-il pas d'autres témoignages, ne pourrait manquer de s'en rapporter au jugement de sa Mère avec la plus entière confiance.

Dieu qui avait des desseins particuliers sur sa fidèle servante, permit qu'elle se trouvât transportée, et, ce qui est surtout remarquable, d'une façon presque continue, dans une sphère de l'ordre surnaturel extrêmement relevée; de sorte que, tout en vaquant aux soins du ménage,[1] elle avait connaissance d'une multitude de faits qui se passaient au loin. L'instrument de cette merveilleuse communication fut un soleil qui brillait sans cesse à côté d'elle, et grâce auquel elle pénétrait même jusqu'au fond des consciences, qui se reflétaient, en quelque sorte, avec leurs replis les plus cachés, dans ce mystérieux miroir. Elle y voyait également sa propre situation morale. Ses plus légères fautes, telles que la fragilité humaine en comporte, jetaient immédiatement des ombres sur ce disque ardent et lumineux.

Nous laissons la parole au marquis Bandini :

« En 1830, pendant la révolution qui mit Louis-Philippe sur le trône, Anna-Maria vit cette catastrophe; elle me donnait le détail des trois journées jour par jour, comme si elle eût été présente, et avant que l'on pût recevoir aucune nouvelle. Elle connut et me décrivit de la même manière la révolution de Bruxelles. Les batailles de la guerre de Pologne, elle me les raconta dans les plus grands détails à mesure qu'elles avaient lieu, ainsi que les incendies, la désolation des villes et des populations; tout cela m'était annoncé avant que la plus rapide dépêche télégraphique pût en apporter la nouvelle. Je disais quelquefois ces choses dans les salons sans en faire connaître la source, et tout le monde était émerveillé de m'entendre m'exprimer avec une si grande précision, lorsque les nouvelles ne pouvaient pas encore être arrivées. Anna-Maria voyait

(1) Anna-Maria était mariée et mère de famille. Elle remplit éminemment les vertus propres à la condition commune du chrétien.

et annonçait les événements les plus lointains, quelquefois avant leur accomplissement, et d'autres fois au moment même où ils s'accomplissaient. »

Si la vénérable Servante de Dieu eut ainsi connaissance des événements purement politiques, on ne doit pas s'étonner que les destinées futures de l'Église lui aient été souvent révélées. Elle a prévu et prédit presque tous les faits majeurs concernant le pouvoir temporel du Saint-Siège, la succession des Papes, la durée et le caractère des pontificats. Il lui a été donné de pénétrer les complots de la secte révolutionnaire et impie, de voir d'avance ses succès divers, ses triomphes momentanés et ses échecs; elle a contemplé enfin, dans l'avenir, une époque de gloire pour l'Église; elle a annoncé qu'un grand nombre de ses enfants séparés rentreront dans son sein, et que les bons catholiques la réjouiront par un redoublement de ferveur.

Les extraits suivants sont empruntés aux pièces recueillies pour le procès de canonisation. Voici d'abord ce qu'a déposé le cardinal Pedicini :

« A l'époque où le général Miollis commandait à Rome, Anna-Maria vit le glorieux retour de Pie VII; aucune lueur d'espérance ne se montrait pourtant à cette époque. Elle décrivit les fêtes que l'on ferait, et dit que le pape officierait pontificalement à Saint-Pierre, la première fois, le jour de la Pentecôte. La prédiction s'accomplit dans toutes ses parties : Pie VII officia en grande pompe au jour qu'elle avait dit. Elle annonça aussi que les impies triompheraient de nouveau et que les gens de bien seraient opprimés. Elle indiqua toute la marche du gouvernement. J'en pris note à l'époque où elle en parlait.

» Elle voyait dans le mystérieux soleil l'élection des papes, leur administration, les événements de leur pontificat, leur mort, etc. Je me souviens à ce sujet que je demeurais au Quirinal, en qualité de secrétaire des mémoriaux de Pie VIII; le pape tomba malade, mais il se trouva un peu mieux, et l'on espérait qu'il pourrait reprendre ses audiences. Ce même soir, le prêtre confident de la Servante de Dieu vint me voir et me dit qu'elle avait vu dans le soleil le cata-

falque surmonté de la tiare. En effet, Pie VIII mourut deux ou trois jours après. Elle voyait dans le disque les choses les plus lointaines au moment où elles s'accomplissaient, les incendies, les naufrages, les efforts des naufragés pour se sauver, toutes les circonstances qui accompagnaient ces sortes de malheurs; les tempêtes, les sinistres, les orages, les révolutions, les massacres, les émeutes, les intrigues, les défaites, les victoires, les trahisons, tout venait se représenter distinctement dans le mystérieux soleil.

» Combien de fois ne l'ai-je pas consultée sur les affaires des charges que j'ai occupées dans le gouvernement, et quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés! Ses instructions, ses avis et ses lumières provenaient indubitablement de la divine sagesse; il n'était pas possible qu'une pauvre femme ignorante pût posséder une science encyclopédique et avoir des notions aussi nettes et aussi précises sur des matières que la vie entière serait insuffisante à faire connaître. Elle me révélait des choses bien supérieures à l'intelligence humaine. Si j'étais inquiet pour des nouvelles de famille que j'attendais, elle me disait la cause du retard; cela suffisait pour me tranquilliser : j'avais appris par expérience à ne jamais douter de ses indications. Elle m'a averti bien des fois d'accidents qui devaient m'arriver, afin que je n'en fusse pas surpris; charitable et reconnaissante, elle s'intéressait à moi dans les plus petites choses. Son cœur généreux la portait à consoler tout le monde. En la quittant, on se sentait non seulement instruit et pleinement éclairé, mais encore touché, encouragé, consolé; elle racontait la vie de chacun dans tous ses détails; elle annonçait à chacun ce qui devait lui arriver, et donnait les meilleurs conseils. »

Le P. Philippe Nicolas raconte ce qui suit :

« Certaines circonstances obligèrent Anna-Maria de recevoir l'ambassadeur d'une grande puissance. D'abord elle répondit avec précision à toutes ses questions; elle lui dit toute sa vie et l'état de sa conscience avec une assurance qui le surprit. Il mit la conversation sur les affaires politiques; Anna-Maria fit une exposition détaillée qui mit l'ambassadeur comme hors de lui-même. Il resta seul avec elle plus d'une heure. En sortant, il avait les yeux pleins de larmes. Il

rendit compte de cette conférence à la personne qui l'avait introduit, en ajoutant : « Quel prodige! Comment une femme peut-elle savoir tout cela? Est-ce possible? Évidemment, elle possède la science divine : le monde entier est devant ses yeux; et nous, vieux diplomates, nous ne connaissons pas même les négociations secrètes des cabinets auxquels nous sommes attachés. »

« Elle vit et me décrivit, dit encore Bandini, la défaite de Napoléon en Russie, suivie d'une si affreuse déroute; elle m'en donna les détails bien avant que l'on pût en avoir la première nouvelle.

» Je me souviens fort bien qu'après la mort de Léon XII, pendant que les cardinaux étaient au conclave, et lorsque personne ne pouvait prévoir l'époque où il plairait à Dieu de consoler l'Église par l'élection du nouveau pape, Anna-Maria annonça l'élection huit jours avant qu'elle fût faite, en ajoutant que le pontificat de Pie VIII serait court. »

« C'est Anna-Maria qui avertit que l'on devait s'empresser de faire donner les derniers sacrements à Pie VIII; les médecins prétendaient qu'il ne courait aucun danger, mais la Servante de Dieu fit savoir qu'on ne devait pas s'en rapporter à leurs assurances, et qu'il ne tarderait pas à mourir; le fait le prouva bientôt. »

On pourrait produire des milliers d'autres preuves de la claire vue qui était donnée à Anna-Maria de la plupart des événements de son époque et même des choses futures. En vérité, ce don extraordinaire n'est-il pas plus digne d'admiration que la science de certains grands hommes, dont on fait tant de bruit?

*
* *

Anna-Maria est, pensons-nous, la seule chrétienne du XIXe siècle qui ait été favorisée du don si extraordinaire que nous venons de faire connaître; mais elles sont innombrables les femmes qui, dans une mesure plus ou moins grande, ont été l'objet de manifestations surnaturelles, de grâces extérieures impossibles à expliquer humainement. Nous ne pouvons parler ici que de quelques-unes d'entre elles, et nous devrons nous borner à la France.

Nommons d'abord la vénérable Mère Émilie de Rodat, fondatrice de la Congrégation de la Sainte-Famille, décédée en 1852.[1] La charitable supérieure avait reçu, entre autres dons éminents, celui de la multiplication de l'argent ou des vivres.

Un jour, elle remit à celles des Sœurs qui visitaient les pauvres, une bourse où elles devaient garder toute la monnaie qu'on leur donnerait pour faire l'aumône. Elles reçurent ordre de ne jamais compter l'argent qu'il y avait dans cette bourse, et d'y puiser toujours suivant leurs besoins aussi largement qu'elles voudraient; et de cette bourse merveilleuse les bonnes Sœurs tirèrent des sommes fabuleuses, considérablement supérieures à celles qu'elles y avaient placées. Le prodige dura ainsi pendant de longues années.

Mère Émilie avait l'habitude d'envoyer à certaines fêtes un petit régal aux condamnés détenus dans la prison de Villefranche. Or, un jour que ce régal devait avoir lieu, la Sœur qui en était chargée, vint tout alarmée déclarer à la Supérieure qu'elle ne pourrait jamais, avec le peu de vivres dont elle disposait, donner une part, même très réduite, à chaque prisonnier. La Supérieure va tranquillement voir ce qu'il en est et reconnaît sans peine la triste exactitude du rapport de la Sœur. Elle demande alors combien il y a de portions à servir, puis elle se met à faire les parts, et, tout étant fini, il se trouve que chacun reçoit une portion abondante, et bien plus forte que celle à laquelle il devait s'attendre.

Il arrivait aussi parfois qu'il ne restait presque plus rien à la communauté, et qu'il n'y avait pas de quoi faire le repas. Dans ces cas extrêmes, on avait encore recours à Mère Émilie. Elle venait faire les portions, et, la nourriture se multipliant sous ses mains, il se trouvait qu'il y avait amplement de quoi nourrir les religieuses et les pensionnaires, au nombre de cent ou cent cinquante. La Supérieure n'avait, semblait-il, qu'à toucher du doigt les viandes destinées à sa communauté, et tout aussitôt elles augmentaient de volume et prenaient des proportions énormes. La chose se reproduisait si fréquemment qu'à la longue les Sœurs s'y étaient habituées. Elles

(1) Voir sa *Vie*, par Léon Aubineau.

n'y faisaient plus attention et trouvaient même cela tout naturel.

Mère Émilie avait aussi l'habitude de dépenser sans compter, et toujours largement, quand il s'agissait des enfants pauvres. Aussi, à la fin de l'année, on arrivait à un total effrayant de dépenses qui dépassait de beaucoup le chiffre des recettes. Et cependant, tout ce qu'on avait acheté avait été payé, et on ne devait rien à personne. D'autres fois, dans des moments de détresse, l'argent arrivait on ne savait ni d'où ni comment, ou bien, en allant prendre les dernières pièces qui restaient dans le petit trésor de la communauté, on y trouvait des sommes qui n'y avaient jamais été mises et dont personne ne pouvait indiquer la provenance.

Le pain, la viande, les ressources pécuniaires, tout enfin se multipliait d'une façon miraculeuse dans cette maison bénie, grâce à la sainteté de celle qui en était la pourvoyeuse. Et celle-ci, que faisait-elle au milieu de cette abondance? Elle prenait chaque jour, pour toute nourriture, deux tasses de lait.

Quand elle mourut, son corps resta six jours avant d'être mis en terre, et sans qu'il s'y montrât aucune trace de corruption. Des merveilles plus étonnantes se sont produites au tombeau de la Mère Émilie; des grâces nombreuses, des guérisons de toute sorte, ont été obtenues par son intercession.

*
* *

Sous la main de Mlle Thérèse de Lamourous les multiplications tenant du prodige s'opérèrent aussi plus d'une fois au grand ébahissement des jeunes filles dont elle était la directrice et la mère.

Nous transcrivons quelques notes trouvées dans les papiers de cette sainte femme, ainsi que d'autres traits absolument authentiques.

« Le jour du 25 juin 1801, après avoir donné quatre francs à mon auxiliaire, Mlle Adélaïde, pour faire une emplette, il me restait dix sous. Je trouvai, en rentrant, vingt-deux francs, et peu après M. le curé de Marmande me donna vingt-quatre francs.

» Le 26 septembre 1802, il y avait un déficit d'environ cent cinquante francs. J'étais sur le point de partir pour la campagne, et

je n'avais que trois liards à laisser à Mlle Adélaïde. Je sortis en ville. Le soir, c'est-à-dire, en trois ou quatre heures, Dieu nous fit avoir, en cinq diverses offrandes, deux cent quatre-vingt-deux francs ; de telle manière que je remplis le déficit, je payai la dépense et je laissai à Mlle Adélaïde, le 3 octobre, jour où je partis pour le Pian, cent trois francs treize sous d'avance.

» Le 29 août 1805, je restai avec sept sous pendant quatre jours, et le cinquième à sept heures du soir, ou plus tard, Dieu m'envoya de lui-même un monsieur qui me remit deux louis. Je n'avais pas pour vivre le lendemain. »

Le 8 février 1804, rapporte un témoin digne de foi, tombait un mercredi, huit jours avant les Cendres. M. l'abbé Laboual, ami dévoué de la Miséricorde et l'un des premiers et des plus zélés confesseurs de la Maison, fit présent à Mlle de Lamourous de ce qu'on appelle en termes de ménage un filet de cochon, contenu dans une assiette avec son accompagnement de neuf ou dix boudins. L'intention de ce digne ecclésiastique était d'aider la bonne Supérieure à faire dîner le lendemain, jeudi gras, ses pauvres filles un peu mieux qu'à l'ordinaire. Celle-ci n'ayant point d'autre provision de ce genre à y ajouter et voyant que le filet de cochon n'était pas assez considérable pour que toutes les pensionnaires, au nombre d'environ quarante, pussent en avoir chacune un morceau, ne songeait point à le consacrer au dîner du jeudi gras, selon l'intention du bienfaiteur. Le lendemain, dans la matinée, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Fais cuire le plat qu'on t'a envoyé. » Mais elle repoussa cette idée par le motif que toutes n'en pourraient avoir. Or, plus elle cherchait à se débarrasser de cette pensée, plus elle en était poursuivie ; à tel point que s'étant retirée à la chapelle, dans l'espoir que la prière ferait une efficace diversion à l'idée qui la préoccupait, ce fut en vain qu'elle essaya de se recueillir. Toujours elle entendait cette voix qui lui disait : « Fais cuire ce filet de cochon. » Elle sort alors de la chapelle avec une sorte d'indignation contre son imagination qu'elle ne pouvait maîtriser ; elle dit à la cuisinière d'apprêter ce morceau de viande, ajoutant que toutes les pensionnaires ne pouvant prendre part au bienfait de la Providence, on commencerait la distribution

par un bout de table, et en aurait qui pourrait, la cuisinière se réservant de dédommager dans une autre occasion celles qui, cette fois, n'auraient point part à la fête.

Le moment du dîner étant arrivé, Mlle de Lamourous se rend à la cuisine pour y faire, selon l'usage qu'elle suivait alors, la distribution. La cuisinière détachait la viande des os, la Supérieure faisait les portions, et deux jeunes filles les portaient au réfectoire.

Quel ne fut point le saisissement de Mlle de Lamourous lorsqu'après avoir donné du filet à toutes ses filles une première fois, elle put encore en donner à toutes une seconde, et en avoir aussi pour les deux directrices ! Et, comme elle l'a consigné dans ses notes, le filet fournit *forte portion à chacune.* Elle a raconté elle-même qu'à la vue de cette étonnante multiplication, elle fut si saisie que ses mains étaient toutes tremblantes. Elle ne fit cependant à ses filles aucune réflexion sur ce qui venait d'arriver.

Une autre fois, il manquait des vêtements pour quatre filles ; Mlle de Lamourous pria sa compagne, Mlle Adélaïde, de s'assurer s'il n'y avait rien dans le placard destiné à conserver les vêtements disponibles.

— Non, il n'y a plus rien, lui dit celle-ci.

— Allez voir, reprit amicalement Mlle de Lamourous ; peut-être n'avez-vous pas bien regardé.

Mlle Adélaïde y va, assurant toujours qu'elle avait bien examiné, et qu'il n'y avait plus rien. Elle en revint cependant avec trois habillements.

— Vous voyez bien, dit en souriant Mlle de Lamourous, que nous ne sommes pas aussi pauvres que nous pensions l'être. Mais ces filles ont-elles toutes de quoi se vêtir ?

— Eh ! non ; il manque encore des brassières pour une.

— Allons, retournez au placard, parcourez bien tous les coins et recoins et vous verrez que vous trouverez ce qui manque pour celle-là.

— Oh ! pour cette fois, répondit Mlle Adélaïde, j'ai trop bien regardé pour avoir rien laissé, et je puis vous assurer qu'il n'y avait que cela.

— Mais allez chercher encore et vous verrez que vous trouverez ce qui manque.

La Directrice y alla et revint en rapportant tout juste ce qu'il fallait pour la quatrième. Et Mlle de Lamourous, sans s'étonner : « Vous voyez bien qu'il y avait encore quelque chose! » Inutile d'ajouter que sa compagne comprit dès lors que la Providence se mettait de la partie.

Une Directrice, chargée de la dépense, vint un jour lui dire qu'il n'y avait plus de bois : et en effet, on avait été obligé de ramasser çà et là, dans tous les coins de la maison, ce qu'on avait pu trouver pour le feu nécessaire à la cuisson du dîner. Mlle de Lamourous se trouvait avoir vingt francs. Elle les donne à la Directrice, et la charge d'aller en acheter, ou de prier un homme de confiance, qu'elle lui nomma, d'y aller à sa place, pensant que celui-ci l'aurait à meilleur compte. La Directrice, voyant que la Supérieure n'avait, pour pourvoir aux besoins d'une communauté nombreuse, que ce peu d'argent, se fit une peine de l'en dépouiller. Elle prit donc la liberté de lui dire que, si elle le trouvait bon, on attendrait encore, et que peut-être dans l'après-midi il viendrait du bois. « Je le veux bien, répondit la Supérieure; mais ne perdez pas de vue, ma fille, que, s'il n'en vient pas aujourd'hui, dès demain matin il faudra bien en acheter. N'eussé-je encore que ces vingt francs, je les donnerai. »

Dans l'après-midi il arriva une grande quantité de bûches, dont le port était payé. On n'a jamais su de la part de qui elles avaient été envoyées.

Dans une autre circonstance, une Directrice vint lui demander de l'argent pour aller au marché. Mlle de Lamourous n'en avait pas, et le besoin était pressant. Elle prend aussitôt son parti. « Eh! ma fille, lui dit-elle, vous voyez que je suis ici occupée à écrire, et vous venez me déranger! Allez au marché, achetez ce qui est nécessaire, et dites qu'on payera plus tard. » Ainsi dissimulait-elle, autant qu'elle le pouvait, aux Directrices qui vivaient depuis peu à la Miséricorde, le dénûment absolu dans lequel elle se trouvait quelquefois et l'incertitude totale où elle était sur le temps que ce dénûment pouvait durer. La Providence lui vint encore en aide.

Un matin, l'heure du déjeuner était arrivée, et l'on était sans pain. Mlle de Lamourous, sans faire part aux pensionnaires de son embarras, annonce que ce sera elle qui fera la distribution, mais seulement après la messe. Les voilà toutes bien contentes dans l'espérance de recevoir de sa main leur modeste déjeuner, ce qui leur causait toujours un nouveau plaisir. On va donc à la messe, comme à l'ordinaire, et Mlle de Lamourous y fait la communion. On sort ensuite de la chapelle, et on se livre à la joie, dans la pensée qu'elle va bientôt paraître, et distribuer le pain. Et pendant ce temps, la bonne Supérieure, tout en s'entretenant avec Dieu, pensait à sa parole qu'elle avait engagée. Elle n'avait pas encore fini son action de grâces qu'on vint l'appeler. Elle se rend à la porte et reçoit une grande quantité de pain qui arrivait. Elle fait à l'instant la distribution promise, et comme le pain qu'on venait d'apporter était blanc et tout frais, ses pauvres filles crurent que c'était précisément pour cette raison que Mlle de Lamourous s'était réservé le plaisir de le distribuer elle-même.

Il arriva qu'une fois, Mlle de Lamourous étant malade, une Directrice vint lui dire que deux filles s'étaient présentées au parloir et qu'elles demandaient à être admises dans la maison. Elle s'informa seulement s'il y avait de la place. On lui répondit que pour la place, elle ne manquerait pas à la rigueur, mais qu'on n'avait point de lits, et que les deux postulantes ne pouvaient elles-mêmes en fournir. « Eh bien, n'importe, répondit-elle, puisqu'il y a de la place, il faut les prendre. Le bon Dieu qui les amène ici sait bien qu'il leur faut des lits, et il leur en enverra. » Et dans la journée, sans qu'on eût pu le prévoir, deux lits tout garnis furent portés à la Miséricorde.

Un autre jour une jeune fille, demandant à être reçue, se présente à la porte. La Directrice chargée de remplacer la Supérieure retenue dans sa chambre par une grave indisposition, l'ayant questionnée selon l'usage, et s'étant assurée de ses bons sentiments, alla proposer à Mlle de Lamourous de la recevoir, ce qui fut immédiatement accordé. Cependant, avant de l'admettre dans la maison, on crut devoir examiner s'il serait possible de lui trouver un lit. On parvint à réunir à peu près tout ce qu'il fallait pour cela, la couverture exceptée, partie essentielle dans la saison où l'on se trouvait :

c'était l'hiver. La directrice abandonnant ce soin à la Providence, descend au parloir et va chercher la nouvelle venue. Au moment où celle-ci pénètre dans la maison, on sonne à la porte extérieure. C'est une des commissionnaires de l'établissement qui rentre, et qui, apercevant la Directrice, l'aborde et lui dit en lui remettant une couverture de laine :

— Je passais tout à l'heure devant la porte de Mme N*** ; elle m'a appelée, et m'a chargée de porter de sa part cette couverture à la Miséricorde.

— Bon, dit la Directrice, voilà qui tombe à propos.

Puis, jetant la couverture sur le bras de la nouvelle arrivée :

— Tenez, lui dit-elle, c'est pour vous que Dieu l'envoie : emportez-la.

Les Directrices qui venaient partager les peines et les sollicitudes de Mlle de Lamourous étaient étonnées, au commencement, des témoignages presque continuels de la bonté divine en faveur de l'établissement. La sage Supérieure ne voulait pas qu'on eût l'air de trouver extraordinaires de tels faits, encore moins qu'on leur donnât le nom de miracles. Elle savait combien facilement certaines personnes crient au prodige : elle voulait qu'on les appelât simplement des « traits de Providence. » Mais chacun de ces traits était une réponse à l'admirable confiance de la pieuse femme dans la bonté de Dieu.

Nous ne nous lassons pas de citer.

La Directrice chargée du pain vint avertir une fois Mlle de Lamourous qu'il n'y avait pas assez de farine pour faire la fournée du lendemain. Mlle de Lamourous avait d'abord acheté, comme elle l'avait pu, le pain hors de la maison. Mais considérant que le nombre de ses pensionnaires croissait de jour en jour, elle crut devoir, par motif d'économie, faire préparer le pain à la Miséricorde. Elle parlait encore avec celle qui se plaignait de manquer de farine, quand on vint l'avertir qu'une jeune fille demandait à être reçue dans la maison. La Supérieure, s'adressant aux Directrices qui se trouvaient auprès d'elle, leur demanda :

— Voyons, mes enfants, que faut-il faire? d'un côté on vient me



NAPLES ET LE VÉSUVE. (P. 158.)

dire qu'il n'y a plus de quoi faire du pain pour celles qui sont déjà dans la maison ; et de l'autre qu'une fille arrive encore et demande à entrer. Faut-il la recevoir? ajouta-t-elle en regardant la plus jeune et en requérant son avis.

Celle-ci répond, sans hésiter, qu'il faut admettre la postulante.

— Mais il n'y a plus de pain pour les autres, reprend Mlle de Lamourous.

La Directrice n'en persiste pas moins dans son premier sentiment. Les autres, consultées à leur tour, firent la même réponse. Alors elle s'écria dans le transport de cette gaieté franche qui la caractérisait :

— Voilà qui est bien, mes enfants ; je reconnais en vous l'esprit de votre mère. Embrassez-moi : vous êtes mes filles....

Et la nouvelle venue entra à l'instant même dans la maison.

— A présent, reprit Mlle de Lamourous, revenons à la question. Vous me parliez de farine. Vous prétendez qu'il n'y en a pas assez pour la journée de demain. Mais d'abord avez-vous bien tout ramassé? car, mes enfants, les pauvres ramassent tout. Voyons, faites-moi passer ce livre.

Elle montrait un petit livre qui renfermait autant d'invocations à la Sainte Vierge qu'il y a de jours dans l'année. Celle qui répondait au jour présent, était celle-ci : *Secours très puissant dans les plus pressants besoins.*

— Eh bien, dit-elle à deux Directrices qu'elle désigna, retournez au grenier, ramassez bien soigneusement la farine que vous y trouverez; et en y allant, dites pendant tout le chemin : *Secours très puissant dans les plus pressants besoins, priez pour nous.*

On le fit très exactement, et on ramassa, comme il avait été commandé, ce qu'on put trouver de farine. La quantité nécessaire s'y trouva. Les deux Directrices, saisies d'étonnement, revinrent en toute hâte faire part à Mlle de Lamourous de cet événement ; mais l'admirable Supérieure eut l'air de ne voir en cela qu'une chose toute naturelle.

Une des Directrices devant léguer à une autre le portefeuille des finances, trouva, tout calculé, qu'il lui manquait huit francs. Comme

ses comptes étaient bien en règle et qu'on ne pouvait s'en prendre à elle de ce petit excès de dépense, elle va hardiment, le samedi soir, trouver la Supérieure et la prier de lui donner huit francs, pour ne pas laisser de dettes à celle qui devait lui succéder dans son emploi. La Supérieure répond à cette Directrice : « Mon enfant, je n'ai pas d'argent à vous donner, et il faut que les huit francs se payent. » Celle-ci lui fait une humble révérence et se retire. Quelques heures après, s'apercevant que la journée était à peu près finie, et ne voyant pas arriver d'argent, elle se présente de nouveau à la Supérieure, et lui demande encore de quoi payer sa dette. Nouvelle réponse semblable à celle qu'elle a déjà reçue : « Je n'ai point d'argent à vous donner, et il faut me remettre le compte réglé. C'est à vous de voir ce qu'il convient de faire ; arrangez-vous. » La Directrice prit son parti, celui de laisser subsister sa dette sur son livre, à moins que la Providence ne vînt à son secours par quelque faveur inespérée.

Vers les huit heures du soir, on lui annonce qu'un monsieur la demande au parloir. Elle s'y rend aussitôt. L'étranger lui dit en l'abordant : « Mademoiselle, depuis plus de six ans, je dois à la Miséricorde la façon de deux paires de bas. Cela pouvait revenir, autant que je puis me le rappeler, à quatre francs la paire, je vous prie donc de recevoir ces huit francs. J'avais entièrement oublié cette dette, quand tout à coup la pensée m'en est venue. Je ne me proposais pas de l'acquitter avant demain, parce qu'il est un peu tard ; mais ce souvenir m'a tellement inquiété que, pour en être tranquille, j'ai dû venir ce soir. » Il se confond ensuite en excuses sur la négligence qu'il a mise d'abord à satisfaire à cette obligation et sur l'oubli qui en a été la suite.

Cette vive confiance en Dieu, cette assurance qu'il prend le soin le plus attentif de ses créatures, la Supérieure avait le talent de l'inspirer aux personnes qui l'entouraient. Sous sa conduite elles ne craignaient pas de demander, au besoin, des faveurs étranges, des prodiges en quelque sorte, et elles les obtenaient.

Une Directrice était très malade. Son estomac fatigué ne pouvait retenir aucune nourriture. La charité vigilante de ses sœurs ne savait où trouver ce qui lui convenait. Mlle de Lamourous présumant

que, dans ce genre de maladie, la Directrice devait avoir des envies, lui avait fait un commandement de dire naïvement ce qu'elle désirerait. Il avait été nécessaire d'user de ce moyen; car, par esprit de mortification, elle ne témoignait jamais que quelque chose pût lui plaire.

Un jour donc qu'elle était venue la voir, et qu'elle lui demandait ce qui pourrait lui faire plaisir, la malade dit qu'elle mangerait volontiers un oiseau. On envoie aussitôt en acheter un; mais l'heure du marché était passée, on n'en trouvait point. « Qu'on aille, dit la Supérieure, chez les marchands qui se tiennent ordinairement sur la grande rue des Fossés et qui vendent des oiseaux vivants. » On n'y trouve ni marchands, ni oiseaux.

Cependant, l'heure du dîner était arrivée. On se rendait à la chapelle, selon l'usage, pour y réciter les Litanies de la Providence. Une pensionnaire qui savait qu'on n'avait point trouvé d'oiseau à acheter, dit avant d'entrer : « Dès que je serai devant le bon Dieu, je réciterai un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de saint Antoine de Padoue. Il nous procurera bien un oiseau, lui, j'en suis sûre. » Elle fait sa prière, et voilà qu'en sortant, elle aperçoit une troupe d'oiseaux qui se battaient devant la porte, sur un prunier planté dans l'un des carreaux du jardin. Un des combattants tombe à ses pieds plein de vie, et ne songe pas à s'envoler. Elle le ramasse en disant : « Je savais bien, moi, que saint Antoine de Padoue enverrait un oiseau.... » La Directrice mangea bien volontiers le mets que saint Antoine lui fournissait avec une attention si délicate; et son estomac, qui ne pouvait rien retenir, s'en accommoda fort bien.

Mlle de Lamourous avait pris l'engagement de compter, un jour déterminé, cinquante francs à un ouvrier qui avait travaillé pour la maison. Le terme arrivé, entourée de plusieurs de ses collaboratrices, elle demande à chacune l'argent qui peut se trouver dans la bourse de son atelier, afin de former la somme nécessaire. En vain toutes les ressources sont-elles réunies, on est bien loin de trouver les cinquante francs désirés. Tout à coup on appelle au parloir l'une des Directrices : c'est un vieillard de peu d'apparence qui lui remet une lettre. « Bon! dit la Directrice en elle-même, voilà une demande de

secours! Si l'on savait où nous en sommes! » et cependant elle se hâte de porter la lettre à la Supérieure. Celle-ci la fait ouvrir et commande qu'on en fasse tout haut la lecture. La lettre était ainsi conçue : « Mademoiselle, je ne puis résister à la pensée qui me poursuit, que vous êtes dans le besoin. Je vous envoie cent francs. Ne m'ayez aucune obligation, car je ne suis en ce moment, auprès de vous, que le mandataire de la Providence. » La lettre ne portait point de signature.

La Directrice revint auprès du bon vieillard, qui lui remit les cent francs dont il était porteur. Elle le pressa, mais en vain, de lui dire de quelle main généreuse venait un secours si opportun. Alors Mlle de Lamourous dicta un reçu qu'elle adressa, par l'entremise du discret commissionnaire, à son modeste et charitable bienfaiteur.

Des faits analogues se produisirent jusqu'à la mort de la servante des pauvres, admirable surtout par son absolue confiance en Dieu.

*
* *

Grande fut pendant sa vie la Fondatrice des Sœurs des Ecoles chrétiennes de la Miséricorde, mère Marie-Madeleine Postel; plus grande encore depuis que sa dépouille mortelle reposa dans le tombeau, car ce tombeau est devenu glorieux par l'éclat des prodiges qui s'y sont accomplis.

Déjà de son vivant, on eût dit qu'elle les semait sous ses pas. Une de ses filles, Sœur Marthe, frappée comme de paralysie à la suite d'un accident, et dont l'état s'était aggravé, craignait d'être renvoyée du couvent comme impropre à tout service. La bonne Mère Marie-Madeleine lui demande de quoi il s'agit. Touchée de tant de sollicitude, la Sœur Marthe raconte ce qui lui est arrivé. L'hiver précédent, elle lavait au bord de la Vire, lorsque, par accident, elle tombe dans la rivière. Le froid et la peur la glacent tellement qu'elle est bientôt prise d'une faiblesse extraordinaire dans les jambes, qui les rend comme paralysées. C'est cette infirmité, chaque jour plus grave, qui lui faisait craindre son renvoi. La bonne Supérieure la rassure. Puis elle l'engage à prier pour sa guérison, promettant

d'unir ses prières aux siennes. Le lendemain, Sœur Marthe se représente chez Mère Marie-Madeleine. Son visage rayonne de joie ; elle s'écrie : « Je suis guérie, entièrement guérie ; c'est vous, ma Mère, qui m'avez guérie. — Remerciez le bon Dieu, répond avec humilité la Supérieure, et surtout ne parlez à qui que ce soit de ce qui s'est passé. »

Ainsi fut également guérie Sœur Philomène. Elle avait depuis longtemps à l'épaule, une plaie scrofuleuse qui était devenue si dégoûtante que la Sœur infirmière elle-même éprouvait, en la pansant, des répugnances qu'elle ne parvenait pas à dissimuler. Tout attristée, la pauvre Sœur Philomène se rend un jour chez la Supérieure, lui fait part de sa peine, et lui exprime l'ennui qu'elle éprouve à se trouver ainsi à charge à ses compagnes. Mère Marie-Madeleine la console, lui dit de prier et lui promet une prompte guérison. Trois jours après, en effet, la plaie était parfaitement cicatrisée, et le mal avait disparu pour ne plus revenir.

Nous disions que le tombeau de la pieuse Supérieure avait été glorifié par de nombreux prodiges. En 1865, la sœur Urbain, institutrice à Paris, souffrit cruellement d'une lésion des centres nerveux ; les médecins croyaient même qu'il y avait un commencement de ramollissement du cerveau. Tous leurs soins furent impuissants. Abandonnée des hommes, elle se tonrne vers sa Mère vénérée, et une inspiration intérieure lui fait entendre que si elle va à Saint-Sauveur-le-Vicomte, au tombeau de Mère Marie-Madeleine, elle y trouvera la guérison. Elle demande cette faveur, que l'on n'ose pas lui refuser, et bientôt elle arrive mourante au terme du voyage. On la transporte aussitôt au tombeau. Au bout de dix minutes de prières ferventes, elle se lève, complètement guérie. Quelques jours après, la guérison était constatée et reconnue par les médecins. « C'est là, déclara le docteur Rota, une cure miraculeuse due certainement à l'intercession de la sainte et vénérée fondatrice. »

Une petite fille, recueillie à l'hospice de Montebourg, Marie Clin, fut atteinte, vers sa douxième année, d'affections diverses qui la réduisirent bientôt à la plus triste extrémité. Les organes de la vue, de l'ouïe et de la digestion furent attaqués à la fois : les yeux

perdaient de jour en jour de leur puissance, l'oreille devenait de plus en plus dure; quant à l'estomac, il ne fonctionnait plus qu'avec une extrême difficulté. Bientôt, le mal s'aggravant encore, la pauvre enfant devint à moitié aveugle, complètement sourde, tandis que son estomac refusait et rejetait absolument toute espèce de nourriture. Pour comble d'infortune, au milieu de toutes ces épreuves du corps, l'intelligence sembla être aussi atteinte. En dépit de tous les efforts des médecins, le terrible mal continuait son œuvre multiple, et bientôt on s'attendit à voir mourir la pauvre petite de la mort la plus horrible, la faim. Dans cette extrémité, on résolut de tenter auprès de Dieu un suprême effort. On commença simultanément à l'hospice et chez les Sœurs une neuvaine à Mère Marie-Madeleine. Puis, le dernier jour, on conduisit la petite Marie Clin auprès du tombeau de la Vénérable Mère. Elle assiste à la sainte Messe, lorsque soudain elle s'aperçoit, avec une émotion indicible, que la vue lui est rendue. Elle ôte ses lunettes et peut suivre sans peine la Messe dans son livre. Mais ses yeux ne sont pas seuls guéris; ses oreilles aussi se sont ouvertes, elle entend distinctement la cloche qui sonne l'angélus. Elle essaie enfin de manger, et les aliments pénètrent sans difficulté dans l'estomac, qui les garde et les digère aisément. Un triple miracle venait de s'accomplir par la vertu de Mère Marie-Madeleine, où éclatait toute la puissance de l'humble servante de Dieu.

En invoquant Mère Marie-Madeleine, en se faisant porter auprès de son tombeau, ou en appliquant sur leur mal des reliques de la sainte religieuse, combien d'autres malades ont été rendus à la santé, combien d'infirmes guéris! Toutes les paroisses qui environnent Saint-Sauveur ont eu au moins un de leurs habitants miraculeusement exaucé par la vénérée Mère. Le bruit de ces miracles est venu jusqu'à Paris, et il s'en est produit dans la grande ville elle-même.

*
* *

Quel était le secret de toutes ces grandes chrétiennes pour obtenir de Dieu ces éminentes faveurs?... Toujours le même : une confiance inébranlable, une foi aveugle et absolue. Il est beau, certes, de

s'abandonner ainsi à la Providence, comme l'enfant s'abandonne à sa mère, mais c'est en même temps bien doux et bien consolant !... Avoir un grand personnage pour pourvoyeur, est déjà aussi avantageux qu'agréable ; que sera-ce donc si c'est Dieu lui-même qui prend soin de nos intérêts et pourvoit à nos besoins ?

Cet abandon tout filial, nous le trouvons pratiqué, plus parfaitement peut-être encore, par une jeune fille de notre époque, plus tard fondatrice et supérieure générale de la Congrégation des Auxiliatrices du Purgatoire : Eugénie Smet. On verra, par les quelques exemples que nous allons citer, comment la confiance aveugle dans le secours divin s'unissait chez Eugénie au soin que nous devons prendre de nos affaires et par quels prodiges extraordinaires il plut à Dieu de la récompenser.

Le bien sous toutes ses formes était l'âme de sa vie, et elle y dépensait sans mesure une activité qui n'avait elle-même aucune mesure : ainsi la voyait-on placer en quelques mois des milliers de billets de loterie en faveur de la Sainte-Enfance, et réunir huit cent cinquante lots, écrivant ensuite, avec cette aimable gaieté qui la caractérisait : « Lorsque j'ai commencé ma loterie, je n'avais que deux lots : 1° une boîte de peu de valeur ; 2° une grande confiance dans la Providence ; mais ce dernier en renfermait à lui seul huit cent quarante-neuf. » Depuis le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette jusqu'à l'œuvre des pauvres Maronites, recommandée du fond de l'Orient par le Patriarche de Jérusalem ; depuis le sou de la Sainte-Enfance jusqu'au centime de l'œuvre des Saints-Anges, le zèle d'Eugénie s'étendait à tout.

Le jour de la Toussaint de l'année 1853, elle avait communié avec ferveur et assisté aux offices de l'église. Dans la soirée, elle s'y rendit de nouveau avec sa famille pour assister au salut du Très Saint Sacrement. A peine entrait-elle en prière, qu'elle se sentit pressée intérieurement d'établir une Association de prières et de bonnes œuvres pour les pauvres défunts ; dans l'incertitude où elle était si cette pensée venait de Dieu ou de son imagination, elle demanda naïvement à Notre-Seigneur de lui manifester sa volonté par quelque signe irrécusable. « Si vous voulez, Seigneur, dit-elle, que j'établisse

cette œuvre, daignez inspirer la même pensée à l'une de mes amies, et faites qu'elle m'en parle dès que je sortirai de l'église. »

Eugénie, ainsi qu'il est aisé de le voir d'après cette prière si simple et si catégorique, avait pris à la lettre et sans glose, pour base de sa foi, cette parole du saint Evangile : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. »

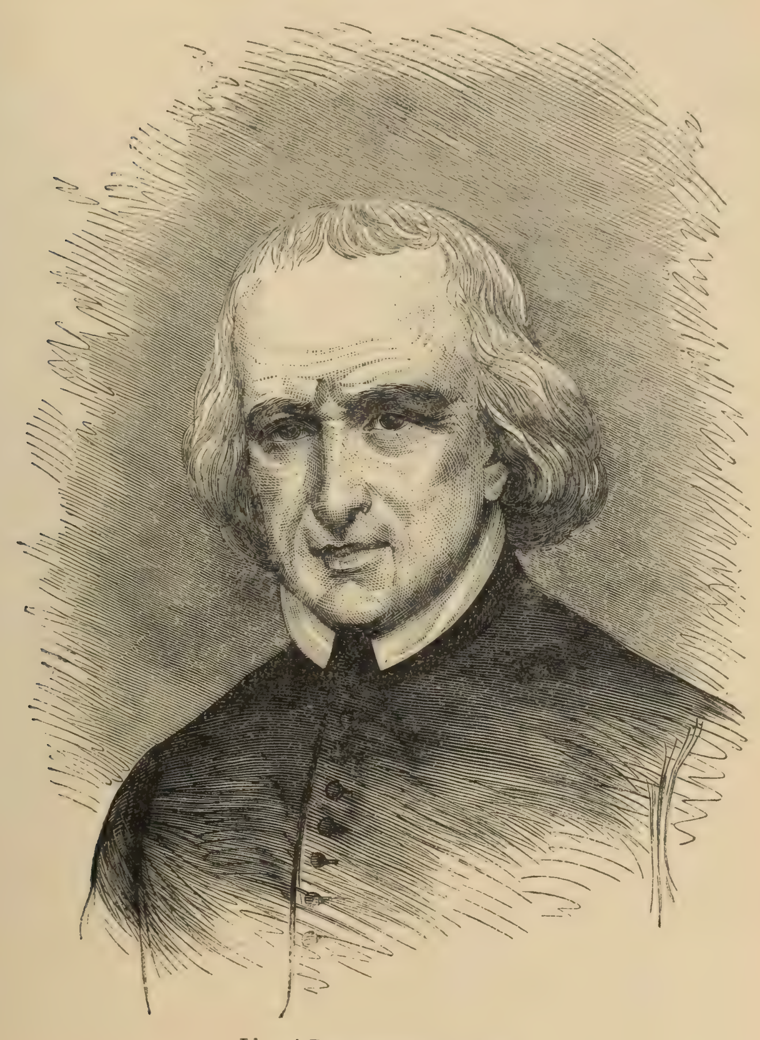
La cérémonie étant terminée, Eugénie se retira, le cœur pénétré d'une grâce plus forte que de coutume. En descendant les degrés qui séparent le lieu saint de la place de l'église, elle pensait à la preuve qu'elle venait de demander à Notre-Seigneur et attendait, non sans anxiété, l'issue de sa prière. Il n'y avait plus qu'une marche à franchir, et personne ne s'était présenté. « Ce projet d'association ne serait-il qu'un effet de mon imagination ? » pensa-t-elle. Au même instant, une jeune fille avec qui elle était intimement liée, s'avança vers elle et lui dit : « Ma chère Eugénie, je suis heureuse de te rencontrer; pendant que j'étais à la bénédiction du Très Saint Sacrement, la pensée m'est venue de faire tout en union avec toi pendant le mois de novembre pour les âmes du Purgatoire. — Ah! que me dis-tu? » s'écria Eugénie. Sa voix décelait une émotion si profonde, que son amie, toute surprise, lui en demanda la raison. « J'ai eu devant le Saint Sacrement la pensée de former une association en faveur des défunts, lui répondit-elle; et, pour m'assurer que cette impression venait du bon Dieu, j'ai précisément demandé à Notre-Seigneur la preuve qu'il me donne en ce moment!... »

Nous négligeons d'autres épisodes du même genre pour raconter l'arrivée d'Eugénie à Paris et les moyens merveilleux par lesquels il lui fut donné de réaliser son généreux dessein.

Avant de rien entreprendre, elle souhaitait recevoir l'approbation de Mgr Sibour, alors Archevêque de Paris.

« Le mardi 22 janvier, écrit elle-même l'admirable apôtre des âmes du Purgatoire, j'assistai à la messe dans l'église de Saint-Merry, et y fis la sainte communion. Toute préoccupée de ma visite, je priai Notre-Seigneur de me faire la grâce d'être reçue par Sa Grandeur avec un sourire paternel; car, s'il est froid, réservé, me disais-je, jamais je n'aurai le courage de parler.

» Arrivée à l'archevêché, le concierge veut m'empêcher de passer, en disant que Monseigneur ne reçoit pas. Je réponds que j'ai une lettre d'introduction; je traverse la grande cour, je sonne un



L'abbé Desgenettes. (P. 152.)

coup... personne ne répond; un second coup, même silence; enfin j'agite violemment la sonnette, et un domestique arrive.

» Êtes-vous là depuis longtemps, Madame? je ne vous ai pas entendue. Monseigneur ne reçoit pas; il dit son bréviaire. — Veuil-

lez lui porter cette lettre. » Au bout de quelques instants, Monseigneur me fait répondre qu'il me recevra quand il aura terminé la récitation de son office. C'était bien le moment de répéter plus que jamais au fond du cœur l'invocation de toute ma vie : « Providence de Dieu, veillez sur moi! »

» Je sentais parfaitement que l'accueil de Monseigneur allait déterminer mon sort : ou il m'approuverait, et dans ce cas ma vie serait toute tracée, ou il considérerait mon projet comme impraticable, et dès lors il ne me resterait plus qu'à rentrer dans ma famille. Aussi quelle émotion remplissait mon âme pendant que, plongée dans mes réflexions, j'attendais dans le grand salon l'heure décisive! On me prévient que Monseigneur va me recevoir. Je dis tout bas : « Mon Dieu, faites qu'il sourie!... » Je m'avance. Quelle n'est pas ma joie en voyant le regard paternel de Mgr Sibour fixé sur moi... Il souriait avec bonté... Je m'incline pour recevoir sa bénédiction; il me présente son anneau à baiser.

— Mademoiselle, de quel diocèse êtes-vous?

— Du diocèse de Cambrai, Monseigneur.

— Qu'êtes-vous venue faire ici?

— Monseigneur, je suis venue avec l'intention de fonder, pour le soulagement des âmes du Purgatoire, une communauté où toutes les œuvres seraient faites dans ce but.

Je racontai alors à Sa Grandeur l'histoire de mon association de prières, comment la pensée du nouvel ordre m'était venue, puis les moyens dont la Providence s'était servie pour m'amener à Paris. Monseigneur écoutait avec intérêt.

— C'est bien, dit-il, mais enfin, Mademoiselle, avez-vous des ressources?

— Monseigneur, pour le moment elles sont très bornées; mais plus tard ce sera différent.

— Et une maison?

— Non, Monseigneur.

— Comment allez-vous faire?...

A cette dernière question, je repris bien vite :

— Mais, Monseigneur, trouveriez-vous extraordinaire que la

Providence me fît trouver une maison, alors que toutes les maisons de Paris lui appartiennent?

— Allez, ma fille, me répondit le vénéré prélat, la foi, qui transporte les montagnes, bâtit les maisons. Dites hautement à la ville de Paris que vous avez la tête et le cœur de l'Archevêque pour votre œuvre; et, si vous avez besoin d'appui et de conseil, je suis là...

Après ces étonnantes paroles, comment exprimer ma reconnaissance! J'essayai de la témoigner de mon mieux en disant à Monseigneur tout ce que mon cœur me suggéra. Je me levai; il me donna sa bénédiction, et je partis plus heureuse que je ne saurais le rendre.

Eugénie revint le cœur joyeux : la divine Providence ne s'était-elle pas manifestement déclarée en sa faveur? Qui eût pu croire, en effet, que Mgr Sibour donnât son approbation, et la donnât d'une manière si catégorique, à un Institut qui n'existait, pour ainsi dire, qu'en espérance? Vraiment, en présence d'un tel début, il n'était pas difficile de dire : Le doigt de Dieu est ici.

Mais, en attendant, la maison n'était pas trouvée. Eugénie pressentit que l'instrument choisi par la Providence pour lui venir en aide était Mme***, qu'elle ne connaissait point, mais dont elle avait entendu parler souvent comme d'une personne qui consacrait sa vie et sa grande fortune à faire le bien. Mme X..., femme d'un ancien receveur général de Lille, avec qui Eugénie était en relation, lui avait promis une lettre d'introduction auprès de Mme ***. Mais le temps s'écoulait, et la lettre n'arrivait pas. Un jour qu'elle priait à Notre-Dame des Victoires, elle demanda à la sainte Vierge de ne pas lui faire attendre davantage la réalisation de la promesse faite par Mme X...; son pèlerinage fini, elle retourna à son logement provisoire, et trouva en rentrant un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle, je m'empresse de vous dire que j'ai parlé de vous à Mme N..., intime amie de Mme ***; elle m'annonce que vous êtes attendue demain entre dix heures et midi. »

Le lendemain, à l'heure indiquée, Eugénie se dirigea vers la demeure de Mme ***. Laissons-la redire elle-même, dans toute sa naïve expansion, les incidents de cette visite :

« Le samedi 26 janvier, je partis pour faire la connaissance de Mme ***. Je me présente à la porte de son appartement ; une femme de chambre paraît... elle répond à ma demande d'un ton laconique :

— Madame est sortie.

— Cela m'étonne, repris-je, car elle m'a indiqué cette heure : Mme *** m'attend...

— Ah ! vous êtes donc cette personne qui devait venir et dont madame m'a parlé en me disant de lui rappeler qu'elle vous avait donné rendez-vous ? Comme elle va être contrariée ! elle est partie il n'y a qu'un instant.

— Je vais attendre son retour.

— Ah ! Madame, vous perdrez bien votre temps, car je ne sais jamais quand madame rentrera. Elle a appris de plus qu'un de ses oncles était très malade : elle doit partir cette nuit pour se rendre près de lui.

J'avoue qu'en écoutant ces paroles, j'étais toute désappointée ; je dis combien je regrettais de ne point trouver Mme ***, puis je remonte en voiture. Le cocher me demande où il doit me conduire ; ne sachant trop ce que je disais, je lui répondis :

— Menez-moi où est le Saint-Sacrement.

Le pauvre homme, très embarrassé de cette *adresse*, réitère sa question.

— Mais je veux aller à l'église, lui dis-je.

— Où y en a-t-il une ?

— Cherchez, lui répondis-je.

Je ne le savais pas plus que lui : Paris m'était inconnu. Le cocher remonte sur son siège et descend la rue de Sèvres ; il s'arrête devant la chapelle des Lazaristes.

— Tenez, me dit-il, ces marches-là me font croire que nous sommes devant une église.

J'entre, je me mets à genoux. J'étais seule au pied du Saint-Sacrement ; je priai de tout mon cœur, en répétant toujours la même invocation : « Mon Dieu, que faut-il que je fasse ? »

» En proie à une vive inquiétude, dans un découragement extrême, je continuai à implorer les lumières d'en haut. Tout à coup

quelque chose me dit au cœur : Retourne chez Mme ***. Je résiste d'abord à cette pensée, qui me semblait absurde; néanmoins elle persévère. Je rassemble toutes mes forces pour dire au cocher : « Reconduisez-moi à la maison d'où nous venons. » On ouvre... « Comment! c'est vous! Cela tombe bien; Madame vient de rentrer; je vais aller la prévenir de votre arrivée. » On m'introduit près de Mme *** qui m'accueillit sans cérémonie. « Bonjour, Madame. Asseyez-vous là près de moi sur le canapé, et dites-moi votre histoire. » J'avoue que la présence de la femme de chambre me gênait beaucoup, mais il fallait bien m'exécuter. Mme *** m'écouta attentivement... « On m'a engagée, Madame, lui avouai-je, à recourir à vous. » Madame *** me dit alors : « Mon enfant, vous pouvez compter sur moi. » Je lui répondis : « Madame, que dois-je faire?... — Mais, mon enfant, n'avez-vous pas entendu que Notre-Seigneur m'inspire de vous dire que vous pouvez compter sur moi? » Le ton de Mme *** était tellement impératif, que je demeurai interdite. Elle réfléchit un instant et poursuivit :

« Tenez, mon enfant, je puis bien vous raconter cela. Le 31 décembre, je venais d'assurer les étrennes des pauvres, et me réjouissais devant Notre-Seigneur, après la sainte communion, de penser que les déshérités de ce monde béniraient aussi Dieu en ce jour de réjouissance publique, lorsqu'à cette joie intime succéda une pensée triste : Demain tous se réjouiront; il n'y aura que les âmes du Purgatoire qui seront privées d'étrennes. — Mais comment leur en procurer, me demandai-je, par quel moyen?.... Et il me fut répondu intérieurement : Par cent messes. Pour obéir au mouvement reçu, je retournai aussitôt chez moi, pris cent francs et les portai à une sœur de la rue du Bac, lui demandant de prier M. S ***, lazariste, de faire appliquer le lendemain les intentions de cent messes pour les âmes du Purgatoire. La sœur répondit : Nous allons à l'instant chez le Père général; je m'acquitterai de votre commission; si vous n'étiez venue en ce moment, elle n'aurait pu être faite aujourd'hui. Ce qui me prouva une fois de plus avec quelle promptitude il faut répondre aux inspirations de la grâce. Le lendemain, 1er janvier, je me sentis tout à coup réveillée à cinq heures du matin, et entendis en mon

cœur : « Applique les messes. » Cette offrande faite, je me sentis pénétrée d'une extrême douceur, et, commençant à penser qu'il devait y avoir quelque chose de Dieu dans la persistance de cette pensée des âmes souffrantes, je m'écriai à demi-voix sans m'en rendre compte : « Mais qu'est-ce donc que cette pensée des âmes du Purgatoire? — *C'est une Œuvre*, me fut-il répondu intérieurement. — Une Œuvre! dis-je..., mais qu'est-ce que cela?... et à l'instant j'entendis : Tu le sauras bientôt. — Ne soyez pas étonnée, termina Mme ***, si je vous dis que Notre-Seigneur veut que vous comptiez sur moi. » Puis elle me demanda mon adresse et dit qu'elle viendrait me voir.

Après cet entretien, Eugénie se retira convaincue qu'elle avait rencontré la personne que Dieu destinait à soutenir les premiers pas de sa petite communauté naissante. Sa nouvelle bienfaitrice ne tarda pas, en effet, à exercer auprès d'elle la mission dont la divine Providence la chargeait. Elle se rendait souvent rue Saint-Martin, à la demeure provisoire d'Eugénie, et la pénurie qui régnait dans ce local, où l'on pouvait retrouver quelques traits de Bethléem, lui donnait l'occasion de satisfaire cet amour du bien qui la consumait.

Mme *** s'aperçut bientôt aussi que, parmi toutes les difficultés qui l'entouraient, Eugénie n'avait pas d'appui spirituel. Cette privation lui paraissait fort regrettable dans les circonstances présentes; et, comme son intelligente sollicitude s'étendait à tout, elle y pourvut en la mettant en relation avec le R. P. Aussant, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, dont elle estimait profondément les vertus et l'expérience.

Notre future fondatrice ouvrit avec simplicité à l'homme de Dieu son âme agitée par tant de mouvements divers et la direction qu'elle reçut lui fut immensément utile. Quelques mois se passèrent ainsi, et pourtant on n'avait pas encore la Maison sur laquelle Eugénie avait tant compté. Bien mieux, la pénurie de ressources commençait à se faire sentir dans le logement d'emprunt où elle se préparait avec quelques compagnes à la mission qu'elle devait un jour remplir.

Dans ce sanctuaire béni de la sainte pauvreté, il fallut user de toute chose avec la plus stricte économie; l'eau elle-même dut être mesurée, et on dut se contenter de n'en acheter que pour dix centi-

mes par jour pour les besoins généraux et particuliers ; les châles servaient la nuit de couvertures, et le jour, comme toutes n'en avaient pas, elles se les prêtaient mutuellement, et se rendaient à la messe à tour de rôle. Il n'y avait dans tout le mobilier qu'une seule chaise, et l'impossibilité où l'on était d'en acheter un nombre suffisant, détermina à faire l'emplette de deux modestes bancs de bois. La chaise unique servait à reposer les plus fatiguées. Les lits se repliaient dans la journée pour ménager la place ; mais lorsque, le soir venu, il fallait les étendre, on se trouvait obligé de retirer les bancs et de les mettre sur la table, tant l'appartement était exigu. Il fallait alors nécessairement se coucher ou rester debout. Mais celles que Dieu appelait à la fondation de son œuvre trouvaient dans toutes ces difficultés comme un aliment à leur amour, et ce fut durant cette période laborieuse que la petite communauté s'augmenta de nouveaux membres.

Un jour que la privation de toute chose se faisait plus vivement sentir que de coutume dans la petite communauté (ce qui n'était pas peu dire), chacune supplia instamment saint Joseph d'envoyer un secours, et l'on spécifia le chiffre de deux cents francs. La demande fut faite avec beaucoup de ferveur pendant la sainte messe. La journée se passa sans que rien pût faire pressentir le succès de la prière.

Vers le soir, Eugénie se rendit chez Mme *** ; sa visite étant terminée, elle se leva pour partir ; Mme *** se mit alors à genoux auprès d'une statue de saint Joseph qui ornait sa chambre ; après avoir prié quelques instants, elle se leva, et dit :

— Mon enfant, saint Joseph veut que je vous donne deux cents francs.

— Ah! Madame, que dites-vous là? nous avons justement demandé ce matin à saint Joseph de nous envoyer deux cents francs.

Mme ***, profondément touchée de cette coïncidence, s'agenouilla de nouveau, et, dans une fervente prière où s'exhalait toute l'ardeur de sa foi, remercia avec effusion le céleste protecteur de la pauvre petite famille religieuse, qui l'avait choisie comme instrument de sa paternelle sollicitude.

Dans une autre circonstance à peu près analogue, Eugénie, le cœur serré de tristesse, priait au pied de l'autel de la très sainte

Vierge. « Mon Dieu, se disait-elle, que faire en une telle détresse? Si mes chers parents connaissaient notre misère! Mais non : c'est votre secret, ô mon Dieu! Ils nous viendraient en aide à l'instant; mais leur tendresse s'alarmerait pour l'avenir... A qui donc avoir recours, Seigneur? » Elle entendit alors dans l'intime de son âme, comme une voix qui lui reprochait sa défiance. Reconnaissant aussitôt sa faiblesse, elle s'humilia profondément, et, la paix ayant remplacé l'agitation, elle s'entretint, dans un épanchement rempli de familiarité, avec la très sainte Vierge, à laquelle elle exposa toutes les nécessités présentes. « Je vous demande, ma bonne Mère, lui dit-elle en terminant, d'inspirer à quelque âme charitable la pensée de nous donner cent francs. » Sa prière finie, elle reprit la direction de son appartement.

A l'instant où elle gravissait la dernière marche du quatrième étage où elle logeait, la cuisinière de la petite communauté s'avança vers elle et lui dit avec émotion :

— Ma Mère, il m'est impossible d'aller au marché : il ne reste plus que cinq centimes dans la bourse.

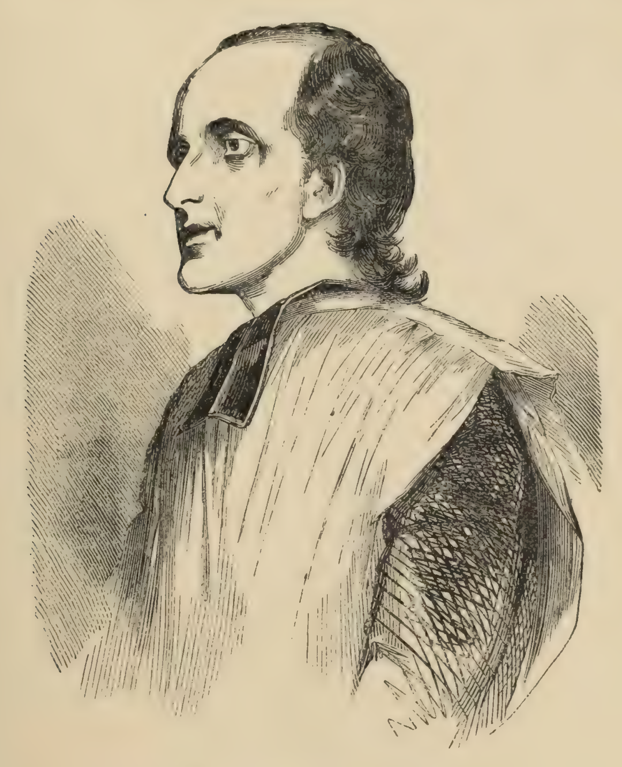
Et elle tenait en main la pièce de conviction qui n'attestait que trop la vérité de sa parole.

— Eh bien! dit Eugénie avec un joyeux sourire, c'est le moment de se confier à la Providence.

Elle terminait à peine ces mots, que le concierge de la maison, qui la suivait, lui remit une lettre à son adresse, en s'excusant de ne la lui avoir pas donnée plus tôt. Eugénie ouvrit l'enveloppe, dans laquelle elle trouva une demi-feuille de papier renfermant un billet de cent francs. Il n'y avait pas une seule ligne d'écriture, pas un seul mot; sa reconnaissance demeura donc tout entière pour la très sainte Vierge, qui, cette fois, ne voulut aucun intermédiaire entre elle et sa fidèle servante.

Mais bientôt un nouveau calice, plus amer peut-être que les précédents, fut présenté à Eugénie. Le R. P. Aussant et Mme *** quittèrent Paris dans un moment où leur présence lui eût été plus indispensable que jamais. Comment décrire ce qui se passa dans son âme, lorsqu'elle vit ainsi disparaître les deux points d'appui qui la soutenaient dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel?

Son imagination, naturellement très vive, lui représenta en un instant tous les secours spirituels et matériels disparaissant d'un même coup par ce double départ, et le complet dénûment où se trouvait sa petite famille religieuse; enfin, pour achever ce douloureux tableau et le rendre plus terrible encore par l'opposition des lumières et des ombres, toutes les visions du passé se présentèrent à son esprit : son père, sa mère, leur tendre affection, les joies de la famille, toutes



Le P. de Ravignan. (P. 154.

les bonnes œuvres dont elle s'occupait dans le monde, le bien réel qui en résultait. Les souffrances du présent et les jouissances du passé faisaient vibrer à la fois toutes les cordes de son cœur; elle jeta en Dieu ses profondes amertumes, et fit un appel plus énergique que jamais à sa chère Providence.

Le besoin le plus urgent de l'heure présente, c'était celui de cette Maison, depuis si longtemps désirée et attendue, mais non seulement

on ne pouvait en acheter une, il n'était même pas possible de songer à la louer. Cependant l'air et l'emplacement manquaient dans le réduit où l'on était contraint de végéter; les santés en souffraient, et elles furent même bientôt si compromises, que le docteur, craignant une épidémie de fièvre typhoïde, fit à la pauvre fondatrice une obligation de renvoyer dans leur famille quelques-unes de ses religieuses, en attendant qu'elle pût les réunir dans un local convenable.

Peu de temps avant le départ du R. P. Aussant, tandis qu'Eugénie le mettait au courant de toutes ses difficultés, il avait répondu :

— Puisque vous avez tant de confiance en la Providence, priez-la de vous conduire où elle vous veut; puis, parcourez la rue de Sèvres, la rue de Vaugirard et la rue du Cherche-Midi; mais ne prenez pas la peine de regarder les écriteaux, car ce sera dans une des rues transversales que vous trouverez la maison qui vous est destinée, selon que me le dit une inspiration intérieure. Marchez donc résolument et lorsque vous entendrez au fond du cœur quelque chose qui vous dira : Tourne, vous tournerez.

Remplie de foi dans la grâce de l'obéissance que renfermait pour elle cette simple parole, Eugénie s'achemina avec l'une de ses compagnes dans la direction indiquée. Lorsqu'elles furent arrivées à la rue du Cherche-Midi, elle la parcourut sans ressentir aucun mouvement intérieur, jusqu'au moment où elle arriva au coin de la rue de la Barouillère. Là, elle eut l'impression du mot d'ordre donné, et elle arriva devant le numéro 16, où elle vit un écriteau qui portait : « Maison à vendre. »

« Mon émotion fut grande alors, disait-elle plus tard; au moment où j'entrai, j'entendis quelque chose qui me dit : « Tu iras ici, ou » tu n'iras nulle part. » Elle visita le local, il lui sembla répondre aux besoins du moment; mais elle apprit en même temps que M. d'Assonvilliers, propriétaire de la maison, voulait la vendre et qu'il ne consentirait sous aucun prétexte à la louer. Cette assertion n'ébranla nullement sa confiance et elle demeura persuadée que le numéro 16 de la rue de la Barouillère était destiné à devenir le berceau de sa fondation naissante.

A quelque temps de là, au moment où le départ du R. P. Aus-

sant et de Mme *** lui enlevait tous les appuis à la fois, ainsi que nous l'avons dit, de nouvelles complications vinrent l'obliger à reprendre les démarches commencées, au sujet de la maison dont il a été question, et dont peut-être on serait parvenu à payer le loyer.

Il devenait de toute impossibilité de demeurer plus longtemps rue Saint-Martin; mais il paraissait tout aussi impossible d'obtenir la maison de la rue de la Barouillère.

Le notaire de M. d'Assonvilliers avait répondu de nouveau au chargé d'affaires de la fondatrice que son client voulait vendre et non pas louer.

Notre fondatrice, convaincue par une assurance intérieure que cette maison lui était destinée, se disait sans cesse que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Elle s'adressa donc à la divine bonté par l'entremise de saint Joseph : toute la Communauté se mit en prières et dans sa confiance naïve, somma le bon saint de montrer sa puissance le 19 du mois de juin, en changeant les dispositions de M. d'Assonvilliers.

Les supplications, commencées le 19 avril, durèrent deux mois : la ferveur, loin de se ralentir, augmentait à mesure que le dénouement approchait. La foi des Auxiliatrices fut mise à l'épreuve jusqu'au dernier instant; chaque tentative faite auprès de M. d'Assonvilliers amenait une nouvelle déception; il ne voulait absolument pas louer sa maison, assurait-on, son parti étant très arrêté de la vendre et au plus tôt.

Enfin le 19 juin arriva; c'était le moment que la Providence avait choisi pour manifester une fois de plus la sollicitude de son amour pour cette âme prédestinée qui avait mis en elle toute sa confiance.

Dès le matin, Eugénie fut informée par une lettre de son chargé d'affaires que M. d'Assonvilliers consentait à louer sa maison, contrairement au refus qu'il en avait fait jusque-là, et que de plus il ne voulait louer qu'à Mlle Smet. Le notaire ne pouvait s'expliquer un tel changement d'idées, et informait le chargé d'affaires, que M. d'Assonvilliers, aussi pressé de louer qu'il l'avait été de vendre, voulait passer l'acte le jour même.

A la lecture de cette lettre, la joie et la reconnaissance inondèrent tous les cœurs dans le pauvre petit appartement d'Eugénie. Cette nouvelle était pour toutes comme l'aurore d'un jour nouveau, jour de grâce et d'espérance.

Après que le premier élan de gratitude se fut élevé vers Dieu dans une fervente et commune prière, la fondatrice accompagnée de deux de ses filles, se rendit chez le notaire. C'était la première fois de sa vie qu'elle se voyait dans le cabinet d'un homme de loi, traitant une affaire grave, dont la responsabilité lui incombait tout entière. On comprendra donc sans peine sa profonde ignorance au sujet de la plupart des termes employés en pareille circonstance, et l'on jugera de l'acte de foi continu qu'il lui fallait faire, pour porter le poids des engagements qu'elle allait prendre.

A peine la lecture du bail fut-elle terminée, que M. d'Assonvilliers se leva pour signer.

— Je n'oublierai jamais, racontait à ce sujet Eugénie, l'effet que produisit sur moi une petite observation qu'il fit, comme en passant, tout en mettant ses lunettes et préparant sa plume :

— Que je suis heureux, Mademoiselle, d'avoir eu affaire avec vous, parce qu'on voulait me faire vendre ou louer ma maison à des personnes qui devaient vivre en communauté plus tard.

— Vraiment, Monsieur? répondit celle-ci stupéfaite.

— Oui, reprit-il, et j'avoue que cela ne me plaisait pas du tout.

Notre fondatrice n'avait pas jugé à propos de mettre son nouveau propriétaire au courant de ses projets de vie religieuse; et cette réflexion, qu'elle ne crut pas devoir relever en cette occasion, mais sur laquelle elle revint quelques jours après, troubla son âme franche. Ce petit incident fut la goutte d'amertume qui, par une permission de la divine Providence, se mêle à toutes nos joies, afin que notre cœur, toujours fixé en Dieu, ne puisse jouir avec plénitude que de lui seul.

Mais bientôt, ayant eu avec M. d'Assonvilliers un entretien où elle lui exposa simplement et sans détour l'état des choses, elle put constater encore ici combien Dieu tient les cœurs dans sa main et change à son gré leurs dispositions; celui qui, quelques jours aupara-

vant, avait manifesté la joie qu'il ressentait de ne point établir dans sa maison une communauté religieuse, sentit toutes ses oppositions s'évanouir à sa parole.

S'il nous fallait citer ici tous les traits providentiels par lesquels la très sainte Vierge prouva manifestement à son humble servante qu'elle bénissait son filial désir, nous osons dire que le récit en fatiguerait ceux qui liront ces pages, à cause de leur multiplicité même. Le surnaturel déborde de toutes parts dans l'histoire d'Eugénie Smet, et vraiment il est impossible de ne pas se dire, en achevant cette lecture : « Mais on obtient de la Providence tout ce qu'on veut lorsqu'on a la foi et l'amour ! »

Ah ! puissent tous les jeunes gens en faire eux-mêmes la douce expérience !

*
* *

La vie de Mathilde de Nédonchel nous découvre la bonté divine se révélant à une âme fervente sous des aspects nouveaux, avec une condescendance, on dirait presque une familiarité ineffables. Et alors, très fréquemment la puissance de la nature est dépassée ; l'action de Jésus éclate d'une manière frappante.

Nous reproduisons, deux ou trois pages de cette vie qui, par tant de côtés, ressemble à celle des saints.

« Un soir, se promenant dans le parc du château de son père, Mathilde vint à perdre son crucifix, celui qu'elle avait rapporté d'Ars et qu'elle portait toujours sur elle. Rentrée dans sa chambre, elle s'aperçut avec une vive peine de la disparition de ce fidèle compagnon auquel se rattachaient de si chers et si touchants souvenirs. Elle se hâta d'aller à sa recherche, bien qu'à tâtons, et elle éprouva un vif contentement en le sentant sous sa main sur la pelouse du jardin ; c'était un bonheur inespéré, et elle en était redevable, pensait-elle, à la bonté de Dieu qui ne dédaigne pas de ménager les plus futiles circonstances pour la consolation des siens. Elle retourna promptement au château, remontant un escalier fermé à son sommet par une porte vitrée, lorsqu'elle se sentit jetée violemment en avant par une force étrangère, et précipitée contre la porte, dont les

vitres volèrent en éclats et la blessèrent grièvement. Saisie de frayeur, bien moins de sa chute que de s'être sentie livrée à une force inconnue qu'elle ne pouvait attribuer qu'au démon, Mathilde se crut arrivée à sa dernière heure; le plus pressant mouvement de son cœur fut alors de se jeter entre les bras du divin Epoux, en faisant, par une soudaine inspiration, le vœu de perpétuelle chasteté. Elle écrivit à la prieure du Carmel de Tournai, sa fidèle amie, en lui rendant compte de ce qui lui était arrivé, et ajoutant que jamais, dans toute sa vie, elle n'avait éprouvé une aussi grande consolation, à la pensée qu'elle était au terme de son pèlerinage. « Je n'avais nulle inquiétude, disait-elle; j'étais calme et me reposais dans les bras de Dieu, comme un tout petit enfant repose sur le sein de sa mère. »

» Une nuit, s'étant éveillée, et s'étant mise à prier avec ferveur sainte Thérèse, pour qu'elle lui obtînt la lumière sur sa vocation, elle vit dans sa chambre une grande clarté; éblouie et effrayée, elle ferma les yeux, puis, s'étant enhardie à regarder autour d'elle, Mathilde aperçut une religieuse qui lui dit, en la couvrant de son manteau blanc : « Ne crains rien, je suis sainte Thérèse et aussi ta mère. »

» Il lui arrivait d'être obligée de se lever la nuit afin de modérer ses grands élans d'amour de Dieu; alors, elle se jetait par terre, et prosternée, les bras en croix, ne savait répéter que ces mots : « Amour, laissez-moi vous aimer! » Ces effets surnaturels étaient très fréquents, surtout pendant ses oraisons; ayant été plusieurs fois soulevée de terre, en ces moments, où elle était comme enivrée d'amour pour son céleste Époux, elle craignait que ce ne fût de l'illusion; et afin de s'en préserver, elle se couchait sur le sol et y restait jusqu'à ce qu'elle revînt à elle. Mathilde tremblait qu'il ne lui arrivât quelque transport de cette nature à l'église après la sainte Communion. « Mon cher Amour, écrivait-elle, est si bon alors pour son indigne servante, que je dois le prier, le conjurer de mettre un terme à ses faveurs, car je sens mon cœur prêt à éclater, tant il bat fort, et je suis comme broyée, comme abîmée, consumée pour ainsi dire et prête à défaillir. » Elle vit plusieurs fois Jésus dans son cœur

sous des formes différentes, et plusieurs fois aussi elle le vit dans la sainte Hostie, sous la forme d'un bel enfant, tandis que le très saint Sacrement était exposé à la vénération des fidèles.

» La supérieure des Sœurs de la Compassion, que Mathilde aimait beaucoup et qu'elle avait souvent visitée pendant sa longue maladie, vint à mourir ; Mathilde lui avait promis de beaucoup prier et de faire prier pour elle après sa mort, et elle s'était acquittée de sa promesse avec ferveur ; mais après quelque temps, s'imaginant que la sainte supérieure devait être au ciel, elle cessa de prier pour le repos de son âme. Allant un jeudi à Saint-Brice avec son père, pour assister à la messe du Saint-Sacrement, Mathilde, selon sa pieuse coutume, offrit de l'eau bénite aux pauvres femmes qui venaient après elle dans l'église, sans toutefois les regarder, car à l'église elle tenait les yeux presque toujours baissés, afin de ne rien perdre de son recueillement. L'une de ces femmes, qu'elle avait seulement entrevue, n'avança pas la main pour accepter l'eau bénite, bien que Mathilde replongeât par trois fois le doigt dans le bénitier pour la lui présenter. A la troisième fois, un *merci* très sec frappa son oreille; c'était la voix de la supérieure de la Compassion. Mathilde leva vivement les yeux et vit devant elle la supérieure décédée, vêtue du costume religieux, les mains décharnées et croisées sur la poitrine, le visage blême et contracté. Saisie, la pieuse jeune fille baissa involontairement les yeux ; puis elle prit sur elle de regarder de nouveau, mais au même moment la vision disparut.

» Toute tremblante, Mathilde gagna sa place, et entre les deux élévations de la sainte Messe, il lui sembla que Notre-Seigneur lui reprochait d'avoir négligé cette âme. Aussitôt rentrée dans sa chambre, son premier soin fut de vider sa petite bourse afin de faire dire des messes pour la bonne supérieure, et, pendant longtemps, elle fit elle-même de ferventes prières et de grandes pénitences pour le soulagement de la défunte, jusqu'à ce qu'une nuit où elle ne dormait pas, celle-ci lui apparut de nouveau, mais cette fois toute glorieuse, et que la béatitude répandue sur ses traits eut fait comprendre à Mathilde qu'elle jouissait du bonheur des élus. »

*
* *

Aux dernières années du XIX[e] siècle, il nous est encore donné de contempler les saintes prodigalités de la Bonté divine à l'égard d'une jeune novice du Monastère des Clarisses de Bordeaux, Marie-Céline de la Présentation. Admirable de piété durant sa courte existence, « elle devint dès le jour de son doux trépas, raconte le Biographe, la Protectrice des bienfaiteurs et des amis du monastère. » Chose remarquable, ce fut surtout par de délicieux parfums que l'angélique servante de Jésus manifesta son intervention en leur faveur.

On ne compte plus le nombre de fois que ces célestes odeurs se sont répandues subitement dans le cloître que Marie-Céline a embaumé de ses vertus. Quelques traits pris au hasard[1] édifieront et réjouiront nos lecteurs.

Née le 24 mai 1878, à Nojals, petit village de la Dordogne, morte le 30 mai 1897, dans une pauvre cellule du Monastère de Bordeaux-Talence, Marie-Céline de la Présentation, a été comparée à « la pauvre petite violette des champs; et en effet elle a passé comme elle, simple, discrète, oubliée; » or, écrivait M[me] N*** en 1898, — depuis que je possède la délicieuse Vie de Sœur Marie-Céline, c'est-à-dire depuis l'hiver dernier, j'ai senti de mystérieux parfums. Un matin d'hiver, étant souffrante et couchée, je sentis une douce odeur de violettes répandue dans ma chambre... « Tiens, me dis-je, comme j'aime beaucoup les violettes, quelqu'un m'en aura apporté un bouquet. » Cependant je réfléchis que personne n'était encore entré chez moi; mais le parfum était si fort que j'inspectai les coins et recoins de l'appartement : il n'y avait rien. Je pensai alors à Marie-Céline avec une délicieuse émotion et je ne m'étonnai point. D'autres fois, j'ai senti l'encens et divers autres parfums très doux et très suaves. Mercredi dernier, 16 novembre, à deux heures de l'après-midi, je me tenais dans mon cabinet de travail, très absorbée par des occupations sérieuses, lorsque je sentis une délicieuse odeur m'en-

(1) *Prodiges et aveurs*, supplément de la vie de Sœur-Marie-Céline. Monastère de Talence-es-Bordeaux. (Au moment où nous écrivons, 1902, les religieuses de Talence résident à Mons Belgique) où elles ont cherché un refuge contre la persécution.)

tourer de toute part. Ne faisant pas usage de parfums, je pensai que peut-être grand'mère en avait laissé là quelque flacon, car ces émanations étaient on ne peut plus délicieuses et pénétrantes. Je cherchai à voir, mais il n'y avait ni flacon ni poudre... Je me dis alors : « Ce ne peut être que Sœur Céline ; » cependant je ne pensais pas à elle. Mais, en réfléchissant, je me souvins avoir pensé au livre « Fleur du Cloître » que j'avais donné à lire à grand'mère. Je ne cherchai plus la cause du mystérieux parfum. M'adressant à grand'mère qui se trouvait là, je lui dis :

— Ne sens-tu pas ce doux parfum ?

— Mais si, me répondit-elle ; quel délicieux parfum !

Au bout d'un moment je repris :

— Oh ! que cela sent bon ici, mon Dieu !

— Oui, reprend grand'mère, tu as quelque chose de bien parfumé.

— Mais je n'ai rien !

Quelques instants après, j'étais obligée de sortir. Le prodige continuait à la maison. J'ai été imprégnée de ce mystérieux parfum pendant une course de plusieurs kilomètres. Il était tellement fort et pénétrant que j'en étais presque incommodée.

Mlle Suzanne Allard, de Talence, qui avait fait gratuitement des photographies représentant Sœur Céline, raconte qu'un jour du mois de février 1898, entrant dans sa chambre, précédée de sa bonne, celle-ci s'écria tout à coup :

— Ah ! mon Dieu ! que la chambre de mademoiselle sent bon !

Entrée aussitôt et s'étant approchée du portrait de Sœur Céline, elle sentit elle-même très distinctement des parfums multiples où elle discerna ceux du lis, de la rose et de la violette.

Puis allant dans la chambre voisine où se trouvaient, sur une table, une centaine de photographies de Sœur Céline, qu'elle avait reproduites, elle eut la sensation assez courte, mais très accentuée, du parfum de l'encens. Revenue à sa chambre, elle sentit de nouveau le parfum des fleurs.

Un autre jour, priant à côté de la photographie de Sœur Céline, en l'honneur de laquelle elle faisait une neuvaine pour obtenir, par son intercession, une grâce très importante, elle fut tellement

enivrée d'un parfum d'encens qu'elle se retourna instinctivement pour voir d'où venait ce parfum. Cette suave émanation qui a été très vive n'a guère duré que le temps d'un *Pater* et d'un *Ave*.

« Un jour d'hiver, écrivait une autre personne, j'étais souffrante de l'influenza. Obligée de garder la chambre, je ne trouvai pas de plus charmante distraction que de parcourir les ravissantes pages de « Fleur du Cloître. » Je me délectais depuis quelques minutes de cette intéressante lecture, lorsque, tout à coup, un parfum d'encens vint m'embaumer à ma grande surprise. Le parfum sortait du livre et particulièrement de la photographie. Je continuai ma lecture tandis que continuait le prodige. »

Un monsieur fort incrédule au sujet des parfums merveilleux du Monastère de Talence, s'en moquait poliment en présence de trois dames qui cherchaient en vain à le persuader. Or, il arriva qu'à un certain moment, M. X... ayant ouvert le livre de « Fleur du Cloître » devant ces dames et un ecclésiastique présent, il s'en échappa tout à coup de délicieux parfums : c'était l'odeur suave de violettes fraîches. Le monsieur incrédule fut le premier à sentir les merveilleuses émanations et grand fut son trouble, profonde son émotion. Après lui, le pieux ecclésiastique et les trois dames, tous fort émus, savourèrent aussi la douceur de ces parfums. Le prodige dura un certain temps; il se renouvela même, à la grande consolation des cinq privilégiés.

Le 29 mai 1898, veille de l'anniversaire de la mort de Sœur Marie-Céline, M[me] X..., de Castillon (Gironde), relisait dans « Fleur du Cloître » le récit de la mort de la jeune religieuse. Il était neuf heures du soir; M[me] X..., voulant monter sa pendule, pour être plus sûre de ne pas manquer la messe le lendemain, qui était le lundi de la Pentecôte, souleva le globe de verre qui la recouvrait. Au même instant, des parfums d'encens d'une exquise suavité se répandirent dans l'appartement. Stupéfaite, elle prit en main la photographie de Sœur Céline qui était sous le globe de verre, et elle constata, avec une douce émotion, que ces parfums exquis émanaient de cette photographie.

« Le 21 mars 1899, écrit une Postulante de Talence, second anniversaire de la Profession de notre petite Sœur Céline, les Postu-

lantes au nombre de cinq et deux novices blanches étaient réunies à l'Oratoire (ancienne cellule de Marie-Céline) pour un exercice spirituel. A 8 h. 20, tout étant terminé, nous allions regagner nos cellules ; notre chère Mère Maîtresse nous adressait quelques mots d'édification, nous engageant à imiter les vertus de celle qui, deux ans auparavant, à pareille heure, au soir du plus beau jour de sa vie, demandait le Ciel à grands cris, lorsque tout à coup, Sœur Marthe, novice, s'écria qu'elle respirait l'encens à pleins poumons. Au même moment, Sœur Suzanne, la dernière arrivée au Monastère, sentait le même parfum, tandis que moi-même et plusieurs de mes compagnes nous aspirions presque immédiatement d'enivrantes senteurs de seringa. Notre Mère Maîtresse étant allée prévenir notre T. R. Mère Abbesse, revint accompagnée de cinq Religieuses, avec la permission d'attendre, en priant, pour savoir ce qui se passerait. En son absence, les émanations n'avaient point cessé, nous arrivant alternativement aux unes, puis aux autres, par bouffées d'encens, de douces saveurs d'oranger, de tubéreuses ou de plantes de ce genre. Quand nous fûmes réunies toutes treize et en prière, je ne sentis plus rien pour ma part, mais à mesure que nous récitions le *Magnificat*, que Sœur Céline paraît affectionner singulièrement, les exhalaisons devinrent presque continuelles jusqu'à minuit. Sœur Marguerite qui avait accompagné notre chère Mère éprouva une telle commotion à la première fois, qu'elle a déclaré qu'elle n'aurait pu y résister « sans mourir, » si cette odeur si douce mais si pénétrante avait duré plus longtemps.

» Bien différents des parfums ordinaires artificiels ou naturels, ceux-ci, en effet, impressionnent plutôt le sens du goût que l'odorat ; ils provoquent une abondance extraordinaire de salive parfumée et sont ainsi sensibles jusque dans l'estomac. Aussi l'émotion est telle qu'on ne la peut décrire. Une Professe ordinairement favorisée de Sœur Céline et qui n'avait rien obtenu depuis plus d'une heure qu'elle nous avait rejointes, sentit, subitement, près de sa joue droite la chaleur de l'encensoir. Sœur Alix plus que surprise poussa ce cri naïf qui fit rire tout le monde : « Oh ! que c'est chaud ! mais cela m'a brûlée ! » tandis que son visage en devenait tout rouge.

» L'heureuse privilégiée continua à être embaumée avec neuf de nos chères Sœurs, jusqu'au coup de crécelle de minuit. A ce moment, la réveilleuse de nuit parcourut les dortoirs, selon l'usage. L'émotion étreignait tous les cœurs et, au milieu des dernières émanations d'oranger et de rose, nous quittâmes l'Oratoire, le cœur plein de la sainte joie d'une aussi belle soirée.

» Depuis plusieurs jours, des parfums variés s'étaient fait sentir en différents endroits du Monastère; et Sœur Marthe, le matin même, avait eu les prémices de la fête, à l'Oratoire de Marie-Céline, par de très fortes émanations de violettes. Or, il est à remarquer qu'il n'y a jamais de fleurs naturelles à l'Oratoire, et, de plus, qu'ayant été blanchis tout récemment, les murs dégagent une odeur âcre de chaux qui vous prend à la gorge fort désagréablement. »

« Je me trouvais à Bordeaux en 1898, écrit une personne tout à fait digne de foi. Vivant très retirée, j'ignorais encore le nom et l'existence de Marie-Céline, connus déjà d'une grande partie de la population pieuse.

» Un jour, c'était le 2 novembre, diverses causes se réunissaient pour me maintenir dans un douloureux état d'abattement; la nuit tombait, lorsqu'un incident tout extérieur (un léger manquement dans le service de ma chambre) vint apporter son contingent de contrariété à ma disposition morale. Sans appeler, je me mis à réparer moi-même l'oubli involontaire dont j'étais l'objet. Tandis que je me rendais dans une pièce voisine de ma chambre, une pénétrante odeur d'orangers en fleurs se répandit autour de moi... Je ne pris pas trop garde, d'abord, mais la senteur progressa au point de me faire presque défaillir. « Oh! pensais-je, on se croirait en Italie, à l'époque des pleines floraisons! »

» Le parfum se maintint quelques minutes. Il m'accompagna jusqu'au seuil de l'appartement, sans que j'ajoutasse, bien entendu, la moindre signification merveilleuse à l'incident dont je m'expliquais la cause par le bris d'un flacon d'essence ou de tout autre fait naturel.

» Dès que je fus de retour dans ma chambre, je me rappelle qu'une grande paix succéda à l'agitation des heures précédentes. Je vaquai à mes prières avec consolation.

» Peu après, le surlendemain, je crois, causant avec une amie de la dame chez laquelle je me trouvais, passagèrement, en pension, j'apprenais l'histoire de Marie-Céline, et comment un sachet renfermant une parcelle de ses vêtements, ainsi que le livre de sa vie avaient été apportés dans la maison. Mme X..., ma propriétaire, très gravement malade, s'était procuré un objet lui ayant appartenu, confiante qu'elle lui obtiendrait amélioration de santé, peut-être même entière guérison. Elle et son amie Mlle *** lisaient en ce moment « Fleur du Cloître. » Ces dames, fort pieuses, priaient avec ferveur la petite Sainte que j'ignorais encore.

» Mlle *** me fit part des célestes particularités dont avait été entouré le lit de souffrance de Marie-Céline : et les visions surnaturelles, et les éclosions merveilleuses de fleurs, et les envolées d'effluves mystiques dont se trouvait embaumé, depuis, le Monastère de « l'Ave Maria. » Les amis du Monastère, eux-mêmes, soit en priant Marie-Céline, soit en vaquant à leurs occupations, déclaraient avoir été visités par le passage d'odorants et inexplicables parfums. Des grâces de guérison physique et de secours surnaturels s'en étaient suivies chez plusieurs.

» Ces faits ne me surprirent point ; mais j'étais loin de penser que notre demeure avait dû être visitée aussi d'une attention de l'aimable Clarisse.

» Ce fut donc sans ajouter d'importance à ma question, qu'en souriant je demandai :

» — Mme X... a-t-elle été favorisée comme les autres, ou le sera-t-elle ?

» — Mon Dieu, répondit mon interlocutrice, personne d'esprit très judicieux et de piété très sûre, on ne peut rien affirmer encore ; mais, figurez-vous que le soir « des Morts, » tandis qu'elle s'entretenait encore de Marie-Céline, Mme X... a cru sentir une très pénétrante odeur de fleurs d'oranger...

» — Oh ! ce n'est pas étonnant, répliquai-je ; ce soir-là, on avait, à coup sûr, brisé un flacon d'essence à la « cuisine, » car j'ai senti moi-même, en y entrant, un parfum très prononcé...

» — Mais, madame, il n'y a ni eau ni fleurs d'oranger, ni essences d'aucune sorte dans l'appartement !...

» Une inexprimable émotion nous gagnait. Cependant il fut convenu qu'on s'informerait aux autres étages de la maison. Là, non plus, nul ne possédait d'essences ou d'eau de fleurs d'oranger.

» Ce qui me confirme dans mon entière confiance en Marie-Céline, c'est un second fait, analogue au premier, dont j'éprouvai la lumineuse influence, quelques mois après, en juin 1899.

» Fort incertaine à cette époque, sur des décisions à prendre sous bref délai, je conjurais le Sacré-Cœur, par l'intercession de Marie-Céline, de me manifester sa divine Volonté par une orientation quelconque des choses ou des événements.

» Le 20 juin, plus troublée à ce sujet que d'ordinaire, j'avais longuement prié. Préoccupée encore, un soin quelconque m'amena dans une des pièces de l'appartement où se trouvaient les deux dames, mes hôtesses, dont je parlais plus haut. A peine, entr'ouvris-je la porte, qu'un parfum exquis de roses fraîches m'inonda de ses effluves.

» — Vous avez des roses! Mesdames? m'écriai-je, en me penchant pour découvrir un bouquet que je jugeais devoir être volumineux...

» — Mais pas une! ont-elles répondu unanimement...

» Le parfum persista. Je fus seule à le sentir... Mais nos yeux à toutes se remplirent de larmes, lorsque d'un commun accord chacune s'écria : « C'est Marie-Céline!... »

*
* *

On s'étonnerait à bon droit si, dans un livre tel que celui-ci, nous ne parlions pas des Petites Sœurs des Pauvres. Il est vrai que leur humilité n'a pu consentir jusqu'à présent à livrer au public les documents nécessaires, soit pour la biographie de Jeanne Jugan, une de leurs premières religieuses, soit pour celle du Père Le Pailleur, dont toute la carrière a été imprégnée de surnaturel.[1] Du reste, ce

(1) Bien vif était notre désir de publier cette admirable *Vie du P. Le Pailleur*, un des hommes les plus étonnants et les plus saints du XIXe siècle; aussi n'avons-nous pas reculé devant une démarche auprès du Saint-Siège. La sacrée Congrégation des Rites mit la question à l'étude; après avoir pesé le pour et le contre et consulté N. S. P. le pape Léon XIII, elle décida

n'est pas en quelques pages qu'on pourrait raconter leur histoire. Mais les origines de cette Œuvre, ses progrès, ses moyens d'action, tout est si merveilleux qu'il nous en coûte de sacrifier un tel récit. Voici du moins quelques notes.

A Saint-Servan, petit port de mer en Bretagne, très voisin de Saint-Malo, se trouvait, en 1840, une jeune et pieuse ouvrière, qui n'avait pas encore dix-huit ans; elle était orpheline et se nommait Marie-Thérèse. Il y avait aussi à la paroisse un bon vicaire, M. Le Pailleur, qui, depuis longtemps, cherchait le moyen de soulager les pauvres vieilles femmes dont la ville de Saint-Servan était remplie. Un jour, Marie-Thérèse s'adresse à lui par hasard; il devine aussitôt en elle l'instrument dont il a besoin. Il la fait connaître à une jeune fille de seize ans, Marie-Augustine. Entre personnes pieuses, la liaison est bientôt faite : ces deux jeunes filles s'aimèrent donc comme deux sœurs, car Dieu sait bien unir les cœurs qu'il veut employer au même dessein. Bientôt le Père Le Pailleur leur recommande une pauvre aveugle de quatre-vingts ans; on l'installe, le jour de sainte Thérèse de l'année 1840, dans la mansarde de Marie-Thérèse. Marie-Augustine vient y demeurer aussi; enfin, une bonne servante, nommée Jeanne Jugan, se joint à elles, et voilà formée, sans qu'on s'en doute, une communauté de Petites-Sœurs. Nos trois bonnes religieuses avaient déjà trop de charges pour leurs ressources, mais non pas pour leur charité; et le Père Le Pailleur commençait à dévoiler son dessein; il pressait d'augmenter les bonnes œuvres, si bien qu'on se décida à louer un ancien cabaret et à y établir douze pauvres vieilles. Tout cela tenait déjà beaucoup du prodige. Ce n'était pourtant qu'une faible esquisse de ce qui se préparait.

D'abord, comment nourrir tout ce monde? On n'avait plus le temps de travailler, il y avait trop à faire pour soigner les malades.

pour la négative « parce qu'une Biographie publiée avant l'examen des vertus et des aits prodigieux par les soins de l'autorité religieuse pourrait devenir un obstacle au procès de béatification. » Nous avons reçu avec autant de reconnaissance que de respect la lettre du secrétaire de la Sacrée Congrégation, signée de S. S. Léon XIII, qui fait tant d'honneur au grand serviteur de Dieu, et nous avons le ferme espoir qu'on abrégera de beaucoup pour lui les délais d'usage avant la solennelle glorification.

On se décida à quêter. Mère Jeanne, la première, prit hardiment son panier, et, sans se soucier des quolibets, elle alla de porte en porte demander l'aumône pour ses pauvres. Depuis ce temps, la quête est une attribution spéciale des Petites-Sœurs. Comme on donne volontiers à ces bonnes mendiantes, qui épargnent à leurs pauvres la fatigue des recherches, la honte des refus, et surtout les vices auxquels la mendicité porte trop souvent la plupart d'entre eux! C'est dans les marchés particulièrement qu'on les accable de provisions de toutes sortes; car c'est par le peuple surtout que le bon Dieu aime à soutenir cette œuvre. Eh bien! vivant ainsi au jour le jour, à la merci de la Providence, il est sans exemple que leurs vieillards aient jamais manqué de rien. Quant à elles, c'est autre chose; je n'assurerais pas qu'elles aient toujours eu leur dîner. Cependant quelquefois le bon Dieu se contente de les faire attendre. En voici un exemple entre plusieurs autres.

Un soir, c'était encore à Saint-Servan, on venait de coucher les pauvres qui avaient dîné copieusement. Après avoir bien soigné tout leur monde, les bonnes sœurs durent penser à elles. Il s'agissait d'abord de dîner; mais que manger? Il ne restait plus à la maison qu'un quart de livre de pain. Que faire? aller quêter? il était tard; et d'ailleurs les sœurs ne le font jamais pour elles-mêmes : quand leurs pauvres sont rassasiés, Dieu leur envoie à elles ce qu'il lui plaît. On se met bravement à table; la supérieure récite le bénédicité, puis, grande question de savoir qui mangera le morceau de pain. Mère Marie-Thérèse le refuse; elle est la supérieure, elle ne veut point priver ses filles; mère Marie-Augustine est la plus jeune, elle doit s'accoutumer aux privations; mère Jeanne prétend que c'est sa faute si la quête n'a pas assez fourni : toutes se plaignent qu'on veuille les empêcher de profiter de cette occasion de faire un petit sacrifice à Dieu. La discussion menaçait de durer longtemps; heureusement on sonne tout à coup; c'était une personne charitable qui envoyait une abondante provision de pain et de viande. La Providence pour cette fois se contentait de la bonne volonté.

Voilà comment s'est fondée cette belle œuvre, dont l'amour des pauvres fait tous les frais. Après quelques années les Petites Sœurs



Mgr Affre, victime des tureurs révolutionnaires. (P. 147.)

eurent une quinzaine de maisons en France, puis elles en fondèrent à l'étranger : la rapidité de leur multiplication est elle-même un fait inouï, cent fois plus merveilleux que toutes les merveilles qui se sont accomplies dans leurs pieux asiles.

Quant à ces merveilles, qui entreprendra de les redire? Vaille que vaille, voici quelques traits, pris au hasard parmi des milliers d'autres.

Un jour, c'était à l'asile d'Angers, la petite Sœur cuisinière va trouver la bonne Mère et lui déclare que, tout bien compté, il lui reste, pour le souper de cent-vingt personnes, vieillards et Sœurs, quelques poissons et un peu de choux-fleurs.

— Allez! ma bonne petite, lui dit la Mère, faites chauffer ce que vous avez et priez bien saint Joseph; il voit notre détresse.

La Petite Sœur obéit simplement; elle réchauffa les aliments, les distribua dans les divers plats de service dont le contenu fut réparti aux vieillards; chacun d'eux reçut une portion fort respectable. Tous furent rassasiés, comme autrefois les Juifs que le Sauveur avait nourris dans le désert avec cinq pains et deux poissons; les Petites Sœurs elles-mêmes eurent abondamment de quoi souper. Et les restes de ces restes, car il y en eut, purent servir le lendemain.

Au mois d'octobre de l'année 1854, un incendie dévorait une fabrique d'allumettes voisine de la maison : le vent, soufflant avec violence, faisait voltiger sur l'asile de la paille et d'autres matières inflammables. Un sinistre était à redouter, et l'effroi était bien grand parmi les pauvres vieillards. Soudain la Petite Sœur assistante se dirige vers la haie qui faisait la séparation, tenant en main une image de la très sainte Vierge, et fait vœu, si le vent change de direction, de lui ériger une statue en cet endroit. Au même instant le feu s'apaise, le vent cesse et tout danger disparaît.

En exécution du vœu un petit oratoire a été élevé dans le lieu même témoin de la puissance de Marie.

Depuis longtemps le besoin d'une voiture se faisait sentir impérieusement ; le défaut d'argent en retardait toujours l'acquisition. La bonne Mère dit enfin : « S'il nous faut avoir les fonds pour la payer

avant de la commander, elle n'entrera jamais à l'asile : allons! à la garde de Dieu! »

Elle arrive chez l'ouvrier et lui explique ses intentions.

Le lendemain matin une inconnue se présente à l'asile, et lui remet dans la main un rouleau d'argent, en l'accompagnant de ces paroles : « Voilà pour payer votre voiture. » Il y avait trois cents francs.

« Dans l'asile du faubourg Saint-Antoine à Paris, rapporte le chroniqueur, la Providence doit souvent intervenir pour qu'on puisse suffire à l'entretien de tant de vieillards; et les faits merveilleux qui, ailleurs, se sont produits dans plusieurs circonstances, se renouvellent ici à chaque instant.

Que de fois a-t-on vu le miracle de la multiplicité des pains se reproduire! Que de fois le vin, et les aliments journaliers ont suffi à la nourriture d'un grand nombre de personnes, quoique recueillis en petite quantité!

Un jour la Petite Sœur cuisinière descend à la cave, croyant y trouver des pommes de terre pour le souper de la communauté. Hélas! il en restait bien peu. Inquiète, elle court à l'office qui se trouve tout dégarni; à peine y avait-il quelques portions pour les malades. Elle va exposer son embarras à la bonne mère. Celle-ci consulte sa bourse aussi dégarnie que la cave et l'office.

Enfin, pleine de foi en Dieu : « Allez, dit-elle, ma Petite Sœur, faites cuire et servez vos pommes de terre, Dieu s'arrangera du reste. »

La Petite Sœur prépara le peu qu'elle possédait, en servit abondamment à tout le monde, et il en resta encore. Il y avait près de deux cents personnes.

Une autre fois, il fallait verser une assez forte somme pour travaux urgents. A force d'économie, on était parvenu à réaliser une partie de la somme, mais il manquait cinq cents francs. Le jour du paiement arrive. Les Petites Sœurs sont inquiètes et font quelques visites. Mais hélas! elles ne rapportent rien. Néanmoins elles vont avec la note chez l'architecte.

— Voilà bien de l'argent à verser, dit-il après avoir tout examiné, puis il ajoute : « La conférence de Saint-Séverin a pensé que

vous étiez dans le besoin, aussi m'a-t-elle remis pour vous ce billet de cinq cents francs. »

A la Maison de la rue Royer-Collard, il arrive un jour qu'une Petite Sœur étant au marché Saint-Germain, désira acheter quelques œufs frais pour les plus débiles des vieillards. On voulait les lui vendre deux sous et la Petite Sœur répondit : « C'est trop cher pour notre bourse, il faudra s'en passer... » Puis elle s'en alla sans acheter d'autres provisions. A peine est-elle rentrée que la sœur économe vient presque la gronder :

— Mais, lui dit-elle, ma sœur, comment avez-vous pu acheter tant d'œufs frais? C'est une trop grande dépense pour nous.

La pauvre sœur, ne comprenant pas ce qu'on lui demandait, répondit qu'elle n'en avait pas acheté du tout.

— Comment! repartit l'économe; mais une femme est venue, il y a un moment, en apporter une centaine de votre part, et elle a dit qu'ils étaient payés.

C'était sans doute quelque bonne marchande qui avait voulu jouer à la Providence.

L'histoire des Petites Sœurs des Pauvres n'est tout entière qu'une longue suite de faits, inexplicables pour l'esprit humain et dans lesquels l'intervention divine apparaît à chaque pas.

Ici encore, comme pour les personnages favorisés du don des miracles, nous devons avertir nos lecteurs que nous citons à peine quelques héroïnes, parmi le très grand nombre de ces saintes femmes à qui leur éminente vertu mérita des faveurs surnaturelles de la divine Miséricorde. Notre recueil n'est pour ainsi dire qu'un indicateur, ou si l'on veut nous permettre cette expression, un carnet de célestes spécimens. Nous n'ajoutons plus qu'un nom, parce qu'il s'agit d'une enfant et qu'un ou deux petits traits de sa vie formeront une gracieuse finale pour ce chapitre.

Julie Napoléoni, jeune Romaine du XIXe siècle,[1] fut comblée,

(1) Elle est morte en 1852. Douze jours après ses funérailles son corps fut trouvé en parfait état de conservation. Le même prodige s'est réalisé pour un certain nombre de saints personnages

dès le bas âge, de grâces merveilleuses. Un jour, un personnage de haute distinction entre dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et y trouve la servante de Dieu agenouillée devant le Saint-Sacrement, dans l'attitude d'une personne qui est tout absorbée par une adoration profonde. Il s'unit un instant à sa prière et il la laisse plongée dans sa contemplation.

Il monte aussitôt en voiture, et se transporte au Vatican avec la rapidité habituelle aux équipages de grande maison. Il s'arrête à peine quelques instants au palais, descend sur la place Saint-Pierre et entre dans la basilique. Quel n'est pas son étonnement lorsqu'en passant devant la chapelle du Saint-Sacrement, il y trouve Julie en prière! Il ne peut d'abord en croire ses propres yeux, et pense qu'il est le jouet de quelque illusion. Mais il s'approche, il examine, et voit que c'est bien Julie Napoleoni; impossible d'en douter.

On comprendra sans peine la surprise de l'illustre témoin si l'on réfléchit que Saint-Pierre est à une distance au moins de quatre kilomètres de Sainte-Marie-Majeure, et qu'il est impossible que Julie ait pu prendre les devants sur un équipage lancé au grand galop des chevaux.

Une autre fois, le curé de Saint-Vite, sur la paroisse duquel elle se trouvait alors, lui avait prescrit de se rendre, tous les dimanches et les jours de fête, à l'explication de l'Évangile, qu'il faisait très régulièrement à une heure de l'après-midi. Un jour de grande solennité, Julie avait eu la dévotion d'aller faire la communion dans la basilique de Saint-Pierre. Elle y éprouva des délices inaccoutumées, si bien que, ravie par les douceurs divines, elle ne s'aperçut nullement que déjà plusieurs heures s'étaient écoulées.

Enfin, elle revient à elle-même, et croyant remarquer qu'il était assez tard, elle demande à une personne voisine l'heure qu'il est.

du XIXe siècle, notamment le V. Nunzio Sulprizio, la V. Mère de Pinczon, etc. Un des cas les plus récents de ce fait merveilleux s'est produit en 1893 à Heldergem, en Belgique. On retrouva parfaitement conservé le corps de M. l'abbé de Mayer, ancien curé de la paroisse, mort en 1874 en odeur de sainteté.

On lui répond qu'il est une heure de l'après-midi, c'est-à-dire l'heure de l'exercice auquel l'obéissance lui fait un devoir d'assister. Troublée de voir qu'elle s'est mise en retard, elle s'écrie : « Mon Dieu, comment ferai-je pour obéir à mon curé ?... » Elle n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles qu'elle se trouva, sans savoir comment, dans l'église de Saint-Vite, à la place où le vénérable curé la voulait.

Quoique habituée aux faits surnaturels, Julie fut si émerveillée, qu'elle ne put s'empêcher de le raconter ingénument à son pasteur ; celui-ci s'est fait un devoir de l'attester à la gloire de Dieu et à l'honneur de sa fidèle servante.

Heureux les esprits simples et droits ! Le Seigneur trouve ses délices dans l'innocence de leur cœur, et les anges du ciel prennent leurs complaisances à les assister dans toutes leurs voies.





Chapitre Quatrième.

La Médaille miraculeuse et les merveilles qui s'y rattachent. — Sœur Catherine Labouré. — L'appel mystérieux. — Une nuit inoubliable. — Apparitions et prédictions. — Grâces innombrables et de toute nature. — La Médaille et les soldats. — Bugeaud, Saint-Arnaud, Pélissier et nos autres gloires militaires. — Popularité du signe donné par la sainte Vierge. — Ce qu'était en 1830 la paroisse de Notre-Dame des Victoires. — L'abbé Desgenettes, et son touchant récit. — Transformation produite par l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. — Les milliers d'ex-voto. — Alphonse Ratisbonne. — Circonstances extraordinaires de son voyage à Rome et de ses entrevues avec M. de Bussierre. — Contraste entre l'impiété du jeune Juif et les prévenances de la Reine du ciel à son égard. — Le coup de foudre à l'église Saint-André. — Terrassé par l'apparition de la sainte Vierge. — Conversion instantanée d'Alphonse. — Stupeur de sa famille et admiration des catholiques. — L'enfant de la sainte Vierge.

La médaille miraculeuse, l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, la vision d'Alphonse Ratisbonne : trois merveilles de premier ordre qui sont intimement liées l'une à l'autre et proclament à l'envi la bonté miséricordieuse de la Mère de Dieu !

Qui n'a pas lu quelqu'une des innombrables relations publiées sur l'origine de la médaille miraculeuse? Nous allons néanmoins, à cause de l'importance d'un tel fait, en reproduire ici un court exposé d'après les documents les plus authentiques.

Une fille de la campagne, du nom de Labouré, eut pendant sa jeunesse plusieurs visions à la suite desquelles se décida sa vocation à l'état religieux. Elle avait vu plusieurs fois, par une grâce tout exceptionnelle, un prêtre se placer devant elle et lui dire qu'un jour elle serait heureuse de venir à lui. Or il arriva qu'elle rendit visite à

une sœur dans un couvent des Filles de la Charité, et la première chose qui frappa ses regards ce fut un portrait de saint Vincent de Paul, en qui elle reconnut le prêtre mystérieux de ses visions. Aussi, à peine âgée de dix-huit ans, elle entra à la maison-mère des Filles de la Charité, à Paris. C'était au mois d'avril 1830.

Elle y reçut bientôt de nouvelles faveurs spirituelles et soudain elle sentit s'accroître en elle le désir qu'elle avait eu déjà de voir la très sainte Vierge elle-même. Dans sa simplicité naïve, elle priait saint Vincent de Paul et son ange gardien, afin d'obtenir la réalisation de son vœu le plus ardent. Une telle foi fut récompensée de la façon la plus merveilleuse.

Un soir, le 18 juillet, veille de la fête de saint Vincent de Paul, sœur Catherine Labouré, étant au lit, venait de s'endormir. Tout à coup elle entendit prononcer trois fois de suite et à haute voix son propre nom. Il était alors onze heures et demie environ. Très surprise, Sœur Catherine se réveille complètement et cherche à savoir qui peut bien l'appeler ainsi à cette heure. Elle soulève le rideau de son lit, et aperçoit auprès d'elle un petit enfant merveilleusement beau et qui paraissait âgé de quatre ou cinq ans. Il était vêtu de blanc, et son vêtement comme son corps et ses blonds cheveux répandaient de tous côtés des rayons lumineux. Sœur Labouré n'était pas encore revenue de son saisissement que le mystérieux enfant lui adressa la parole d'une voix harmonieuse. « Venez à la chapelle, lui dit-il, la sainte Vierge vous attend. » A cette invitation, sœur Catherine hésite ; sans doute elle voudrait bien obéir à l'ordre du messager céleste, car c'en est un assurément, mais elle craint de faire du bruit dans le dortoir, elle va être surprise... Déjà l'enfant a lu dans sa pensée : « Ne craignez pas, ajoute-t-il, tout le monde dort, je vous accompagne. »

Sœur Catherine n'hésite plus ; elle se lève, s'habille en toute hâte et suit l'enfant, qui marche à sa gauche, illuminant tout sur son passage. La sœur constate avec étonnement que toutes les lampes sont allumées. Ils arrivent à la chapelle ; son guide touche de la main la porte, qui s'ouvre aussitôt, laissant voir la chapelle brillamment éclairée. Conduite par l'enfant, sœur Catherine attendait ce qui allait

se passer, et cette attente lui était bien pénible. Soudain l'enfant élève la voix et lui dit : « Voici la sainte Vierge, la voici ! » En même temps, sœur Catherine entend distinctement à droite un bruissement, comme celui d'une robe de soie, et aussitôt une dame apparaît dans le sanctuaire et va s'asseoir au côté gauche, à la place habituelle du directeur de la communauté.

Cette dame était d'une beauté extraordinaire; elle portait une robe blanche, légèrement jaunâtre, et un voile bleu. Sœur Catherine ne douta pas que ce ne fût la sainte Vierge, et, cédant à l'impulsion de son amour, elle alla se jeter à ses pieds.

Pour ce qui se passa alors entre la sainte Vierge et la religieuse, aucune narration ne vaudrait le simple récit fait par Sœur Catherine elle-même : « En ce moment, écrivait-elle plus tard, je sentis l'émotion la plus douce de ma vie, et il me serait impossible de l'exprimer. La sainte Vierge m'expliqua comment je devais me conduire dans mes peines, et, me montrant de la main gauche le pied de l'autel, elle me dit de venir me jeter là et d'y répandre mon cœur, ajoutant que je recevrais là toutes les consolations dont j'aurais besoin. Puis elle me dit encore : « Mon enfant, je veux vous charger d'une mission; vous y souffrirez bien des peines, mais vous les surmonterez à la pensée que c'est pour la gloire du bon Dieu. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce, ne craignez point; dites tout ce qui se passe en vous, avec simplicité et confiance. Vous verrez certaines choses; vous serez inspirée dans vos oraisons : rendez-en compte à celui qui est chargé de votre âme. »

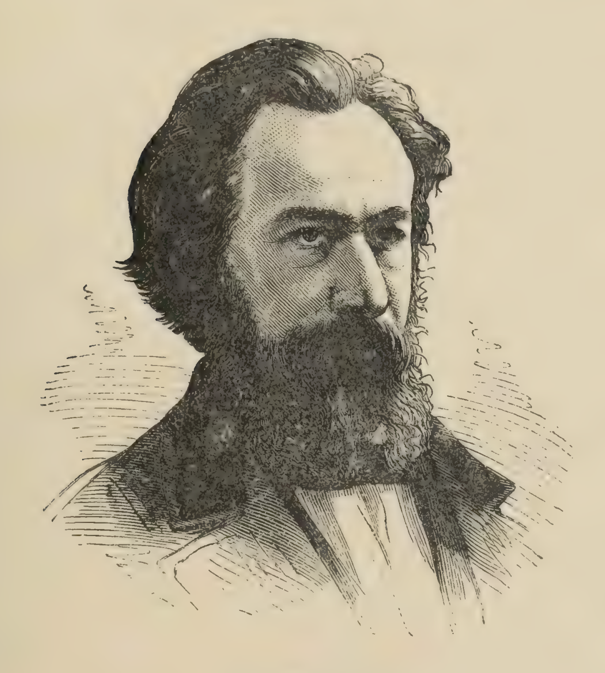
» Je demandai alors à la sainte Vierge l'explication des choses qui m'avaient été montrées. Elle me répondit : « Mon enfant, les temps sont très mauvais; des malheurs vont fondre sur la France; le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toute sorte. Mais venez au pied de cet autel ; là les grâces seront répandues sur toutes les personnes qui les demanderont, les grands et les petits.

» Un moment viendra où le danger sera grand; on croira tout perdu; là je serai avec vous, ayez confiance; vous reconnaîtrez ma visite, la protection de Dieu et celle de saint Vincent sur les deux

communautés. Ayez confiance, ne vous découragez pas, je serai avec vous.

» Il y aura des victimes dans d'autres communautés. Dans le clergé de Paris, il y aura des victimes. Mgr l'Archevêque mourra.[1] Mon enfant, la Croix sera méprisée, on la jettera par terre; les rues seront pleines de sang; le monde entier sera dans la tristesse. »

La sainte Vierge ajouta diverses choses touchant le directeur de



OZANAM. (P. 154.)

sœur Catherine, M. Aladel, et la communauté des Filles de la Charité. Puis elle continua, après lui avoir annoncé la réalisation de certains faits :

« Mais de grands malheurs arriveront, le danger sera grand; cependant ne craignez point, la protection de Dieu est toujours là d'une manière particulière, et saint Vincent vous protégera. Je serai

(1) On sait que Mgr Affre, alors archevêque de Paris, fut victime des fureurs révolutionnaires en 1848, et qu'en 1870, Mgr Darbois fut à son tour victime de la Commune.

moi-même avec vous; j'ai toujours l'œil sur vous, je vous accorderai beaucoup de grâces. » Et sœur Catherine ajoutait que ces grâces seraient plus spécialement accordées à ceux qui les demanderaient; aussi exhortait-elle les catholiques avec instances à prier beaucoup.

Enfin, l'apparition cessa, et Sœur Labouré termine ainsi son récit : « Je ne saurais dire combien de temps je suis restée auprès de la sainte Vierge; tout ce que je sais, c'est qu'après m'avoir parlé longtemps, elle s'en est allée, disparaissant comme une ombre qui s'évanouit. » Sœur Catherine alors se releva : son guide n'avait pas quitté sa place. Il s'avança vers elle, se plaça de nouveau à sa gauche et la reconduisit jusqu'à son lit.

« Je crois, dit sœur Labouré, que cet enfant était mon ange gardien, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtînt la faveur de voir la sainte Vierge... Revenue à mon lit, j'entendis sonner deux heures, et je ne me suis point rendormie. »

Cette première apparition, quelque merveilleuse qu'elle fût, n'était cependant qu'une sorte de préparation aux deux visions qui suivirent et qui furent les plus importantes; la sainte Vierge y exprima, d'une manière formelle, ses volontés et le désir qu'elle avait de les voir se réaliser. En effet, pendant la seconde et la troisième apparition, la Vierge Marie ordonna à sœur Labouré de faire frapper une médaille dont elle lui indiqua le modèle, et de répandre partout l'usage de cette médaille, ainsi que la dévotion à la Reine du Ciel, dont elle portait l'image.

Voici le récit même de sœur Labouré.

« Le 27 novembre 1830 (c'est-à-dire environ quatre mois après la première apparition), qui était un samedi, et la veille du premier dimanche de l'Avent, à cinq heures et demie du soir, faisant la méditation dans un profond silence, j'ai cru entendre, du côté droit du sanctuaire, comme le bruit d'une robe de soie; j'aperçus la sainte Vierge auprès du tableau de saint Joseph; sa taille était moyenne et sa figure si belle qu'il me serait impossible d'en décrire la beauté. Elle était debout, vêtue d'une robe blanc aurore, avec la forme qu'on appelle *à la vierge*. La tête était couverte d'un voile blanc qui descendait de chaque côté jusqu'aux pieds. Elle avait les cheveux en

bandeaux, et les pieds reposaient sur un globe; du moins, je n'en vis que la moitié. Les mains, élevées à la hauteur de la ceinture, tenaient, d'une manière très aisée, un autre globe. Elle avait les yeux élevés vers le Ciel, et sa figure s'illumina pendant qu'elle offrait le globe à Notre-Seigneur.

» Tout à coup, ses doigts se remplirent d'anneaux et de pierres précieuses très belles... ; les rayons qui en jaillissaient se reflétaient de tous côtés, ce qui l'enveloppait d'une telle clarté que l'on ne voyait plus ni ses pieds ni sa robe. Les pierreries étaient plus ou moins grosses, et les rayons qui en sortaient étaient proportionnellement plus ou moins éclatants.

» Je ne saurais dire ce que j'éprouvai, ni tout ce que j'appris en si peu de temps.

» Comme j'étais occupée à la contempler, la sainte Vierge abaissa les yeux sur moi et une voix me dit au fond du cœur : « Ce globe que vous voyez représente le monde, et particulièrement la France et chaque personne en particulier. »

» Ici je ne sais pas exprimer ce que j'aperçus de la beauté et de l'éclat des rayons. Et la sainte Vierge ajouta : « Voici le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent, » me faisant entendre aussi combien elle est généreuse envers les personnes qui la prient..... combien de grâces elle accorde aux personnes qui les lui demandent!.... Dans ce moment, j'étais ou je n'étais pas..... je ne sais..... je jouissais! Il se forma alors autour de la sainte Vierge un tableau un peu ovale sur lequel on lisait, écrites en lettres d'or, ces paroles : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*

» Puis une voix se fit entendre qui me dit : « Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle; les personnes qui la porteront indulgenciée recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou; les grâces seront abondantes pour les personnes qui auront confiance. »

» A l'instant, dit la Sœur, le tableau parut se retourner. » Elle put en voir alors le revers, qui est celui de la *Médaille miraculeuse*.

« Le tableau s'étant retourné, dit-elle, je vis au revers la lettre

M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et, au-dessous du monogramme de Marie, les cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines, et l'autre transpercé d'un glaive.

La sainte Vierge ayant signifié à la Sœur sa volonté qu'on fît frapper une médaille, ainsi que nous venons de le voir, l'Autorité ecclésiastique, après mûr examen, se rendit à son désir. Or, cette médaille, à peine fabriquée, se répandit avec une facilité prodigieuse et devint l'instrument des grâces célestes pour tous ceux qui la portaient.

« Ce fut un empressement extraordinaire parmi les fidèles des deux sexes et de toutes les conditions à l'adopter. Elle commençait déjà à opérer des prodiges dont le nombre, toujours croissant, lui a valu le nom de *miraculeuse*. Les marchands ne pouvaient suffire à la vente ni les ouvriers graveurs à la fabrication.

» De tous côtés, on était unanime à constater les résultats merveilleux obtenus par ceux qui la portaient en invoquant le secours de la sainte Vierge avec confiance. Au bout de peu de temps, la médaille était connue et vénérée, non seulement dans toute la France, mais dans le monde entier : tous les pays d'Europe la possédaient ; on la trouvait dans l'Extrême-Orient et jusqu'en Chine. Le petit livre qui contenait un récit bien simple des apparitions se vendit, en quelques années, à plus de 130,000 exemplaires.

» En présence de ce mouvement extraordinaire, l'autorité ecclésiastique décida qu'il y avait lieu d'ouvrir une enquête sur les apparitions de la sainte Vierge à la sœur Labouré. Commencée le 16 février 1836, elle occupa dix-neuf séances et ne fut terminée qu'au mois de juillet. Elle fut toute favorable à cette nouvelle forme de la dévotion envers la sainte Vierge. Il n'y eut plus dès lors qu'à laisser s'accomplir la prodigieuse diffusion de la médaille et qu'à enregistrer les miracles opérés chaque jour par elle dans le monde entier.

» Ils sont innombrables, tant la Reine toute-puissante des Cieux a pour agréable la foi des fidèles en la médaille que sa bonté leur a donnée.

» Les grâces obtenues par le moyen de cette Sainte Médaille sont de toute nature : guérisons, conversions, réussites dans des

entreprises difficiles, heureux dénoûments d'affaires désespérées. La sainte Vierge s'est plu à manifester de mille manières sa puissance et l'efficacité de la protection accordée à ceux qui avaient confiance en sa médaille privilégiée.

» La médaille miraculeuse fut surtout populaire parmi nos soldats pendant la guerre d'Algérie et de Crimée. On racontait dans les camps les traits les plus étonnants de préservation due à la chère médaille.

» En 1841, le maréchal Bugeaud vint en Algérie prendre la direction de la plus difficile des guerres. Sa famille était dans les angoisses, parce qu'on savait qu'il était toujours le premier au feu. L'une de ses pieuses filles lui demanda, la veille de son départ, d'accepter de sa main une médaille de la sainte Vierge, et de lui permettre de la passer à son cou, comme une sauvegarde contre tant de périls ; il accéda au désir de son enfant et lui laissa placer sur sa poitrine, attachée à un simple cordon, une petite médaille en argent. Dans toutes les guerres d'Afrique, la petite médaille de la sainte Vierge est restée sur son cœur, et Marie s'est plu à récompenser la confiance de l'enfant et l'acte de foi du soldat. Il sortit sain et sauf de tous les périls de ses dix-huit campagnes, où tant de braves tombèrent à ses côtés sous les coups des Arabes. Aussi, lorsqu'il partit d'Alger, voulut-il garder sa petite médaille en témoignage de reconnaissance. Elle était encore suspendue à son cou lorsqu'il mourut.

» Portée aussi par le maréchal de Saint-Arnaud, avec le scapulaire, à la bataille de l'Alma, invoquée par le maréchal Pélissier à l'assaut de Sébastopol, la médaille miraculeuse est restée la marque de dévotion préférée des soldals. Bien souvent dans les guerres du second Empire, les aumôniers et les Sœurs de Charité ont rencontré ce signe béni sur la poitrine des blessés. Souvent aussi leur pieuse industrie s'en est servie auprès des malheureux mis hors de combat, pour leur obtenir la guérison ou la grâce d'une mort chrétienne, en la glissant sous leurs vêtements ou dans leur lit de souffrances. Elle était distribuée à profusion dans les armées en campagne, et jamais il n'y en avait assez. Non seulement les soldats catholiques, mais les soldats protestants, schismatiques, et même mahométans, voulaient

posséder le saint talisman. Les officiers comme les soldats portaient leur médaille sans respect humain. Les uns la baisaient en mourant, d'autres y avaient recours pour adoucir et calmer leurs souffrances ; ceux-ci reconnaissaient qu'elle les avait préservés pendant le combat, ceux-là lui devaient une bonne et sainte mort.

» Elle serait inépuisable la liste des grâces de bénédiction et de protection dues à la médaille miraculeuse. Il n'est pour ainsi dire pas de famille qui n'en ait obtenues ; on en citerait des milliers. Un plus grand nombre encore restent ignorées.[1] »

*
* *

La vertu prodigieuse attachée à la sainte médaille devait éclater surtout dans les merveilles qui allaient s'accomplir à Notre-Dame des Victoires.

Qu'était-ce que Notre-Dame des Victoires à cette époque, c'est-à-dire sous le règne de Louis-Philippe ? Le grand serviteur de la sainte Vierge, l'abbé Desgenettes, va nous le dire.

« Il y a dans Paris, dans cette Babylone qui a infecté le monde entier de tous les venins, de toutes les doctrines de la corruption, de l'impiété, de la révolte et du mensonge, une paroisse presque inconnue, même d'un grand nombre de ses habitants. Elle est située entre le Palais-Royal et la Bourse, au centre de la ville ; sa ceinture se compose de théâtres et de lieux de plaisirs bruyants et publics. C'est le quartier le plus absorbé par les agitations intéressées de la cupidité et de l'industrie, le plus abandonné aux criminelles jouissances des passions de toute espèce. Son église, dédiée à Notre-Dame des Victoires, a perdu son nom avec sa gloire ; on ne la connaît plus que sous le nom d'église des Petits-Pères. En des temps malheureux, elle servit de Bourse. Ce temple restait désert, même aux jours des solennités les plus augustes de la religion. Point de sacrements administrés dans cette paroisse, pas même à la mort.

(1) Voir les *Merveilles de la Médaille miraculeuse* et les autres ouvrages, en grand nombre, publiés sur ce sujet.

» C'est en vain que le prêtre monte dans la chaire pour y rompre le pain de la parole, personne pour l'écouter. Une poignée de chrétiens et qui craignaient de le paraître, voilà tout le troupeau. Les autres, absorbés par les calculs de l'intérêt et du gain, ou noyés dans les excès des passions, ne connaissent ni l'église ni le pasteur; et si ce triste pasteur tente d'établir quelques relations avec les âmes qui lui sont confiées, on le dédaigne, on le repousse, on le méprise. Il s'entend dire qu'on « n'a pas besoin de lui, qu'il n'a qu'à se retirer. » Si, à force d'employer des sollicitations étrangères, il obtient d'être admis auprès d'un malade en danger, c'est sous condition d'attendre que le malade ait perdu le sentiment, et encore qu'il ne se présentera qu'en habit de séculier. « A quoi bon sa visite? Il ne ferait que tourmenter inutilement le malade. Quant à son habit, on ne veut pas le voir; et puis, que dirait-on si l'on voyait entrer un prêtre dans notre maison? on nous prendrait pour des jésuites... » Voilà le degré de foi et d'esprit religieux de cette paroisse, et c'est là que je fus nommé curé en 1832.

» Rien de plus désolant que le spectacle qui s'offrit alors à mes yeux. Plus d'administration de sacrements; les malades mouraient sans confession; presque plus de Pâques; l'église était déserte : trente ou quarante personnes à la grand'messe, une douzaine à vêpres, et c'était rare; les prêtres détestés, méprisés, insultés, s'ils se trouvaient dans la nécessité de se montrer dehors avec leur vêtement clérical. Le dimanche qui suivit mon installation était la fête de saint Augustin (un des patrons de l'église). Cette circonstance et un peu la curiosité de voir le nouveau pasteur auraient dû amener quelques personnes à l'église : je ne sais pas si plus de quarante paroissiens assistaient à la grand'messe; mais je comptai à vêpres au moment du sermon; nous étions trente-huit, en comptant le prédicateur qui ne put s'empêcher d'exprimer son mécontentement. J'essayai de faire des visites, je fus reçu avec une malhonnêteté marquée, on me repoussait en qualité de prêtre...[1]

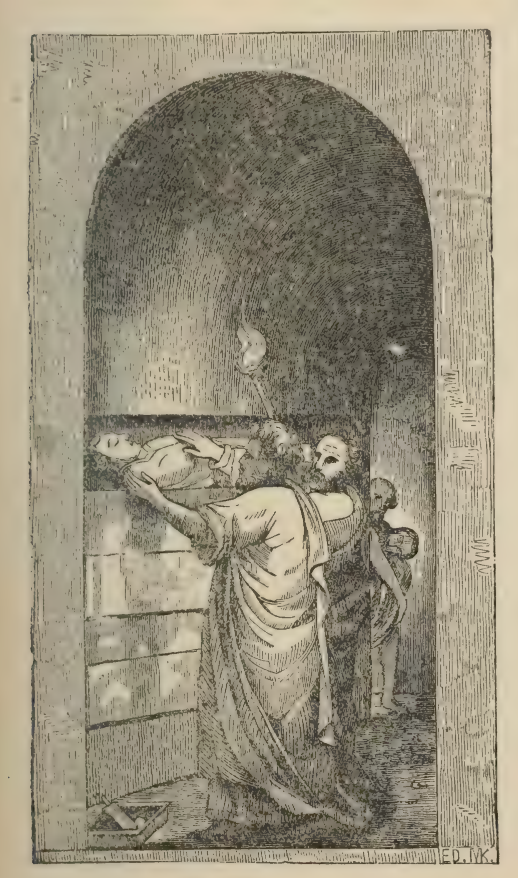
(1) C'était l'époque où le gouvernement tolérait les actes d'impiété, laissait briser les croix et semblait presque de connivence avec la horde sauvage qui alla saccager le palais de l'Arche-

» Que faire en présence d'une telle situation? Prier, gémir, souffrir et attendre. Je n'osais concevoir aucune espérance de régénérer une telle population. Mais l'heure du salut allait pourtant bientôt sonner pour ces pauvres païens, grâce à l'infinie miséricorde de la Providence.

» Le 3 décembre 1836, fête de saint François Xavier, à neuf heures du matin, je commençais la sainte messe, à l'autel de la sainte Vierge, que nous avons depuis consacré à son très saint et immaculé Cœur, et qui est aujourd'hui l'autel de l'Archiconfrérie; j'en étais au premier verset du psaume *Judica me*, quand une pensée vint saisir mon esprit : c'était la pensée de l'inutilité de mon ministère dans cette paroisse; elle ne m'était pas étrangère, je n'avais que trop d'occasion de la concevoir et de me la rappeler. Mais dans cette circonstance elle me frappa plus vivement qu'à l'ordinaire. Comme ce n'était ni le lieu ni le temps de m'en occuper, je fis tous les efforts possibles pour l'éloigner de mon esprit. Je ne pus y parvenir, il me semblait entendre continuellement une voix qui venait de mon intérieur et qui me répétait : « Tu ne fais rien, ton ministère est nul; vois, depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné? tout est perdu, ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais par prudence te retirer. » Et malgré tous mes efforts pour repousser cette malheureuse pensée, elle s'opiniâtra tellement qu'elle absorba toutes les facultés de mon esprit, au point que je lisais, je récitais les prières sans plus comprendre ce que je disais : la violence que je m'étais faite m'avait fatigué, et j'éprouvais une transpiration des plus abondantes. Je fus dans cet état jusqu'au commencement du canon de la messe. Après avoir récité le *Sanctus*, je m'arrêtai un instant, je cherchai à rappeler mes idées; effrayé de l'état de mon esprit, je me dis : « Mon Dieu! dans quel état suis-je? comment vais-je offrir le divin sacrifice? je

vêché. Il semble que Dieu, touché de compassion pour la France, ait voulu multiplier les lumières surnaturelles et les moyens de salut en face de cette recrudescence de persécution. Ce fut alors que l'Eglise eut pour défenseurs et pour apôtres les Lacordaire, les Ravignan, les Ozanam, alors également que lui furent donnés l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et la Médaille miraculeuse. Plus tard, aux nouveaux débordements d'impiété succédèrent des secours nouveaux : Lourdes, par exemple, en face de l'apostat Renan.

n'ai pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon Dieu, délivrez-moi de cette malheureuse distraction! » A peine eus-je achevé ces paroles, que j'entendis très distinctement ces mots prononcés d'une manière solennelle : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie. » A peine eus-je entendu ces paroles, qui ne frappèrent point mes oreilles, mais retentirent seulement au dedans de moi, que je recouvrai immédiatement le calme et la liberté de l'esprit. La fatale impression qui m'avait si violemment agité s'effaça aussitôt; il ne m'en resta aucune trace...



Les Catacombes. (P. 159.)

» Je continuai la célébration des saints mystères, sans me souvenir de ma précédente distraction. Après mon action de grâces, j'examinai la manière dont j'avais offert le saint sacrifice; alors seulement je me rappelai que j'avais eu une distraction; mais ce n'était qu'un souvenir confus, et je fus obligé de rechercher pendant quelques instants quel en avait été l'objet. Je me rassurai en me disant : « Je n'ai pas péché, je n'étais pas libre. » Je me demandai comment cette distraction avait cessé, et le souvenir de ces paroles que j'avais entendues se présenta à mon esprit. Cette pensée me frappa d'une sorte de terreur. Je cherchai à nier la possibilité de ce fait, mais ma mémoire confondait les raisonnements que je m'objectais. Je bataillai avec moi-même pendant dix minutes. Je me disais à moi-même : « Quelle fatale pensée! si je m'y arrêtais, je m'exposerais à un grand

malheur; elle affecterait mon moral; je pourrais devenir visionnaire. » Fatigué de ce nouveau combat, je pris mon parti, et je me dis : « Je ne puis m'arrêter à cette pensée, elle aurait trop de fâcheuses conséquences; d'ailleurs, c'est une illusion, j'ai eu une longue distraction pendant la messe, voilà tout. L'essentiel pour moi est de n'y avoir pas péché; je ne veux plus y penser. » Et j'appuie mes mains sur le prie-Dieu sur lequel j'étais à genoux. Au moment même, et je n'étais pas encore relevé, j'entends prononcer bien distinctement ces paroles : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie. » Je retombe à genoux, et ma première impression fut un mouvement de stupéfaction. C'étaient les mêmes paroles, le même son, la même manière de les entendre. Il y a quelques instants, j'essayais de ne pas croire, je voulais au moins douter; je ne le pouvais plus; j'avais entendu, je ne pouvais me le cacher à moi-même. Un sentiment de tristesse s'empara de moi, les inquiétudes qui venaient de tourmenter mon esprit se présentèrent de nouveau. J'essayai vainement de chasser toutes ces idées, je me disais : « C'est encore une illusion, fruit de l'ébranlement donné à ton cerveau par la première impression que tu as ressentie. Tu n'as pas entendu, tu n'as pas pu entendre. » Et le sens intime me disait : « Tu ne peux douter, tu as entendu deux fois. » Je pris le parti de ne point m'occuper de ce qui venait de m'arriver, de tâcher de l'oublier. Mais ces paroles : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie, » se présentaient sans cesse à mon esprit. Pour me délivrer de l'impression qui me fatiguait, je cède de guerre lasse et je dis : « C'est toujours un acte de dévotion à la sainte Vierge, qui peut avoir un bon effet; essayons. » Mon consentement n'était pas libre, il était exigé par la fatigue de mon esprit. Je rentrai dans mon appartement; pour me délivrer de cette pensée, je me mis à composer les statuts de notre association. A peine eus-je mis la main à la plume, que le sujet s'élaircit à mes yeux, et les statuts ne tardèrent pas à être rédigés... »

Dès que cette consécration eut été faite solennellement et l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires établie, tout changea de face dans cette paroisse si peu chrétienne. Bien mieux, ce fut dans

notre pays et à l'étranger, le point de départ d'un mouvement religieux considérable. Bien d'autres causes sans doute, contribuèrent à le produire ; mais, quand on y regarde de près, il semble que, depuis un demi-siècle, les meilleures grâces, dont le Ciel a comblé la France, soient sorties de ce sanctuaire, tant Marie s'y est montrée prodigue de bienfaits ; et cette merveilleuse floraison d'œuvres et de vertus écloses au soleil de Nôtre-Dame des Victoires est pour la France une garantie que la céleste Reine a voulu établir là un principe de régénération et une source féconde de grâces.

« Dans ce béni sanctuaire, écrit un contemporain, que de faveurs extraordinaires reçues, que de grâces de conversion obtenues, que de bienfaits insignes accordés à la tendre confiance envers Marie, que de miracles même opérés au pied de la statue de la glorieuse Vierge ! Et quelle merveilleuse extension, dans le monde entier, de cette pieuse Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie ! De jour en jour, le nombre des associés augmente; il est prodigieux. Innombrables aussi sont les agrégations de toutes ces œuvres de piété et de charité qui croient n'être pas complètes, ni avoir droit à toutes les bénédictions du Ciel, si elles ne se rattachent pas à ce centre privilégié de grâce et de piété. Pour enregistrer toutes ces faveurs célestes, pour relier entre elles toutes ces pieuses agrégations, il a fallu un bulletin spécial. Les *Annales de Notre-Dame des Victoires* sont devenues comme un registre toujours ouvert de grâces extraordinaires. Le vénéré sanctuaire atteste lui-même, par ses milliers et milliers d'*ex-voto* de toute provenance, de toute forme, qu'il est un lieu privilégié entre tous, où la sainte Mère de Dieu se plaît à répandre ses bienfaits. »

*
* *

Nous citerons un exemple entre mille et cent mille autres des merveilleuses faveurs obtenues par la médaille miraculeuse et l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Aussi bien, nous aurons l'occasion en même temps de signaler une des plus étonnantes manifestations du surnaturel au XIXe siècle : nous voulons parler de

l'apparition de la sainte Vierge à Alphonse Ratisbonne et de l'éclatante conversion de cet ennemi juré du catholicisme.

Frère du R. P. Théodore, Alphonse Ratisbonne avait passé sa première jeunessse dans la dissipation et les plaisirs. Il croyait, comme il l'avoua lui-même plus tard, qu'on n'était au monde que pour en jouir. Les études ne lui souriaient pas; les affaires l'ennuyaient : il ne rêvait que soirées, fêtes, voyages et distractions de toute sorte.

Aimant avec une particulière tendresse ses parents, ses sœurs et les autres membres de sa famille, il ressentait une aversion profonde contre son frère Théodore, à qui il ne pouvait pardonner de s'être fait catholique et surtout d'être prêtre. Il alla même jusqu'à lui écrire qu'il ne voulait plus le voir ni conserver aucune relation avec lui.

Soit parce qu'il était Juif, soit par suite de cette antipathie pour son frère, Alphonse nourrissait également une haine violente contre les prêtres, les églises, les couvents, et principalement contre les jésuites, dont le seul nom provoquait sa fureur.

Vers la fin de l'année 1841, Alphonse Ratisbonne, alors âgé de vingt-sept ans, entreprit un voyage d'agrément qui devait durer jusqu'à l'été de l'année suivante. Il était convenu avec sa famille qu'il irait à Naples, passerait l'hiver à Malte, et reviendrait ensuite par l'Orient. Laissons-le raconter ces touchants souvenirs.[1]

« Le navire, avant d'arriver à Naples, fit une halte à Civita-Vecchia. Au moment d'entrer au port, le canon du fort tonnait avec force. Je m'informai avec une maligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur les terres pacifiques du Pape. — On me répondit : « C'est la fête de la Conception de Marie. » Je haussai les épaules sans vouloir débarquer.

Le lendemain, à la lumière magnifique d'un soleil qui étincelait sur la fumée du Vésuve, nous abordâmes à Naples. J'y passai un mois pour tout voir et tout écrire; j'écrivis surtout contre la religion

(1) Comme de coutume, nous devons, à notre grand regret, écourter notablement ce récit, à cause de la surabondance de matières que comporte cet ouvrage, dont le nombre de pages est rigoureusement limité.

et les prêtres qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait inutiles. Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement; du reste, un ordre de mon médecin me recommandait de passer l'hiver à Naples en me défendant positivement d'aller à Rome, à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

Il y avait toute espèce de motifs pour me détourner du voyage de Rome; aussi, je retins une place à bord de *Mongibello* pour me rendre en Sicile.

Comment après tout cela suis-je allé à Rome? Je ne puis me l'expliquer à moi-même. Je crois que je me suis trompé de chemin; car, au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome. J'y suis entré et j'ai pris ma place. J'arrivai à Rome le 6, jour des Rois.

Je me hâtais en quelque sorte de dévorer toutes les ruines anciennes et modernes que la ville offre à l'avidité d'un touriste. Je les entassais pêle-mêle dans mon imagination et sur mon journal. Je visitais, avec une monotone admiration, les églises, les catacombes, les innombrables magnificences de Rome. Le 8 janvier, au milieu de mes courses, j'entends une voix qui m'appelle dans la rue : c'était un ami d'enfance, Gustave de Bussierre. J'étais heureux de cette rencontre, car mon isolement me pesait. Nous allâmes dîner chez le père de mon ami, et, dans cette douce société, j'éprouvai quelque chose de cette joie qu'on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

Quand j'entrai dans le salon, M. Théodore de Bussierre, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait. Je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu'il était l'ami de mon frère, son homonyme; je savais qu'il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique : c'en était assez pour m'inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu'il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, par simple politesse, je lui exprimai mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût.

Je dois dire, sans crainte d'exagérer, que jamais de ma vie je

n'avais été plus aigri contre le christianisme ; je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.

Cependant j'avais des visites de congé à faire, et celle du baron de Bussierre me revenait toujours à l'esprit comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée. Mon entrée chez lui me causa de l'humeur; car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit au salon. Je déguisai ma contrariété tant bien que mal, sous la forme du sourire, et j'allai m'asseoir auprès de madame la baronne de Bussierre, qui se trouvait entourée de ses deux petites filles.

Je regardais le baron de Bussierre comme dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des Juifs romains : cela me soulageait; mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussierre me parla des grandeurs du catholicisme ; je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent : encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour madame de Bussierre et pour la foi des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous.

— Enfin, me dit M. de Bussierre, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines si libérales; puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente?

— Quelle épreuve?

— Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner... Voici! C'est une médaille de la sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille.

La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérile singularité : je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage, et je consentis à prendre la médaille. Aussitôt dit, aussitôt fait. On me passa la médaille au cou, non sans peine, car le nœud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la

médaille sur la poitrine et je m'écriai avec un éclat de rire :

— Ah! ah! me voici catholique, apostolique et romain!

C'était le démon qui prophétisait par ma bouche.

M. de Bussierre triomphait naïvement de sa victoire et voulut en remporter tous les avantages.

— Maintenant, me dit-il, il faut compléter l'épreuve. Il s'agit de réciter matin et soir le *Memorare,* prière très courte et très efficace à la Vierge Marie.

— Qu'est-ce que votre *Memorare?* m'écriai-je, laissons ces sottises!

Tout en me moquant de M. de Bussierre, je regrettais de n'avoir pas moi-même une prière hébraïque à lui offrir pour que la partie fût égale; mais je n'en avais point, et n'en connaissais même point.

Cependant mon interlocuteur insista; il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière, je rendrais l'épreuve nulle, et que je prouvais, par cela même, la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux Juifs.

Je ne voulus point attacher trop d'importance à la chose, et je dis :

— Soit! je vous promets de réciter cette prière; si elle ne me fait pas de bien, du moins ne me fera-t-elle pas de mal!

Et M. de Bussierre alla la chercher en m'invitant à la copier. J'y consentis :

— A la condition, lui répondis-je, que je vous remettrai ma copie et garderai votre original.

Ma pensée était d'enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

Nous étions donc parfaitement satisfaits l'un et l'autre; notre causerie, en définitive, m'avait paru bizarre, et elle m'amusa. Nous nous séparâmes, et j'allai passer la soirée au spectacle, où j'oubliai la médaille et le *Memorare*. Mais, en rentrant chez moi, je trouvai un billet de M. de Bussierre, qui était venu me rendre ma visite, et m'invitait à le revoir avant mon départ. J'avais à lui restituer son *Memorare*, et devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs, puis je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes :

« Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé votre suffrage, ait été abandonné. Plein d'une pareille confiance, je viens, ô Vierge des vierges, me jeter entre vos bras, et gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds... O Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. »

J'avais copié machinalement les paroles, sans presque aucune attention : j'étais fatigué; l'heure était avancée, et j'avais besoin de prendre du repos.

Le lendemain, 16 janvier, je fis signer mon passeport et achevai les dispositions du départ; mais, chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu, ces paroles s'étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit? Je ne pouvais m'en défendre; elles me revenaient sans cesse : je les répétais continuellement, comme ces airs de musique qui vous poursuivent, qui vous impatientent, et qu'on fredonne malgré soi et quelque effort qu'on fasse.

Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussierre pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d'Orient, et il me fournit d'excellents renseignements.

— Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est étrange que vous quittiez Rome dans un moment où tout le monde vient assister aux pompes de Saint-Pierre. Peut-être ne reviendrez-vous jamais, et vous regretterez d'avoir manqué une occasion que tant d'autres viennent chercher avec une si avide curiosité.

Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place; que déjà j'en avais donné avis à ma famille; que des lettres m'attendaient à Palerme; qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions, et que décidément je partirais.

Bientôt cependant, par une influence incompréhensible, je me décidai à prolonger mon séjour à Rome. J'accordai aux instances d'un homme que je connaissais à peine, ce que j'avais obstinément refusé à mes amis et à mes camarades les plus intimes.

Quelle était donc, ô mon Dieu, cette impulsion irrésistible qui

me faisait faire ce que je ne voulais pas? N'était-ce pas la même qui, de Strasbourg, me poussait en Italie, malgré les invitations de Valence et de Paris? la même qui, de Naples, me poussait à Rome, malgré ma détermination d'aller en Sicile; la même qui, à Rome, à l'heure de mon départ, me força de faire la visite qui me répugnait, tandis que je ne trouvais plus le temps de faire aucune de celles que j'aimais? O conduite providentielle!

Mon intention n'était point de passer le carnaval à Rome, mais je voulais voir le Pape; et M. de Bussierre m'avait assuré que je le verrais au premier jour à Saint-Pierre. Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversations avaient pour objet tout ce qui frappait nos regards : tantôt un tableau, tantôt les mœurs du pays. Ma gaieté naturelle me portait à rire des choses les plus graves; et aux étincelles de mes plaisanteries, je joignais le feu infernal des blasphèmes auxquels je n'ose penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé!

Et cependant M. de Bussierre, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent. Il me dit même une fois :

— Malgré vos emportements, j'ai la conviction qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en vous un fonds de droiture qui me rassure, et me persuade que vous serez éclairé; dût pour cela le Seigneur vous envoyer un Ange du ciel.

— A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la chose serait difficile.

En passant devant la *Scala Santa*, M. de Bussierre se prit d'enthousiasme. Il se leva dans sa voiture, et, se découvrant la tête, il s'écria avec feu :

— Salut, saint Escalier! voici un pécheur qui vous montera un jour à genoux!

Exprimer ce que produisit sur moi ce mouvement inattendu, cet honneur extraordinaire rendu à un *escalier*, serait chose impossible. J'en riais comme d'une action tout à fait insensée.

Le 20, en sortant du café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussierre. Elle s'arrête et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique, j'acceptai avec

plaisir. Mais M. de Bussierre me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André des Frères, qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir. Il me proposa de l'attendre dans la voiture; je préférai sortir pour voir cette église.

L'église Saint-André est petite, pauvre et déserte; je crois y avoir été à peu près seul, aucun objet d'art n'y attirait mon attention; je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée; je me souviens seulement d'un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas. Bientôt ce chien disparut : l'église tout entière disparut : je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose!...

Comment serait-il possible d'en parler? Oh! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité.

Ici, Alphonse Ratisbonne interrompt son récit. Qu'avait-il vu? Une relation adressée par son frère à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires supplée au silence de l'heureux converti.[1] « Quand Alphonse, dit le P. Théodore Ratisbonne, fut arrivé au fond de l'église, tout à coup elle disparut devant lui : il n'en vit plus rien, il ne vit qu'une seule chose : une femme du port le plus majestueux, dont la figure exprimait une douceur et une bonté ravissantes, vêtue d'une robe blanche, les bras étendus de la même manière que la figure de la sainte Vierge est représentée sur la médaille miraculeuse. A peine l'a-t-il vue, qu'elle fait un geste pour l'appeler à elle. Dans son étonnement, il se sent attiré, pressé d'obéir, il avance, tombe à genoux devant l'auguste Marie : *car c'était elle!*... Lui a-t-elle parlé?

(1) Ce silence est certainement une des preuves les plus péremptoires de sa véracité. Un imposteur n'eût pas manqué de multiplier les détails sur la prétendue apparition; il en aurait fait un tableau séduisant, éblouissant. C'est tout le contraire pour Alphonse Ratisbonne : arrivé au plus bel endroit de son récit, il se tait, la parole expire sur ses lèvres. Il ne s'inquiète pas si son lecteur en sera satisfait ou non. Ne trouvant plus d'expressions pour redire ce qu'il a vu, il passe outre, avec la plus parfaite ingénuité, et se contente de rendre les sentiments qu'il a éprouvés. Il y a là un caractère évident de bonne foi, d'une sincérité indéniable.

il n'en sait rien; tout ce qu'il sait, c'est qu'il l'a vue en réalité; et cet instant si précieux de la présence de Marie a suffi pour lui donner, à lui qui n'avait aucune idée des principes et des vérités de la foi catholique, la foi et la connaissance explicite et adéquate de toutes les vérités chrétiennes de manière à exciter l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui l'entendaient ensuite.... »

Mais rendons la parole à l'heureux privilégié de Marie. « J'étais là, poursuit-il, prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussierre me rappela à la vie. Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées; enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine; je baisais avec effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâces... Oh! c'était bien Elle!...

Je ne savais où j'étais; je ne savais si j'étais Alphonse ou un autre; j'éprouvais un si total changement, que je me croyais un autre moi-même, je cherchais à me retrouver, et je ne me retrouvai pas... La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme; je ne pus parler, je ne voulus rien révéler; je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre... On me satisfit; et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif, que je parlai selon qu'il m'était possible, à genoux et le cœur tremblant.

Mes premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

J'avais acquis la foi et la connaissance des vérités religieuses : Comment? je ne saurais l'expliquer, car jamais je n'avais ouvert un livre de religion. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment du geste de la sainte Vierge, le bandeau tomba de mes yeux; non pas un seul bandeau, mais toute la multitude de bandeaux qui m'avaient enveloppé, disparurent successivement et rapidement, comme la neige et la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.

Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant; mais je pleurais! je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie; je frissonnais à la vue de toutes mes iniquités, et j'étais stupéfait, attendri, écrasé d'admiration et de reconnaissance.... Je pensais à mon frère avec une indicible joie; mais à mes larmes

d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas! tant d'hommes descendent tranquillement dans cet abîme, les yeux fermés par l'orgueil ou l'insouciance; ils y descendent, ils s'engloutissent tout vivants dans les horribles ténèbres.... Et ma famille, mes pauvres sœurs! Oh! déchirante anxiété! C'est à vous que je pensais, ô vous que j'aime! c'est à vous que je donnais mes premières prières.... Ne lèverez-vous pas les yeux vers le Sauveur du monde, dont le sang a effacé le péché originel? Oh! que l'empreinte de cette souillure est hideuse! Elle rend complètement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

Le monde n'était plus rien pour moi; les préventions contre le christianisme n'existaient plus; les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace; l'amour de Dieu avait pris la place de tout autre amour.

Je conjurai mon confesseur, le R. P. de Villefort et M. de Bussierre de garder un secret inviolable sur ce qui m'était arrivé. Je voulus m'ensevelir au couvent des trappistes pour ne plus m'occuper que des choses éternelles; et aussi, je l'avoue, je pensais que dans ma famille et parmi mes amis, on me croirait fou, qu'on me tournerait en ridicule, et qu'ainsi mieux vaudrait échapper entièrement au monde, à ses propos et à ses jugements.

Cependant les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures et les faux jugements faisaient partie du calice d'un vrai chrétien; ils m'engagèrent à boire ce calice, et m'avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices. Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure; je me sentais prêt à tout, et je sollicitais vivement le baptême. On voulut le retarder : « Mais quoi! m'écriais-je, les Juifs qui entendirent la prédication des Apôtres furent immédiatement baptisés; et vous voulez m'ajourner, après que j'ai entendu la Reine des Apôtres! » Mes émotions, mes désirs véhéments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m'avaient recueilli, et l'on me fit la promesse, à jamais bienheureuse, du baptême!

Je ne pouvais presque pas attendre le jour fixé pour la réalisa-

tion de cette promesse, tellement je me voyais difforme devant Dieu ! Et cependant que de bonté, que de charité ne m'a-t-on pas témoignée pendant tous les jours de ma préparation! J'étais entré au couvent des Pères Jésuites pour vivre dans la retraite sous la direction du R. P. de Villefort, qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine a de plus suave et de plus onctueux. Cet homme de Dieu n'est pas un homme : c'est un cœur, c'est une personnification de la céleste charité! Mais à peine avais-je les yeux ouverts que je découvris autour de moi bien d'autres hommes de ce même genre, et dont le monde ne se doute pas. Mon Dieu! que de bonté, que de délicatesse et de grâce dans le cœur de ces vrais chrétiens! Tous les soirs, pendant ma retraite, le vénérable Supérieur général des Jésuites venait lui-même jusqu'à moi et versait dans mon âme un baume du ciel. Il me disait quelques mots, et ces mots semblaient s'ouvrir et grandir en moi à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de joie, de lumière et de vie!... Il me faudrait un cœur bien autrement vaste et cent bouches pour dire quel amour je ressens pour ces hommes de Dieu, ainsi que pour M. Théodore de Bussierre qui a été l'ange de Marie.

Le 31 janvier arriva enfin; et ce ne sont plus quelques âmes, mais toute une multitude d'âmes pieuses et charitables qui m'enveloppèrent en quelque sorte de tendresse et de sympathies! Combien je voudrais les connaître et les remercier! Puissent-elles toujours prier pour moi comme je prie pour elles!

O Rome, quelle grâce j'ai trouvée dans ton sein!

Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues en ce même jour des mains de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté... J'aurais trop à dire, si je redisais ce que j'ai vu, entendu et ressenti.

Reconnaissance! telle sera désormais ma loi et ma vie. Je ne puis l'exprimer en paroles, mais je tâcherai de l'exprimer par mes actes....

Ma famille me rend toute ma liberté; cette liberté, je la consacre à Dieu et la lui offre dès à présent, avec ma vie entière pour servir

l'Eglise et mes frères sous la protection de Marie. — *Marie-Alphonse Ratisbonne.* »

Cette résolution, Alphonse Ratisbonne l'a tenue à la lettre. Renonçant à la fortune, aux honneurs, à la magnifique position que lui offrait le monde, il passa dix années dans l'étude, la retraite et la prière, se préparant au sacerdoce et aux labeurs de la vie apostolique. Puis, avec l'approbation du Souverain Pontife, il joignit ses efforts à ceux de son frère, le R. P. Théodore Ratisbonne, pour la conversion des Israélites. Grâce au zèle des deux apôtres, l'Œuvre de Notre-Dame de Sion, fondée par leurs soins, a pris un développement considérable et produit les fruits de salut les plus abondants.





Chapitre Cinquième.

Notre-Dame de Lourdes et Notre-Dame de la Salette. — Importance hors ligne de ces apparitions dans l'histoire générale du XIXe siècle. — Apparition de la sainte Vierge à Pontmain. — Narration naïve des jeunes enfants témoins de ce céleste spectacle. — Les phases successives de l'apparition. — Aucun des assistants n'en est favorisé, hormis les enfants. — Les trois inscriptions. — Le voile; la fin du phénomène surnaturel. — Coïncidence dont le caractère frappant s'impose aux âmes de bonne foi. — Laval est préservé. — Miracles dont le sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain devient le théâtre. — Pellevoisin, Cerreto, Neubois, Marpingen, Metten, Knock, etc. : nouveaux théâtres de la présence de Marie. — Les bienfaits de la sainte Vierge accordés dans ses anciens sanctuaires : Liesse, Chartres, Le Puy, etc. — Une guérison miraculeuse à Roc-Amadour. — Touchants épisodes de guérison à Sainte-Anne d'Auray. — Solennelles déclarations des miraculés et des témoins. — Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Notre-Dame du Perpétuel Secours. — Notre-Dame de Spolète. — Aventure providentielle du petit Henri, l'heureux privilégié de la sainte Vierge. — Comment se crée un lieu de pèlerinage. — Entraînement des foules. — Histoire de Joseph Gangi. — Oostacker ou Lourdes en Flandre. — Faute et excuse.

LOURDES! A ce mot toute âme vivante devient attentive et s'émeut. L'impie blasphème, rugit, exhale sa rage impuissante en imprécations et en injures. L'indifférent sent se réveiller en lui la foi de son enfance et tourne involontairement ses regards vers ce coin de terre béni qui lui semble rayonner des splendeurs d'un autre monde. Le croyant tressaille et renouvelle ses actions de grâces, au souvenir des joies si pures que le pèlerinage au sanctuaire de l'Immaculée ou la lecture des merveilles qui s'y accomplissent, lui a procurées.

Lourdes! que pourrions-nous bégayer sur ce vestibule du ciel, sur ce paradis terrestre, où le surnaturel déborde de toutes

parts? Y a-t-il encore un chrétien en France, fût-ce dans le village le plus caché au fond des montagnes et derrière les forêts, qui ignore l'incomparable histoire de Notre-Dame de Lourdes ou les faveurs innombrables que la Reine du ciel y distribue à ses visiteurs? Ce que nous pourrions écrire dans cet exposé si sommaire serait toujours moins que ce que savent tous nos lecteurs; nous nous arrêtons donc à cette brève mention, avec le regret de n'avoir pas cinquante ou cent pages à consacrer aux aspects les plus saillants de la « terre des miracles. »

Nous ne croyons pas davantage qu'il soit opportun de refaire ici l'histoire de Notre-Dame de la Salette. Quoique beaucoup moins populaire que la grotte de Lourdes, ce sanctuaire l'est assez pour que nul n'ignore, parmi les catholiques dignes de ce nom, les circonstances de l'apparition de la sainte Vierge aux petits bergers.

La troisième apparition de la Reine du ciel que nous avons à signaler dans ce chapitre, c'est celle de Pontmain. En voici les principaux détails.[1]

Au milieu du petit bourg de Pontmain, sur la gauche en arrivant de Saint-Mars, un peu avant l'église située à droite, est une maison d'apparence moderne, où habitait en 1871 la famille Barbedette.

Un peu plus loin et y attenant, une grange couverte en chaume, très vaste, avec un grand portail; juste en face, à environ soixante-dix pas, de l'autre côté de la route qui traverse le village, une maison habitée par un buraliste nommé Augustin Guidecoq, et par Adrien Boitin, sabotier; à droite, la maison d'un cordonnier nommé Rousseau : telle était la situation des lieux au moment où la très sainte Vierge daigna favoriser Pontmain de sa présence et de ses avertissements.

Le 17 janvier 1871, après la classe du soir, Eugène Barbedette, âgé de douze ans et Joseph son frère, âgé de dix, entrèrent dans la grange avec leur père. A la lueur d'une chandelle de résine, ils saisirent des marteaux en bois et se mirent à piler les ajoncs, pour donner à leurs chevaux la ration du soir.

(1) D'après les relations contemporaines, dont la rigoureuse exactitude a été officiellement vérifiée.



Mgr DARBOY. (P. 147.)

Ils avaient travaillé environ un quart d'heure, quand la petite porte pratiquée dans le grand portail de la grange s'ouvrit, et une femme entra. C'était Jeannette Détais, qui s'approcha et adressa la parole au père Barbedette. Le bruyant travail fut interrompu. Profitant de ce répit, Eugène s'avança vers la porte restée entr'ouverte.

— J'allais, dit-il plus tard, tout seulement pour voir le temps.

La neige couvrait la terre, le ciel était pur et il faisait très froid. Il lui sembla qu'il n'avait jamais vu autant d'étoiles, surtout au-dessus du chemin. Jetant les yeux en face de lui, et regardant du côté de la maison habitée par Augustin Guidecoq, il vit moins d'étoiles.

Tout à coup, à vingt pieds environ au milieu et au-dessus du toit, il aperçut une grande Dame. Sa robe bleue, parsemée d'étoiles d'or, sans ceinture et sans taille, tombait du cou jusque sur les pieds. Les manches étaient assez larges et pendantes.

Elle avait une chaussure bleue comme la robe, et au milieu, un ruban d'or formait un nœud en forme de rosette. Un voile noir, cachant entièrement les cheveux et les oreilles, et couvrant le tiers du front, retombait sur les épaules jusqu'à la moitié du dos. Immédiatement rejeté en arrière, il ne cachait pas la figure. Sur la tête, elle portait une couronne d'or, sans autre ornement qu'un petit liseré rouge, situé à peu près au milieu. La figure de la Dame était petite, très blanche, d'une beauté incomparable. Elle avait les mains étendues et abaissées, comme on a coutume de représenter Marie Immaculée. Elle regarda l'enfant et sourit.

Il y avait environ un quart d'heure, qu'étonné, ému, il contemplait ce spectacle, quand Jeannette Détais sortit de la grange. Au moment où elle franchissait le seuil, Eugène lui dit :

— Jeannette, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous ne voyez rien?

Elle jeta les yeux sur le point indiqué par l'enfant, et répondit :

— Ma foi, mon pauvre Eugène, je ne vois absolument rien.

Son père et son frère avaient entendu la question d'Eugène, et frappés de l'expression avec laquelle il l'avait faite, ils vinrent vivement à la porte et jetèrent les yeux du côté qu'il leur montrait. Le père ne vit rien. Eugène dit à son frère :

— Vois-tu bien, toi, Joseph?

— Oui, dit l'enfant, je vois une belle grande Dame.

— Comment est-elle habillée?

— Je vois une grande Dame qui a une robe bleue, des étoiles dorées sur sa robe, des chaussons bleus avec des boucles d'or.

— Dis donc, Joseph, continua Eugène, regarde bien si elle a une couronne?

— Je vois bien une couronne dorée qui va en s'élargissant, et un petit fil rouge au milieu de la couronne, et un voile noir.

Le père, entendant ses enfants parler ainsi, ouvrait de grands yeux et ne voyait absolument rien. Enfin, il leur dit :

— Mes pauvres petits enfants, vous ne voyez rien; si vous voyiez quelque chose, nous le verrions bien aussi, nous... Venez piler les ajoncs bien vite; je crois que le souper est prêt.

Habitués à obéir à la voix paternelle, les enfants, sans se permettre aucune réflexion, rentrèrent tout de suite dans la grange. Resté sur le seuil, leur père dit à Jeannette Détais :

— Ne dites rien de cela, Jeannette; aussi bien le monde ne le croirait point, et cela ferait peut-être du scandale.

— Soyez tranquille, dit-elle.

Et elle s'éloigna.

Les enfants recommencèrent à piler. A peine avaient-ils donné dix coups de maillet, que le père dit :

— Eugène, va donc voir si tu vois encore?

L'enfant obéit avec empressement, et de la porte cria :

— Oui, c'est encore tout pareil.

— Va donc, continua son père, chercher ta mère, pour voir si elle apercevra quelque chose.

Eugène partit. La mère vint aussitôt.

Comme elle arrivait à la porte, Joseph, qui avait profité de l'interruption du travail pour sortir et regarder la belle dame, frappait ses mains l'une contre l'autre avec rapidité, en criant chaque fois :

— Oh! que c'est beau! Oh! que c'est beau!...

Sa mère lui donna un coup sur le bras, en disant :

— Mais vas-tu te taire, mais vas-tu te taire? voilà déjà le monde qui nous regarde.

— Maman, dit Eugène, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous ne voyez rien.

— Mais non, dit-elle, je ne vois absolument rien.

Et Eugène et Joseph ensemble :

— Vous ne voyez pas une belle grande Dame qui a une robe bleue? Et ils firent la description complète.

— Holà ! non, dit-elle, je ne vois rien du tout.

Puis, frappée de l'accent de sincérité de ses enfants, qu'elle savait incapables de mentir, et de l'air ému de leur père :

— C'est peut-être la sainte Vierge qui vous apparaît, dit-elle. Puisque vous dites que vous la voyez, disons cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur.

Cependant, les cris de joie et d'admiration des enfants avaient été entendus, et les voisins sortant sur le seuil de leurs portes disaient :

— Que voyez-vous donc ?... Qu'est-ce qu'il y a?

— Holà ! rien, dit le père Barbedette.

Et sa femme ajouta :

— Ce sont les enfants qui affolent; ils disent qu'ils voient quelque chose, et nous autres, nous ne voyons rien.

Ils fermèrent alors la porte de la grange pour être plus tranquilles et récitèrent pieusement cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Cette prière finie :

— Regardez, dit la mère, si vous voyez encore.

— Oui, dirent les enfants, c'est encore tout pareil.

— Allons, continua-t-elle, je vais aller chercher mes lunettes; peut-être bien qu'avec, je verrai quelque chose.

Elle revint bientôt, amenant Louise, leur servante. Elle mit gravement ses lunettes, mais en vain. Louise, non plus, ne put rien apercevoir. Alors la mère dit à ses enfants d'un ton rude :

— Définitivement, vous ne voyez rien ; il faut finir de piler vos ajoncs; vous êtes des petits menteurs.

Ils rentrèrent dans la grange. Au bout de cinq minutes, la besogne était finie, et ils s'en allèrent souper. Ils contemplèrent de

nouveau, en sortant, la magnifique vision. La belle Dame était à la même place, les regardant avec un doux sourire.

— Si vous me laissiez libre, dit Eugène, je resterais là toujours...

— Venez vite souper, dit leur père.

Les enfants le suivirent, mais à regret. Pour la première fois, il leur en coûtait d'obéir. Ils s'en allaient lentement, presque à reculons, regardant la belle Dame et disant à leurs parents :

— Oh ! que c'est beau !

Entrés à la maison, ils ne voulurent pas s'asseoir pour prendre leur repas, et mangèrent leur soupe debout.

— Pressons-nous, Joseph, dit Eugène à son frère, pour aller voir si on voit encore.

— Puisque vous retournez voir, dit leur mère, récitez encore cinq *Pater* et cinq *Ave*, mais debout, parce qu'il fait froid.

Au bout de quelques minutes, ces prières récitées, ils revinrent à la maison et dirent :

— C'est tout pareil... La Dame est grande comme sœur Vitaline.

— Allons, dit la mère, il faut aller chercher ma sœur Vitaline. Les sœurs sont meilleures que vous; si vous voyez, elles verront bien aussi.

Alors Joseph rentra à la maison avec son père, et la mère, avec Eugène, se rendit à l'établissement des sœurs, situé de l'autre côté de la rue, un peu à droite.

La bonne Sœur était en ce moment dans la classe, récitant son office.

— Ma Sœur, lui dit la mère Barbedette, voulez-vous, s'il vous plaît, venir chez nous? les enfants disent qu'ils voient quelque chose et nous, nous ne voyons rien.

Sœur Vitaline les suivit à la porte de la grange. Eugène lui montra la place où était la vision, et lui fit la description de la belle Dame.

— J'ai beau ouvrir les yeux, dit la Sœur, je ne vois absolument rien.

L'enfant insista, et d'un air contrarié :

— Comment, ma Sœur, vous ne voyez pas? Voyez-vous bien ces trois étoiles qui forment un triangle?

— Oui, dit la Sœur.

— Eh bien! la tête de la Dame est juste au milieu.

— Je ne puis rien voir, dit-elle.

Et elle s'en alla.

Sœur Vitaline, en rentrant au couvent, vit au coin du feu, dans la cuisine, Françoise Richer, âgée de onze ans, née au Loroux, diocèse de Rennes; Jeanne-Marie Lebossé, âgée de neuf ans, née à Gosné, diocèse de Rennes, et une troisième pensionnaire.

— Petites filles, leur dit-elle, venez donc par là; Victoire a quelque chose à vous montrer.

Françoise n'osait pas; il faisait nuit et elle avait peur. Elle suivit néanmoins Jeanne-Marie. A la porte elles trouvèrent la mère Barbedette et lui dirent :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que nous allons voir?

— Venez, leur dit-elle, venez, vous allez voir; je ne sais pas; pour moi, je n'ai rien vu....

Arrivée au pignon de la maison du cordonnier Rousseau, Françoise Richer s'écria :

— Moi, je vois bien quelque chose sur la maison d'Augustin Guidecoq, mais je ne sais pas ce que c'est.

Et elles coururent à la porte de la grange où les appelait Eugène. Là, Jeanne-Marie et Françoise dirent immédiatement :

— Oh! la belle Dame... elle a une belle robe bleue... avec des étoiles d'or...

Et elles répétèrent tout ce qu'avaient dit les deux petits garçons.

En ce moment, Joseph sortit de sa maison et retourna à la porte de la grange. En même temps que lui, arriva sœur Vitaline, suivie de l'autre religieuse, sœur Marie-Edouard.

— Que voyez-vous, enfants? dit celle-ci.

Et tous les quatre à la fois :

— Oh! ma sœur, nous voyons une belle grande Dame...

Et ils firent la description complète que nous avons déjà donnée.

Sœur Marie-Edouard, elle aussi, eut le regret de ne rien voir.

— Puisque ces enfants voient, dit-elle, il faut en chercher d'autres, plus jeunes.

Elle courut chez M. Friteau, et lui dit de conduire son petit-fils dans la grange de Barbedette. De là, elle entra au presbytère, situé tout à côté, et dit à M. le Curé, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Monsieur le Curé, venez donc chez Barbedette; il y a un prodige, une apparition... Les enfants voient la sainte Vierge...

— Un prodige!.. Une apparition!.. La sainte Vierge!.. répéta le bon vieillard tout ému ; ma Sœur, vous me faites peur.

Et il restait là immobile. Mais la vieille Jeannette, sa domestique, avait déjà allumé sa lanterne en disant :

— Faut aller voir...

Et ils sortirent.

M. le Curé arriva bientôt avec le petit Eugène Friteau et sœur Marie-Edouard, qui, de loin, criait aux enfants :

— La voyez-vous encore?

— Holà oui, ma Sœur! dirent-ils.

Eugène Friteau vit aussi la belle Dame, on l'interrogea et ses réponses concordèrent avec celles des autres enfants.

La femme de Boitin le sabotier, attirée par le bruit, accourut, portant dans ses bras sa petite fille âgée de deux ans et un mois. Cette enfant jeta aussitôt les yeux vers l'Apparition, et, agitant ses mains innocentes, bégaya à plusieurs reprises ces mots que lui avait appris sa mère : *le Jésus, le Jésus!*

Le bon et digne Curé interrogea en vain le ciel : il n'aperçut pas la vision. Il s'approchait de la porte de la grange, quand les enfants s'écrièrent tous ensemble :

— Oh! voilà quelque chose qui se fait.

— Que voyez-vous? demanda le bon Curé.

Et tous, à la fois, dirent qu'ils voyaient un grand cercle, du même bleu que la robe, ovale, large comme la main dans toute son étendue, entourant la Dame à la distance d'un pied et demi environ.

A partir de ce moment, des modifications successives se produisirent dans la sphère de l'Apparition. Les personnes présentes ayant chanté le *Magnificat*, une grande banderole blanche se déroula sous les pieds de la sainte Vierge et des caractères y furent tracés, lettre

par lettre, que les enfants épelaient avec une vive curiosité. Bientôt, ils purent lire les mots suivants : « Mais priez, mes enfants ! » Un peu après une autre phrase se forma de la même manière : « Dieu vous exaucera en peu de temps. » Puis, celle-ci : « Mon Fils se laisse toucher. »

La joie des enfants était débordante. Ils auraient voulu pouvoir s'envoler jusqu'auprès de leur divine Mère, dont la beauté les ravissait. Ces sentiments se communiquaient à toute l'assistance : les uns riaient de bonheur, les autres pleuraient d'attendrissement.

Sur l'avis de M. le Curé, toujours présent à cette scène indescriptible, un cantique fut chanté en l'honneur de la sainte Vierge. Et peu de temps après, l'inscription disparut. D'autres changements suivirent, qui furent signalés par les enfants. L'Apparition prenait tantôt un air triste, tantôt un air souriant. On fit alors la prière du soir. Tout à coup une sorte de voile s'étendit sur la sainte Vierge, enveloppant d'abord les pieds, puis le buste, ensuite la tête et en dernier lieu la couronne, et la vision disparut subitement au moment où s'achevait la prière. Il était neuf heures du soir. La foule se retira.

Détail très significatif : le soir même de l'Apparition, les Allemands étaient venus s'établir en vue de Laval. Les ordres étaient donnés pour l'occupation de cette ville, et contrairement à toutes les prévisions, l'ennemi s'éloigna, et même évacua le département de la Mayenne.[1]

Une sérieuse enquête établit la certitude de l'Apparition de Pontmain, qu'il serait d'ailleurs absolument impossible de révoquer en doute dans les circonstances spéciales où elle se produisit. De nombreuses grâces spirituelles et temporelles furent obtenues par la prière à Notre-Dame de Pontmain.

*
* *

D'autres merveilleuses Apparitions de la sainte Vierge ont eu lieu dans le XIXe siècle, non seulement en France, mais à Cerreto en

(1) On sait qu'un fait analogue se produisit à Cambrai, à la suite des prières qu'adressa la population à Notre-Dame de Grâce.

Italie, à Neubois en Alsace, à Marpingen près de Trèves, à Obermanerbach et à Metten en Bavière, à Gertzwald et à Dittrichswald en Pologne, à Knock en Irlande.

Comment raconter chacun de ces événements extraordinaires?...[1] Pour chacun en effet, il y a un cadre spécial, un ensemble tout particulier de circonstances, une réunion de détails à la fois touchants et gracieux. Presque toujours ces gages d'affection donnés à la terre par la Reine du ciel ont été suivis de faveurs consolantes, de guérisons et de conversions. Aussi les habitants des lieux où de telles manifestations surnaturelles se sont produites en conservent-ils un doux souvenir; parfois même un sanctuaire a été bâti, vers lequel les foules affluent avec empressement et bonheur.

Mais là du moins se sont-ils arrêtés les merveilleux bienfaits de la sainte Vierge, dans l'ordre d'idées qui nous occupe? Non certes! Elle qui possédait de si nombreux sanctuaires dans le monde entier avant ses apparitions récentes, elle a voulu y renouveler les prodiges qui toujours ont attiré vers ces lieux de bénédiction les peuples catholiques. Que de grâces obtenues au XIXe siècle dans les célèbres sanctuaires de Notre-Dame du Puy, de Notre-Dame de Chartres, de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de Fourvière, de Notre-Dame de Liesse et une foule d'autres? Nous citerons rapidement quelques faits.

Une des dernières guérisons miraculeuses notoirement accordées par la sainte Vierge à Roc-Amadour pendant le XIXe siècle a été celle d'une jeune fille du département de la Charente-Inférieure qui s'était fait porter moribonde en ce lieu béni, stimulée sans doute par une inspiration tout intime. Nous avons sur cet événement extraordinaire le récit curieux du conducteur de voiture qui fait le service de la station de Roc-Amadour jusqu'au sanctuaire. C'était un esprit fort, aimant beaucoup à plaisanter sur la crédulité des bonnes femmes. Or, voici ce qu'il a écrit :

« Dans la nuit du 6 au 7 février 1892, le train venant de Brives

(1) Voir, entre autres, sur ces apparitions, notre recueil intitulé : *Le Livre des Merveilles*, faisant suite au *Miracle en France* d'Arthur Loth.

déposait à la station de Roc-Amadour des pèlerins qui, immédiatement, demandent une voiture pour les transporter à Notre-Dame. Parmi les voyageurs se trouvait une malade.

» C'était une demoiselle de dix-huit ans environ, que je pensais morte quand je la vis. Elle était si faible qu'elle ne pouvait point



La Scala Santa. (P. 163.)

parler, et que nous n'osions la toucher de peur qu'elle n'expirât dans nos bras. Il fallut bien cependant la prendre et partir.

» Après mille précautions, nous voilà en route; mais j'étais bien persuadé qu'elle ne serait plus en vie lorsque nous arriverions au château de Roc-Amadour (éloigné de trois kilomètres.)

» Là elle respirait encore; aidé d'un camarade, nous la portons

sur une chaise à la chapelle, très surpris qu'elle fût encore en vie, mais pensant bien qu'elle en avait pour peu de temps.

» A peine arrivé dans la chapelle, vous dire la frayeur, l'émotion que j'éprouvai est impossible; car cette demoiselle, guérie immédiatement, se mit à marcher, à prier, à chanter et à remercier la sainte Vierge de l'avoir guérie; j'avais été témoin du miracle.

» A mon tour, je criai plus fort que les autres. Et qu'on ne vienne pas me dire que cela n'est pas vrai; car je ne suis pas plus sot qu'un autre, et vrai comme je m'appelle Jean Vidal, dit *Louiset*, je n'entends plus plaisanterie sur ce chapitre. »

Deux mois et demi après l'événement, le digne curé de Mosnac, où réside la miraculée, attestait publiquement la persistance de la guérison. « Depuis lors, écrivait-il, Mlle Jeanne de La Valette partage son temps entre la prière, le travail et la visite des pauvres et des malades. »

Il ne sera pas hors de propos, pensons-nous, en parlant des prodiges qui sont dus à la Reine du ciel, de dire un mot de ceux que la piété des fidèles obtient par la dévotion à sa sainte Mère. Que de guérisons et de conversions se sont opérées à Sainte-Anne d'Auray, le sanctuaire chéri, entre tous, des populations bretonnes? Le récit suivant pourra en donner quelque idée.

« Le 9 juillet 1876, jour de grand pèlerinage, il y avait parmi les nombreux pèlerins du diocèse de Rennes, une pauvre jeune fille de Vitré, âgée de vingt ans, orpheline, simple ouvrière, nommée Augustine Crosnier. Dans les derniers jours d'avril, la pauvre fille avait fait une chute où elle s'était fracturé le bras en deux endroits, et cet accident avait été bientôt suivi de complications fort graves. Son état était devenu on ne peut plus alarmant.

» Trois plaies profondes s'étaient formées, l'une à la paume de la main, l'autre à la saignée du bras, la troisième sous le bras. Ces plaies étaient devenues purulentes et la gangrène s'y était déclarée avec une telle intensité que le bras tout entier semblait déjà mort : on le traversait de part en part avec de longues aiguilles, et la pauvre jeune fille ne sentait rien. De plus, il était devenu tout raide, enflé et ankylosé; il avait cette affreuse couleur noirâtre qui est spéciale

aux chairs gangrenées. L'infection était telle que le samedi 8, veille du départ, la malheureuse Augustine ayant été se confesser pour faire le lendemain ses dévotions à Sainte-Anne d'Auray, son confesseur eut besoin de tout son courage pour surmonter une répugnance facile à concevoir. A chaque instant, son cœur se soulevait de dégoût.

» Le médecin, qui ne voyait aucun moyen pour la tirer de là, avait fini par lui interdire de revenir le trouver.

» Le dimanche matin, la bonne Augustine Crosnier communia de tout son cœur au sanctuaire de Sainte-Anne, et, après son action de grâces, vers huit heures et demie, elle se dirigea, toujours en priant, vers la fontaine, et y plongea son bras en invoquant sainte Anne avec une grande foi. Elle persista dans sa prière et dans sa confiance pendant près de vingt minutes, sans qu'aucun changement se manifestât.

» Tout à coup, vers neuf heures, elle sent quelque chose d'extraordinaire se passer en elle, comme si la vie rentrait dans son bras. Et en effet, en peu d'instants l'affreux mal disparaissait comme par enchantement, à commencer par l'épaule et en descendant graduellement jusqu'aux doigts ! Et la jeune ouvrière, sortant son bras de l'eau miraculeuse, s'écriait en sanglotant et en tombant à demi pâmée d'émotion et de bonheur : « Je suis guérie ! »

» Plus aucune trace de gangrène, plus d'enflure, plus d'ankylose, et, chose plus prodigieuse encore, pas la moindre trace des trois plaies qui tout à l'heure encore dévoraient ses chairs ; plus même de cicatrices ! A titre de simple souvenir, mais sans aucune douleur, un tout petit point noir au bout de ses doigts, sur les ongles ; son bras, disent les témoins oculaires, était frais, blanc et rose comme celui d'un enfant. Cette fraîche carnation contrastait même assez singulièrement avec l'autre bras, qui était hâlé et bruni par le travail au soleil.

» Le brigadier de gendarmerie était là, auprès de la fontaine, au moment où le prodige eut lieu. Transporté, enthousiasmé comme la multitude des pèlerins qui se pressaient autour de la miraculeuse fontaine, il courut à M. Guillouzo, qui sortait alors de la basilique, organisant la procession de neuf heures : « M. Guillouzo ! s'écrie le

brigadier tout ému, M. Guillouzo ! un miracle ! — Bien, bien, mon cher ! répond le digne chapelain ; mais taisez-vous, cela va faire manquer la procession. — Mais je l'ai vu moi-même : j'étais là, réplique vivement le brigadier, je suis prêt à verbaliser. »

» A cette nouvelle, malgré tous les soins du pauvre chapelain, la procession se débanda comme une nuée d'oiseaux.

» Cependant une foule immense se pressait autour de l'heureuse miraculée, ou plutôt autour de la maison où on avait été obligé de la transporter pour l'empêcher d'être étouffée par la foule. Chacun voulait la voir, on pleurait de joie, on criait, on bénissait sainte Anne !... »

Nous citerons un second fait, rapporté par l'évêque de Vannes, Mgr Bécel, qui en a été lui-même témoin.

« Le 9 mai 1890, je donnais la confirmation dans un couvent du diocèse. J'aperçus là une jeune fille paralysée depuis six mois par suite d'une maladie de la moelle épinière, et déclarée incurable. Elle avait fait inutilement plusieurs neuvaines pour sa guérison.

» Acceptez, lui dis-je, cette médaille de sainte Anne, portez-la dévotement, mettez votre confiance en Dieu. S'il vous accorde votre guérison, vous viendrez, n'est-ce pas, faire un pèlerinage de reconnaissance à Sainte-Anne d'Auray ? » Ce qu'elle promit de grand cœur, en souriant et en levant les yeux au Ciel... Je lui donnai ma bénédiction. Le fauteuil sur lequel on l'avait placée, fut poussé et disparut par une porte latérale qui donnait sur la cour. Je ne croyais plus revoir cette jeune fille, dont je demandai ensuite le nom et la position sociale. J'appris qu'elle s'appelait Marie-Louise Pirio, qu'elle était âgée de dix-neuf ans.

» Une demi-heure plus tard, je causais avec la supérieure et une autre religieuse ; nous entendîmes du bruit au dehors ; on frappa vivement à la porte de la salle, qui fut aussitôt ouverte. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant la jeune fille venir à moi, entourée des religieuses, des pensionnaires et de ses cousines, émues les unes et les autres jusqu'aux larmes ! Marie-Louise était calme et souriante. — « C'est vous, lui dis-je, chère enfant ? — Oui, et je marche.... — Remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite. Il ne faut pas vous

fatiguer. Envoyez chercher la voiture qui vous a conduite ici... — Oh! non, pas de voiture. Je puis m'en aller à pied! »

» Deux jours après, M. Josselin, le médecin qui avait soigné Marie-Louise, déclara loyalement qu'il considérait cette guérison subite comme miraculeuse. »

Ce serait ici le lieu de parler d'un sanctuaire de Marie, encore très récent, et qui, sans avoir été le théâtre d'une apparition de la Mère de Dieu ou d'un autre prodige du même genre, a vu se multiplier les guérisons et autres grâces dans des proportions presque infinies : on a déjà nommé Notre-Dame du Sacré-Cœur, à Issoudun.

Nous renonçons à raconter même quelques-unes de ces merveilles, dont les détails ressemblent plus ou moins du reste à ceux des miracles déjà mentionnés dans ce recueil : que serait-ce qu'un ou deux récits de ce genre pour donner une idée, même superficielle, de la profusion de faveurs obtenues de la sainte Vierge depuis qu'elle a été invoquée sous ce nouveau et glorieux titre! C'est dans les Annales des Missionnaires du Sacré-Cœur qu'il faut cueillir cette énorme gerbe de traits, aussi curieux qu'édifiants.

Nombre de faveurs signalées ont été également obtenues par la prière à Notre-Dame du Perpétuel-Secours dont la dévotion a pris un grand accroissement depuis 1850.

*
* *

L'Italie a eu, elle aussi, au dernier siècle, des preuves nombreuses et saisissantes de l'amour de la très sainte Vierge pour elle. Nous parlerons au chapitre suivant des Madones qui ont donné des signes d'animation et de vie, et par là rappelé les peuples à leurs devoirs ou exprimé des promesses, parfois de salutaires menaces. Ici, nous dirons seulement un mot du sanctuaire de Notre-Dame de Spolète, qui nous semble particulièrement digne de l'attention du monde catholique.

Dans les premiers jours de l'année 1862, un jeune enfant d'un village voisin de Spolète, nommé Henri, âgé de moins de cinq ans,

errait sur une colline déserte, au milieu des buissons qui croissent entre les ruines, lorsqu'il s'entend appeler par son nom. La voix partait d'une image de la sainte Vierge qui se trouvait parmi des décombres. Il se retourne et la voit dans une lumière et une vie qui le captivent et le retiennent comme en extase, mais qu'il n'a jamais pu bien expliquer. Les heures s'écoulaient sans qu'il s'en aperçût. Sa mère, inquiète de ne point le voir rentrer, le cherche aux environs du village, le demande aux personnes qu'elle rencontre et l'appelle en vain. Elle arrive à la colline, la gravit et découvre son fils agenouillé aux pieds de l'image de la Mère de Dieu. Le bruit des pas de sa mère ne saurait le distraire de sa contemplation, il faut qu'elle l'appelle et le relève. A ses reproches, à ses plaintes des inquiétudes qu'il lui a causées, il ne répond que par un mot : « O maman, maman, la sainte Vierge m'a parlé ! Elle m'a appelé plusieurs fois par mon nom : Henri ! Henri ! Je me suis retourné, c'était elle. Ah ! ma mère, que je suis content, que je suis heureux ! »

Rentrés au village, la mère et l'enfant racontèrent ce qui venait d'arriver. Mais cela fit peu d'impression. Quelle foi pouvait-on ajouter aux paroles d'un enfant de quatre ans ! Déjà, un an auparavant, on avait laissé passer, sans y faire attention, la prophétie d'une femme pieuse, purifiée au creuset des souffrances et d'épreuves intérieures dont le démon était l'instrument, jusqu'au sein de la mort même. Elle avait annoncé que la sainte Vierge voulait être honorée sur cette colline, qu'on lui bâtirait un temple, et que les pèlerins y accouraient en foule.

Ses paroles étaient à peu près oubliées ; bientôt il en serait arrivé autant à celles du jeune Henri, lorsque, le 19 mars suivant, un miracle éclatant vint en réveiller le souvenir et répandit dans tous les environs la réputation de la sainte image.

Il y avait dans les montagnes voisines un paysan d'une trentaine d'années, en proie depuis longtemps à plusieurs maladies chroniques, abandonné et condamné par les médecins. Il se sent un jour pressé par une inspiration mystérieuse et invincible de se transporter aux pieds de cette image qui a parlé à l'enfant. C'est là qu'il veut honorer Marie ; c'est là qu'il veut lui demander la santé.

Il s'y rendit péniblement, pria avec ferveur, sentit renaître une partie de ses forces, et rentra plein de joie et d'espérance dans sa chaumière. A quelques jours de là, sans remède ni médecins, ni traitement, il avait recouvré une santé parfaite.

Cette guérison miraculeuse fit du bruit. Il ne cacha pas le nom de sa bienfaitrice. Bientôt tout le village partagea sa confiance; cette confiance elle-même attira de nouvelles grâces, et dès lors l'image de l'église ruinée de Saint-Barthélemi commença à devenir célèbre.

A partir de ce moment, l'affluence subite de pèlerins fut telle qu'elle sembla elle-même un véritable prodige. La même voix qui avait appelé l'enfant, et l'avait retenu en extase aux pieds de la Mère de tous les chrétiens, avait franchi les collines et retenti au loin par les villes et les villages de cette heureuse contrée; le même instinct, qui avait poussé l'infirme à venir lui demander son secours, ébranlait ces cœurs dociles à l'appel de la grâce et toujours prompts à s'enflammer dès qu'il s'agit d'honorer Marie. Avant même que de nouvelles faveurs et de nouveaux miracles vinssent justifier cet empressement, les pèlerins accourent de toutes parts. Chaque jour en voit augmenter le nombre. Ce ne sont plus de simples réunions de quelques personnes pieuses, mais de longues processions qui lui amènent des villages entiers. On y vient non seulement du diocèse de Spolète, mais de ceux de Todi, de Pérouse, de Foligno, de Nocera, de Narni, de Norcia et de l'Ombrie tout entière. Le plus grand ordre règne dans ces nombreuses réunions : sur leur passage, on est frappé de la piété et du recueillement de ceux qui les composent. C'est en récitant le rosaire, c'est au chant des prières et des litanies qu'ils se dirigent vers celle qu'ils viennent honorer et invoquer. On ne peut évaluer à moins de cinq mille le nombre des pèlerins qui, chaque jour, se rendent aux pieds de Marie.

Dès lors les miracles furent innombrables. Nous ne pouvons entreprendre de raconter les guérisons, même seulement les principales. Nous citerons seulement celle d'un enfant, comme devant intéresser davantage nos lecteurs et raviver leur confiance dans la puissance et la miséricorde de la très sainte Vierge.

« Joseph-François-de-Paule-Marie Gangi, né le 23 mars 1853,

fut atteint à l'âge de trois ans d'une scarlatine épidémique : il guérit ; mais, ayant pris l'air pendant sa convalescence, il contracta une hydropisie de la poitrine, dont il souffrit pendant trois mois. Il prit force remèdes et recouvra la santé.

» En octobre 1861, il fut atteint d'une fièvre intermittente qui, bien que coupée par la quinine, ne cessa de revenir périodiquement, jusqu'en mai 1862. Il lui en resta une obstruction du foie que l'on ne put guérir, car il refusait tous les remèdes. Il consentit seulement à prendre pendant trois mois du lait de chèvre.

» A l'exemple de tous les enfants, quand il pouvait échapper à ses parents, il faisait des courses longues et fatigantes ! et au mois d'octobre 1862, il reçut un coup de pied d'un âne, dans la région de la poitrine. Il ne parla point de cet accident ; mais il sentait une douleur de jour en jour plus vive à l'endroit où il avait été frappé, et il ne pouvait plus marcher ni respirer qu'avec peine. Dans le cours de novembre 1862, le mal arrivant à son paroxysme, il ne put cacher davantage ses souffrances; il ne dit rien toutefois ni de ses courses ni de ce coup de pied. On appelà un chirurgien renommé, le docteur Philippe Bulgarino. Celui-ci régla le traitement, et le père le fit suivre lui-même à son fils. Vers la fin de ce même mois, le malade put quitter le lit : ses souffrances avaient diminué, mais les autres symptômes subsistaient : il ne pouvait monter une seule marche sans oppression. Il voulut un jour sortir de la maison ; au retour il ne se traîna qu'avec peine ; et le soir tous les symptômes s'étaient aggravés au point qu'il dut rester assis sur son lit, à cause de la difficulté qu'il éprouvait à respirer. C'est alors qu'il déclara l'origine de son mal, et que son père put reconnaître dans ces courses excessives la cause de l'obstruction du foie et du vice organique qui avait atteint le cœur.

» Il fut soumis à un traitement suivi et énergique, mais sans résultat. Le mal gagnait du terrain ; le pauvre garçon ne pouvait plus respirer que sur son séant. Le peu qu'il dormait la nuit, il le faisait appuyé sur le bras de son père ou de sa mère qui se remplaçaient auprès de lui. L'enflure qui se déclara au visage, surtout aux paupières, confirma les soupçons d'une affection organique du cœur.

La nuit du 5 au 6 décembre fut plus pénible que toutes celles



C'était bien la sainte Vierge. (P. 165.)

qui l'avaient précédée. L'enfant ne put dormir, pas même en s'appuyant sur le sein de sa mère ; cette même nuit, son père, ne doutant pas que la mort ne fût prochaine et renfermant sa propre douleur dans son cœur, fortifia son fils et l'exhorta à souffrir ce supplice pour Jésus-Christ, en retour de celui auquel il s'est soumis pour nous racheter. L'enfant le fit, et dans ses crises, invoqua les noms de Jésus et de Marie.

» La nuit était déjà avancée, lorsque son père le pressa de recourir à Notre-Dame de Bon-Secours, titre sous lequel elle est honorée dans le diocèse de Spolète, où il savait que son image opérait de grands prodiges. L'enfant ne s'y prêtait pas d'abord, mais bientôt, il lui dit trois *Ave Maria.*

Cette nuit pénible et douloureuse durait depuis dix heures, lorsque le malade s'endormit d'un sommeil paisible. Il reposa jusque bien avant dans la journée, et se réveilla sans aucune souffrance. Ses prières étaient exaucées : Marie lui avait obtenu la grâce d'une guérison instantanée, que désormais tous les remèdes et les ressources de l'art ne pouvaient plus faire espérer. Il retrouva toute sa santé et reprit son ancien train de vie, n'éprouvant aucun reste de douleurs ni de gêne. Il s'exposa depuis aux rigueurs de l'hiver et continua à jouir de la parfaite santé qu'il devait à ce miracle, obtenu par la puissante protection de Marie, Auxiliatrice des chrétiens. »

Tout ce qui est rapporté ci-dessus a été écrit, certifié et signé par le docteur en médecine qui soigna l'enfant et le vicaire de la paroisse. Que d'autres faits tout aussi merveilleux il y aurait à mentionner à la gloire de Notre-Dame de Spolète !

*
* *

Nous terminerons ce chapitre en citant quelques-uns des prodiges qui se sont accomplis à Oostacker, ce petit coin privilégié de la Belgique, si justement surnommé « Lourdes en Flandre. »

Une pieuse et charitable demoiselle de Gand avait un oncle affilié à la franc-maçonnerie, et ce malheureux pécheur était resté pendant soixante ans étranger à ses devoirs religieux. On comprend

à quel degré d'endurcissement il devait être arrivé. Dieu l'accabla de maux temporels pour le faire rentrer en lui-même. A quelques années d'intervalle, deux fois notre franc-maçon perdit et refit sa fortune. Une troisième fois Dieu frappa plus terriblement encore à la porte de son cœur; mais cette porte resta plus fermée que jamais. Cependant le malheureux, réduit à la misère, se vit forcé d'aller avec sa femme demander une place à l'hospice de D***. Ils y furent reçus avec bonté, mais la Mère Supérieure s'aperçut bientôt que son nouvel hôte était loin de partager les sentiments religieux qui régnaient dans la maison; et craignant la contagion de son mauvais exemple, elle regretta de l'avoir accueilli. Ce regret heureusement allait être suivi bientôt d'une immense consolation. La nièce du vieux pécheur encore sous le coup de l'impression qn'avait faite sur elle l'admirable guérison de Catherine Tertoy obtenue à la grotte déjà célèbre, eut la bonne pensée de demander à Catherine pour la conversion de son oncle des prières et une neuvaine à l'Immaculée Conception d'Oostacker. La privilégiée de Marie, toute pleine de confiance, accéda à ses désirs et commença avec la nièce et avec sa mère une neuvaine fervente. Chaque jour, on versait à l'insu du vieillard quelques gouttes d'eau de Lourdes sur les aliments qu'on lui préparait; et voilà qu'avant même la fin de la neuvaine, le cœur de l'endurci est touché de la grâce; il demande de lui-même un prêtre et se confesse avec les plus saintes dispositions. A peine a-t-il reçu l'absolution qu'il sent la joie déborder de son cœur purifié; on l'eût pris pour le plus heureux des hommes. Avec quel bonheur, avec quel recueillement et quel amour il s'approcha le lendemain de la Table Sainte! Avant de quitter le banquet sacré, il promit à Jésus de réparer par une vie édifiante les soixante années qu'il avait passées dans l'oubli de Dieu. A dater de ce moment il ne cessa d'être pour l'hospice un parfait modèle.

Pierre de Rudder était un ouvrier de Jabbeke. Un jour qu'il passait auprès de quelques bûcherons occupés à abattre des arbres, un arbre tombe sur un autre et Pierre a la jambe prise entre les deux. Cette jambe est fracturée et horriblement meurtrie à neuf centimètres au-dessous du genou. M. le docteur Affenaer applique l'appa-

reil à la fracture ; mais quelques semaines après, une large plaie se forme au pied ; à tout moment la gangrène peut s'y mettre. En présence de cette plaie, ajoutée à une irrémédiable fracture, le chirurgien déclare la guérison impossible. Les douleurs du patient étaient atroces et continuelles, et les plus habiles praticiens ne purent ni le soulager, ni lui donner même une lueur d'espérance. Mais Pierre espérait, malgré tout, que la sainte Vierge le guérirait, et retirerait sa triste famille de la misère à laquelle elle était réduite.

L'état du malade était évidemment incurable. Quel chirurgien au monde eût pu souder ensemble deux fragments d'os distants depuis longtemps l'un de l'autre de trois centimètres ? La partie inférieure de la jambe ne tenait plus au reste que par la peau et par des chairs meurtries. Aussi le malheureux pouvait-il la tourner en tous sens. C'est dans ces conditions que Pierre accompagné de sa femme se traîna sur ses béquilles jusqu'au sanctuaire d'Oostacker. A la vue de ses horribles souffrances, tous les pèlerins s'émurent et se mirent à prier. Trois fois il fit, avec des peines infinies, le tour de la grotte, et s'arrêta enfin devant la statue miraculeuse. Tandis qu'assis et les yeux fixés sur la sainte image, il prie la Vierge avec une invincible confiance, il se lève tout à coup comme machinalement, et va, sans béquilles, se jeter à genoux devant la statue. Ce n'est qu'après quelques minutes d'une sorte d'extase qu'il revient à lui et reconnaît qu'il est à genoux. « O mon Dieu, où suis-je donc ? » s'écrie-t-il ; il cherche ses béquilles et ne les voit pas. « O Marie, dit-il, je suis devant votre image. » Il se lève, va prendre ses béquilles et les dépose à la grotte. Il était guéri. Sa femme dans l'excès de son émotion est près de tomber en défaillance, et les larmes coulent des yeux de tous les pèlerins.

Les os de la jambe étaient parfaitement et solidement réunis, et les plaies n'avaient laissé aucune trace.

Le docteur examine la jambe. A la vue d'un si grand prodige, les larmes jaillissent de ses yeux et il s'écrie : « Pierre, ce que ne peuvent les médecins, Marie le peut ; d'incrédule, on deviendrait croyant à voir de tels prodiges. »

Madame Nevejan élevait ses cinq enfants dans la crainte filiale

de Dieu et leur inspirait l'amour de la sainte Vierge. Elle n'eut pas à s'en repentir, et nous allons voir ce que lui valut la piété de son Louis, enfant de six ans, vrai petit ange.

En 1874, Madame Nevejan fut tout à coup frappée de cécité, et à tel point que la plus vive lumière approchée de ses yeux ne produisait pas sur la rétine la moindre impression. Les oculistes les plus distingués de Belgique et d'Allemagne finirent par se déclarer impuissants.

La bonne dame, tout en consultant les hommes de l'art, n'avait jamais cessé, dès le premier moment de son malheur, d'invoquer Notre-Dame de Lourdes.

Sa confiance fut mise à une rude épreuve ; elle se vit clouée sur son lit par de violents maux d'estomac, accompagnés de crampes et de douleurs de tête. Son état empirant, elle arriva bientôt aux portes du tombeau et reçut le saint Viatique. Elle voulait à tout prix aller à Oostacker ; mais son mari, médecin, se révolta, et non sans cause, à cette demande. Toutefois, après bien des oppositions, il finit par céder, et la malade partit avec le petit Louis, qui allait la sauver, et avec quatre autres de ses proches. Quand on fut près de la grotte, Louis prit les devants et courut le premier à l'image de Marie. Là, il fut pour tous les pèlerins le sujet du plus vif attendrissement. Le petit ange jetait alternativement les yeux, et sur l'Image sainte et sur sa mère, et il ne se lassait pas de répéter tout haut avec un accent pénétrant et tout céleste :

« Notre-Dame de Lourdes, rendez la vue à maman ! » puis se tournant vers sa mère : « Maman, ne voyez-vous pas encore ? »

« Non, mon fils, répondait la mère attendrie, mais prions. » Que de fois l'enfant répéta : « Notre-Dame de Lourdes, guérissez maman, » et « Maman ne voyez-vous pas encore ! »

Le moment du départ était venu. La malade plongea la main dans l'eau bénite, et dit en faisant le signe de la croix : « O Notre-Dame, me laisserez-vous retourner comme je suis venue ? » On allait partir : « Plongez mon mouchoir dans l'eau de la grotte, dit madame Nevejan, afin que je m'en lave les yeux. » Elle passe légèrement le mouchoir mouillé sur ses yeux, lorsque soudain, soulagée de tous

ses maux, elle voit son mouchoir, elle voit la statue de Marie, elle voit tout, et s'écrie : « O Marie, je vous remercie, je suis guérie! » Louis court à sa mère, qui ne cesse de redire : « Je suis guérie, je suis guérie, merci Marie; » et lui dit : « Maman, êtes-vous guérie? » et il se jette à son cou.

« O maman, que je suis heureux, j'ai tant prié pour votre guérison! »

Le fils et la mère pleuraient, et tous les pèlerins pleuraient avec eux. Comme on sent, dans de si douces émotions, que la sainte Vierge est toujours présente aux pauvres exilés de ce monde!

Voici encore un prodige d'un autre genre et que l'on pourrait appeler un miracle à rebours, destiné à apprendre aux contempteurs de la religion, à respecter la Mère de Dieu. Trois jeunes gens impies de l'université de Gand s'entendirent pour jouer auprès de la grotte et en présence des pèlerins, une comédie sacrilège, et pour se moquer, en simulant un faux mal et une fausse guérison, des miracles de Notre-Dame. Leur punition eut lieu sur place et fut éclatante. Jésus vengea sa Mère. Tandis que l'un de ces trois étudiants contrefaisait l'aveugle en face de la grotte, ses deux compagnons, continuant leur rôle criminel, lui disent à haute voix : « Ne voyez-vous pas encore? » Ils s'apprêtaient à jouir, après la réponse du soi-disant aveugle, de la crédulité des assistants; mais quel n'est pas leur saisissement, quand ils reçoivent pour réponse : « Je ne vois plus! » Le jeune impie de voyant était devenu réellement aveugle. Il fallut alors et sérieusement le reconduire à Gand. Mais la Mère de Dieu se montra envers lui mère de miséricorde. Si, pour son bien, elle ne lui rendit pas les yeux du corps, elle lui ouvrit ceux de l'âme, le convertit et en fit un grand chrétien.

Nos lecteurs nous pardonneront-ils de ne pas nous étendre davantage sur Oostacker, cette terre de miracles, cette petite sœur de l'immortelle Lourdes des Pyrénées, où tant de pauvres âmes ont trouvé le soulagement, le relèvement, la consolation? Encore une fois, c'est parce qu'il y aurait trop à raconter que nous n'essayons point de le faire, craignant de déflorer la couronne de Marie en la réduisant à des proportions si exiguës, ou de donner une idée trop

mesquine d'un tel monument de la foi chrétienne en nous bornant à en esquisser le portail. D'aucuns nous blâmeront sans doute de passer sous silence les nombreuses merveilles accomplies à Oostacker dans un ouvrage destiné à décrire les manifestations surnaturelles du XIX[e] siècle. Ils ont raison assurément; mais pourtant, ils ne doivent pas perdre de vue que nous avons annoncé une gerbe, une simple gerbe; d'autres viendront après nous pour récolter la moisson; nous aurons du moins satisfait le désir de plusieurs bonnes âmes qui ne voulaient pas que tout fût perdu pour les petits et pour le peuple. Aux lettrés et aux riches, la grande bibliothèque du surnaturel contemporain, en cinquante ou cent volumes; aux autres, l'humble in-octavo, tout confus de ses immenses lacunes, mais qui en dit encore assez pour ravir d'enthousiasme et transporter d'admiration les cœurs bien disposés.





Chapitre Sixième.

Les Madones italiennes célèbres par des signes d'animation et de vitalité. — Notre-Dame de Campo-Cavallo. — Relation de M. Niderberger. — Caractère inquisitorial de sa visite au sanctuaire de Marie. — Les premiers regards de la Madone. — Impression éprouvée par les assistants. — Nouvelles expériences. — Récit du R. P. Mortier. — Le petit vieillard. — Reproduction multiple du prodige. — Détails circonstanciés et témoignages irrécusables. — Le « regard d'adieu. » — La Vierge de Vicovaro. — Les prières des femmes italiennes. — Les changements constatés dans la statue par des touristes. — La multitude aux pieds de la Madone. — Le miracle de Rimini et ses cinquante mille témoins. — Mouvements extraordinaires des yeux sur une toile représentant la sainte Vierge. — Visite d'un général autrichien et d'un grand nombre de notabilités. — Deux officiers arrachant leurs décorations et les suspendant en guise d'ex-voto. — Emouvants récits de plusieurs spectateurs de ces scènes inoubliables. — « Allez à Rimini. » — Sages réfléxions d'Alphonse Balleydier. — Le pari perdu et gagné. — La statue de Marie à Flocco. — Trois remarquables prodiges. — Enquête de l'autorité civile : ses résultats.

Sur la merveille de Campocavallo,[1] dont on a tant parlé de nos jours, nous rapporterons deux témoignages d'une haute valeur, nous reproduirons deux récits tout palpitants d'intérêt, celui de M. Léonce Niderberger et celui du P. Mortier, dominicain.

M. Niderberger, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le

(1) Voici quelle fut l'origine du prodige. « Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1892, écrit l'*Unita Cattolica* de Turin, plusieurs mécréants mirent le feu au baldaquin sous lequel se trouvait le prêtre portant le Saint-Sacrement à la procession. Ils commirent encore d'autres impiétés. Le lendemain, le bruit se répandit que dans une chapelle, située à deux kilomètres d'Osimo, une femme avait vu une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs mouvoir les yeux et verser des larmes. La nouvelle se propagea ; de tous les environs une multitude de personnes accourut, et presque toutes virent le prodige. Un fonctionnaire public d'Osimo se transporta dans la chapelle

Grand et rédacteur de plusieurs journaux catholiques à Gladbach en Allemagne, avait ainsi parlé à la sainte Vierge, dans un élan de naïf abandon : « Sainte Madone, je désire rendre témoignage de vos prodiges, mais pour que je puisse publier ce témoignage en pays protestant, il faudrait qu'il fût bien catégorique. Daignez, à ma prière, abaisser les yeux, puis les relever, puis les abaisser encore. » Et la sainte Madone se prêta à tout. Voici textuellement le récit du célèbre publiciste.

« Je revenais de Rome. J'arrivai à Lorette le 15 juin à minuit. Je descendis à l'hôtel Ferri. Le lendemain samedi, je fis mes dévotions à la Santa Casa. Après déjeuner, je partis en voiture pour Campocavallo. J'étais seul. J'arrivai à la petite chapelle vers trois heures de l'après-midi. Je n'entrai pas de suite. Je voulais examiner les alentours, n'éprouvant aucune dévotion.

Après avoir examiné pendant une demi-heure les environs et l'extérieur de la chapelle, j'entrai, moins en pèlerin qu'en juge qui vient pour découvrir quelque supercherie. Je ne regardais pas l'image, mais seulement les murs et les ex-voto. Après avoir tout vu, je sortis sans éprouver la moindre dévotion.

Étant entré de nouveau vers cinq heures, je me suis mis en face de l'image, en dedans de la balustrade et je commençai à la regarder. Étant myope, je me servis d'un binocle qui me faisait voir l'image de grandeur naturelle. Je voyais les yeux de la Madone *tout grands ouverts*, *tournés vers le ciel*, de manière qu'il restait au-dessous de la pupille une *large ligne blanche*. Rien ne se passait d'extraordinaire, je me dis à moi-même que le visage de la Madone était beau, très pieux, mais je n'éprouvais pas la moindre émotion.

A ce moment-là, une dame française qui priait à ma gauche, m'adressa la parole et me dit : « Mais, Monsieur, voyez-vous comme

pour faire une enquête. Étant sur une chaise, il vit les larmes ; il les essuya, et elles recommencèrent à couler. Tout ému, il se retourna alors vers les personnes présentes en disant : « Il n'y a aucun doute ; c'est un miracle. » Puis il tira sa montre de sa poche et la suspendit au cadre du tableau, en guise de présent. Un autre fonctionnaire public vit les yeux se mouvoir, il tira l'anneau d'or qui était à son doigt et le suspendit également au cadre. Les visiteurs continuèrent à affluer, et tous ou presque tous virent distinctement le mouvement des yeux de l'image de la sainte Vierge. »

la Madone vous regarde? Elle a toujours les yeux tournés vers vous.

— Pardon, Madame, répondis-je, moi je ne vois rien. »

Après cela je me retirai dans le fond de la chapelle et je commençai à réciter mon rosaire de cent cinquante *Ave Maria*, comme je fais tous les jours. J'avais presque fini quand l'idée me vint de regarder encore l'image. Je m'avançai vers la balustrade et dirigeai mon binocle vers l'image de la Madone. Tout de suite je vis les yeux de la sainte Vierge abaissés vers moi, de manière que la ligne blanche au-dessous des pupilles avait complètement disparu, et je voyais seulement les pupilles noires fixées sur moi. J'éprouvai alors une impression douloureuse ; un frisson parcourut tous mes membres, et je tremblais. Je me mis à genoux et j'adressai quelques prières au Ciel.

Quand le monde fut parti, j'entrai dans l'intérieur de la balustrade, je montai sur un escabeau à deux degrés et je regardai la figure de la Vierge des Douleurs de tout près et sans binocle. J'étais si près d'elle que je pouvais la toucher. Je vis la même chose : les yeux de la Madone tournés vers moi, avec une expression de douleur. J'éprouvai alors une angoisse indicible et je commençai à prier pour les miens. J'approchai de la sainte image les portraits de ma femme et de ma fille Marie, une fillette de deux ans, dont j'ai attribué la guérison d'une maladie de cinq mois à Notre-Dame du Rosaire de Pompéi et à la Mère des Douleurs de Campocavallo. Les portraits furent regardés, surtout celui de la petite, avec un air doux et maternel.

Alors, je sortis et retournai à Lorette.

Le lendemain 17, je redescendis à Campocavallo, où je me sentais attiré par une force mystérieuse. C'était une journée assez chaude. Il me vint l'idée de réciter mon rosaire et de marcher nu-pieds, ce que je fis. Les passants me prenaient pour un anglais avec le *spleen;* quelques-uns m'injuriaient, ce qui me touchait peu. A leurs saillies, j'opposais la fierté d'un homme qui connaît le monde et qui ne rougit pas de se déclarer ouvertement catholique et enfant de Marie.

J'arrivai à la chapelle vers les cinq heures. Il y avait beaucoup de monde, qui me regarda comme une bête noire. Je me cachai dans

l'angle le plus obscur de la chapelle et je regardai l'image sans rien voir. Peu de temps après mon arrivée, on priait, on récitait la couronne des Sept-Douleurs et on chantait le *Stabat*. Durant ce chant du peuple, il m'a semblé voir que la Madone remuait les yeux, non pas comme hier de haut en bas, mais de gauche à droite, et vice versa. La bénédiction du Saint-Sacrement détourna mon attention de l'image, parce que je me disais : « Là est Notre-Seigneur Jésus-Christ, renfermé sous les espèces sacramentelles. C'est là un vrai miracle que nous devons croire ; l'autre (du mouvement des yeux) peut être vrai ou faux, ce n'est pas de ma compétence d'en juger. C'est l'Église qui jugera, et je soumettrai toujours mon opinion à son jugement. »

Un moment après, debout devant la balustrade, je dirigeai mon binocle vers l'image et je répétais intérieurement ce que j'avais dit tout à l'heure.

A ce moment je vis les yeux de la Madone fixés sur moi avec une expression si noble, si triomphante et si majestueuse, que je pâlis, je tremblai, je tombai à genoux et je priai. Les personnes qui étaient encore là me demandèrent si j'avais quelque chose, mais je ne répondis pas. Je croyais, je priais et je pleurais à chaudes larmes. Je ne sais pas combien de temps je m'entretins à prier. Cela doit avoir duré un certain temps, car un jeune homme vint me chercher en me disant qu'on m'attendait.

« Vous avez bien vu ? me demanda l'un de mes compagnons à mon retour. — Oui, répondis-je, cette fois j'ai bien vu et maintenant je suis convaincu. »

Je pris encore congé de mes compagnons pour prier devant l'image bénie. Je ne voyais plus rien, je ne voulais plus rien. Je préférais prier et me repentir de mes péchés. C'est la même impression que j'ai ressentie en 1891 devant la sainte Tunique à Trèves et en gravissant à genoux la Scala Santa à Rome.

Voici maintenant les pages les plus remarquables de la relation du P. Mortier.[1]

(1) Reproduites avec l'autorisation du T. R. P. Iweins, prieur des Dominicains à Ostende.

« Je ne suis pas un coureur de miracles. Je dirai même, pour être vrai et faire une confession complète, que j'ai un tempérament rebelle au merveilleux, quelque peu teinté de scepticisme. La première impression, quand j'entends parler de miracles, est une impression de défiance.

Sous ce rapport, je suis *Thomiste*[1] : avant de croire, je veux voir. Est-ce bien, est-ce mal, je ne sais. Je me confesse pour le moment. Du reste, comme on le verra par le récit suivant, le merveilleux ne m'enthousiasme pas, me laisse froid, peut-être trop, et dans le cas présent j'ai cru de mon devoir de demander pardon à la sainte Vierge de mon incrédulité et de ma froideur.

Je vois très clair ; ni presbyte, ni myope, de loin comme de près, je vois parfaitement, sans effort. J'ai cependant les yeux délicats, ce qui m'oblige assez souvent à les protéger contre la lumière et le vent par des verres fumés. Cette délicatesse n'influe en rien sur la vision, elle dépend d'un état général.

Ce préambule a son importance, et voilà pourquoi je l'ai écrit malgré mes répugnances.

A l'époque des fêtes jubilaires du Souverain Pontife, un prêtre du diocèse d'Angers vint habiter à Rome, dans la maison où je demeurais. Il me parla des faits de Campocavallo, me fit lire une brochure sur ce sujet, et me donna une image de l'*Addolorata*. La brochure me mit en défiance ; cependant, la petite image, très pieuse, me charma, et le soir, me mettant à genoux devant elle, je dis simplement à la sainte Vierge : « Ma bonnne Mère, si je vais vous voir, me regarderez-vous ? »

Arrivé le 18 mars à Lorette, et ravi par la *Santa Casa*, j'oubliai presque Campocavallo, et je ne m'y rendis que le 21 ou le 22. Ma mémoire n'est pas très sûre. Je fis route avec un excellent prêtre français, charmant compagnon, dévoué à la sainte Vierge, mais loin d'être convaincu du miracle de l'*Addolorata*. On cause, on rit, et

(1) Jeu de mots. *Thomiste*, signifie disciple ou partisan des doctrines de saint Thomas d'Aquin. Le narrateur, lui dit, se dit, pour le quart d'heure, disciple de l'apôtre saint Thomas, ne voulant pas croire (ce qui n'est pas de foi catholique) sans le voir.

finalement, à travers la grande plaine parsemée de fermes, on arrive à la chapelle. J'entre. Peu de monde. Devant la sainte image, un groupe de paysans, hommes et femmes, les yeux fixés sur l'*Addolorata* et disant leur chapelet. Un petit vieillard, la tête entourée de bandelettes, priait à haute voix ; il pleurait, se lamentait à fendre l'âme : « Sainte Vierge, *mamma mia*, faites-moi cette grâce ! » Il demandait évidemment la guérison d'un mal douloureux.

Je me mis à genoux devant l'image, à peu de distance, et je commençai mon rosaire, sans la moindre émotion. Après quelques instants, toujours à genoux, je fus surpris de voir les yeux de l'image fixés sur moi, tandis qu'à mon arrivée, elle les avait levés au ciel. Je me relevai, croyant à une illusion. Debout près de la balustrade, à deux pas de l'image, je constatai d'abord que les yeux étaient grands ouverts, levés au ciel, puis je vis la Madone baisser les yeux, les fixer sur moi, et doucement, majestueusement, fermer entièrement les paupières. Je ne fus point troublé. Quatre ou cinq fois, le même prodige se reproduisit. Quoique gardant un grand calme, il paraît que ma physionomie s'était transformée, car mon incrédule compagnon, me tirant par la manche, me dit : « Vous voyez ? » Je fis brûler un cierge, et nous partîmes.

En route, pressé par mon compagnon, je lui dis ce que j'avais vu ; et malgré cela, je lui fis part de mon intention de garder le silence, jusqu'à nouvel examen. En arrivant à Lorette, on me questionna discrètement, mais inutilement, je fut muet. Ce qui augmenta encore, à mon insu, ma réputation d'inquisiteur !

J'avais vu ; mais, avant de me prononcer, je voulais voir encore ; aussi, j'avais quitté la chapelle sans faire la moindre déposition. J'attendis *quinze jours* avant de retourner à Campocavallo, afin que l'impression première fût entièrement dissipée.

Le mardi de Pâques, 4 avril, dès six heures du matin, je quittai Lorette avec mon inséparable incrédule, déjà vacillant cependant. Connaissant mes défiances et mes précautions, il avait été frappé de mon affirmation. La matinée était délicieuse. Dans cette contrée, le mardi de Pâques est encore une grande fête. Les routes étaient

sillonnées de chars. On allait à la messe, les uns à Lorette, les autres à Osimo, quelques-uns à Campocavallo. A mon arrivée, la première messe finissait; j'eus peine à passer dans la sacristie pour revêtir les ornements, tant la foule était compacte. Ma messe terminée, j'entrai, pour faire mon action de grâces, dans le petit espace réservé près de l'image, et entouré d'une balustrade. Je regardai la figure de l'*Addolorata*. Rien de particulier : elle avait les yeux levés au ciel. On me passait des chapelets, des images, du pain pour faire toucher à la Madone. Les femmes me donnaient jusqu'à leur mouchoir de tête...

Je me retirai quelques instants après, pour déjeuner. La foule s'écoula, et quand je rentrai dans la chapelle, sain et dispos, il n'y avait plus que quelques personnes. Je commençai mon rosaire, debout, appuyé contre la balustrade, à deux pas de l'image. Je la regardai quelques secondes, par intervalles; puis, voulant à tout prix éviter la moindre illusion, je regardai ensuite à côté, de la manière la plus indifférente, afin qu'il n'y eût dans mes yeux ni trouble ni fatigue.

Je vis distinctement la sainte image baisser les yeux, les fixer lentement sur moi, puis, avec cette lenteur majestueuse que j'avais remarquée la fois précédente, fermer doucement les paupières. Ce mouvement des paupières est lent, plus lent que la nature, car ordinairement le mouvement des paupières est précipité. Je ne fus pas ému. La pensée de la certitude que je désirais dominait tous les autres sentiments. Je changeai de place; le prodige se reproduisit. J'allai à droite, à gauche, j'entrai dans l'espace réservé tout près de l'image; et chaque fois je vis les yeux de la Madone, d'abord levés au ciel, se baisser, se fixer sur les miens, et les paupières se fermer avec une angoisse indicible.

Alors, voulant en finir avec mes doutes, j'engageai contre la sainte Vierge une sorte de lutte; j'étais debout devant l'image; je dis intérieurement : « Ma bonne Mère, excusez-moi, je veux être sûr. Faites-le encore une fois. » Les yeux se baissent, me regardent douloureusement et se ferment. « Ma bonne Mère, encore une fois!... » Même prodige. « Encore une fois!... » Il me sembla qu'à

la troisième ou quatrième demande, le regard fixé sur moi était dur; je dis simplement : « Vous savez bien pourquoi je veux être sûr. » Une pensée me vint tout à coup : « Telle personne, dis-je intérieurement, m'a prié de vous demander de me regarder pour elle, vous savez qu'elle vous aime bien, regardez-moi. » La bonne Mère baisse les yeux, me regarde et les ferme. Et ainsi huit à dix fois, à chaque instance de ma part, le prodige s'est opéré de près, de loin, de tout côté, même les yeux dans les yeux. Ce qui m'étonne le plus, c'est le calme imperturbable que je conservais. Quand j'y pense aujourd'hui, j'en suis effrayé, car enfin, ces yeux qui me regardaient c'étaient les yeux de la Mère de mon Dieu!

Personne autour de moi ne se doutait de la scène qui se passait entre la Madone et moi. Avant de sortir de la chapelle, dont j'eus peine à m'arracher, je dis à la sainte Vierge : « Ma bonne Mère, je suis convaincu; daignez me donner un regard d'adieu. » Ce regard maternel, je l'eus; pourrai-je jamais l'oublier? Je ne fis aucune confidence au curé, réservant ma déposition pour Mgr l'évêque d'Osimo, chez lequel je me rendis immédiatement.

L'évêque d'Osimo, Mgr Mauri, appartient à l'ordre de Saint-Dominique. Prélat distingué, fort savant et de grande prudence, il occupe un siège réservé ordinairement aux honneurs cardinalices. Ayant le bonheur d'être religieux du même ordre, je puis lui parler à cœur ouvert, comme à un frère. Son accueil, du reste, aurait suffi, à lui seul, pour provoquer toute ma confiance. Ma déposition lui parut tellement importante, à raison des circonstances spéciales qui l'accompagnaient, qu'il réunit immédiatement le tribunal chargé du procès canonique, commencé au sujet de l'Addolorata. Pendant plus d'une heure, je fus sur la sellette. Après avoir prêté serment sur les saints Evangiles, je dus répondre à vingt-trois ou vingt-quatre questions. Tout fut minutieusement examiné, jugé, écrit avec une rigueur d'observation et de critique qui fait honneur aux prêtres chargés de l'instruction. Je signai ma déposition et je partis, heureux dans mon cœur d'avoir été choisi pour rendre témoignage à la vérité de cette manifestation douloureuse de la sainte Vierge.

J'avais cependant un remords. Comment! Plus de dix fois la

Mère de Dieu avait daigné me regarder avec une douleur poignante, et j'étais resté debout, je ne m'étais pas jeté à ses pieds pour la remercier, pour lui dire tout l'amour et toute la joie de mon cœur! Je la regardais, non comme un fils, mais comme un juge! Il fallait une réparation.

Aussi, dès le samedi 8 avril, j'étais de nouveau à Campo-Cavallo, prosterné devant la sainte image et la contemplant avec ravissement. La bonne Mère fut toujours aussi généreuse. A plusieurs reprises, ses yeux se baissèrent, se fixèrent sur les miens et se fermèrent entièrement. Cette fois, je me laissai aller à l'impression de paix, de bonheur, que ce regard produisait en moi. Comme nous nous regardions! A côté de moi, une dame pleurait à chaudes larmes. Je me retournai : « Vous êtes Française? lui dis-je. — Oui, mon Père. — Pourquoi pleurez-vous? — La sainte Vierge me regarde. — Eh bien! regardez-la aussi, n'ayez crainte. »

Cédant, cette fois, aux instances du curé chargé du pèlerinage, je mis quelques lignes sur le registre ouvert dans la sacristie.

Mon séjour à Lorette allait finir; j'avoue qu'il me coûtait de laisser la *Santa Casa* et cette image qui avait eu pour moi tant de miséricorde. Je voulus la revoir encore une fois, et lui faire mes adieux. La bonne Mère me combla. Plusieurs fois, son regard s'abaissa sur moi et ses paupières se fermèrent.

Deux dames françaises, pleines de foi et désireuses, l'une surtout, de voir le prodige, me disaient : « Mon père, comment voyez-vous les yeux? — Madame, je les vois fermés; les voici qui s'ouvrent, qui se baissent de nouveau, qui se ferment encore. — Moi, rien du tout, ils sont grands ouverts, fixés au ciel. » Un brave homme me tire la robe : « *Padre*, la madone ferme les yeux. » Je vis avec lui le même mouvement; il en était tout heureux. Les dames françaises ne virent rien, à leur grand chagrin. Je pense que la bonne Mère voulut leur laisser le mérite de la foi, car l'une d'elles, quoique désolée de ne point contempler le prodige de ses yeux, fit a la chapelle une large offrande, comme en France seulement on sait en faire. L'Addolorata saura la lui rendre.

Avant de quitter la sainte image, j'eus la faveur d'un dernier



Notre-Dame de la Persévérance. (P. 241.)

regard, celui des adieux, je ne pouvais pas partir. Aussi, c'est : Au revoir ! que je lui ai dit.

J'ai vu, bien vu, — et je l'ai affirmé sous serment, — j'ai vu la Madone des Sept-Douleurs de Campo-Cavallo baisser les yeux, les fixer sur moi, fermer les paupières avec une expression de douleur poignante, plus de vingt fois, sans trouble, sans effort. J'ai vu.

Croyez ou ne croyez pas, c'est votre affaire, je n'ai aucune mission pour vous faire croire. Pour moi, avec des centaines d'autres témoins, les plus sérieux et les plus désintéressés, je ne puis dire qu'une chose et je la dis sur les toits, à la gloire de la sainte Vierge : J'ai vu...[1] »

* * *

C'est un fait qui s'est produit très souvent en Italie, que les signes d'animation et de vitalité donnés par des tableaux ou des statues. La figure du Christ, ou de la sainte Vierge, ou des saints représentés par ces images, changeait de couleur, se couvrait d'une sueur de sang, ou prenait un aspect nouveau et extranaturel. Fréquemment les yeux s'ouvraient et se fermaient, des mouvements divers se produisaient dans les traits du visage. Vers le milieu du XIX[e] siècle, un prodige de ce genre s'est renouvelé un grand nombre de fois à Vicovaro et a beaucoup occupé toute la presse. Parmi les nombreux témoignages recueillis à cette époque, nous choisissons la relation d'un rédacteur de journal protestant : elle n'en sera que plus authentique.

(1) Le miracle de Campo-Cavallo est assurément un des plus prodigieux de notre siècle, en même temps qu'il est un des plus récents. L'auteur de ce recueil n'a pu visiter personnellement le vénérable sanctuaire ; mais un de ses intimes amis, prêtre digne d'une entière confiance, lui écrivait à la date du 31 décembre 1895 : « Rien n'est plus certain que les apparitions journalières de la sainte Vierge : j'en ai joui pendant cinq minutes : ce beau regard m'est une force ; je ne passe point de jour sans y penser. Mon compagnon de voyage en Italie M. R*** en conserve, lui aussi, un délicieux souvenir. M. T***, qui était également avec nous, a vu des larmes s'échapper des yeux de l'Addolorata. Un autre de nos compagnons a été terrassé par un regard sévère de Marie, qui lui est entré jusqu'au fond du cœur, etc. La Madone de Campo-Cavallo demeure donc avec Notre-Dame de Lourdes, un défi actuel et permanent à la libre-pensée orgueilleuse du XX[e] siècle.

« Il y a deux églises dans le bourg de Vicovaro : c'est dans la plus petite que le miracle s'est accompli. L'autel était surmonté d'un tableau de Vierge très ancien, encadré d'une tapisserie de soie et recouvert d'une glace. Cette Vierge était, de temps immémorial, honorée dans le pays. Dans cette région le miracle, au moins par la prière, est un fait considéré comme permanent. A Rome, on n'admet pas que les miracles ont cessé, et que Dieu opère par d'autres voies. Là on parle de miracle, de grâce à obtenir, comme de n'importe quoi : c'est une affaire toute vulgaire.

» On fait tous les ans, le quatrième dimanche de juillet, la fête de la Vierge de Vicovaro, et dans la semaine qui précède ce dimanche, une retraite a lieu à l'église. On dit la messe, on prêche, on prépare la grande solennité.

» Or le mardi 22 juillet on avait accompli ces pieux exercices. Le prêtre s'était retiré avec ses petits clercs. Il ne restait plus dans le petit temple que quelques braves femmes qui adressaient à la Vierge aimée, à la *Maria avvocata*, différentes supplications. On ne se rend pas compte en France de ces prières du paysan, du menu peuple italien : elles se font souvent tout haut. Elles s'emmêlent les unes dans les autres. Les pauvres femmes s'excitent mutuellement, et elles arrivent à donner à leurs oraisons jaculatoires les allures les plus dramatiques : « Comme elle est belle, la Madone ! la vois-tu ?
« O chère, ô chère bonne Madone, oh ! viens à moi, oh ! secours-moi
« de ce qui fait si grande faute à la maison ! Je t'aime, je te prie ;
« voici mon cierge et le sien à la Giovanna aussi, et le sien à la
« Cornelia aussi ; oui, toutes deux, toutes trois, secours-nous et viens
« à nous ! »

» Ainsi, sans doute, priaient ces pauvres femmes. Tout à coup le visage de la Vierge changea de couleur, et ses yeux remuèrent. Jugez de l'effet produit sur ces innocentes créatures ! Elles jettent des cris. Elles se précipitent en appelant. Tout le village accourt. Le visage continuait de changer de couleur de moment en moment, et les yeux remuaient toujours... On était allé avertir le clergé ; il arriva. La multitude priait la Vierge à grands cris. Tout le monde voulait entrer.

» Le lendemain, après la messe, reprise du miracle. Il se renouvelle, depuis lors, tous les jours, à peu près à la même heure, de neuf à onze heures du matin. Chaque jour l'église se remplit d'une foule énorme, accourue des villages voisins, de Tivoli, de Subiaco, de Rome et des Abruzzes. Les dimanches, les visiteurs se comptent par sept à huit mille. »

*
* *

Plus notoire encore et plus extraordinaire est le prodige de Rimini.

« Le dimanche 12 mai 1850, raconte un écrivain contemporain, une confrérie de la ville se trouvait, vers les onze heures du matin, réunie, selon son usage, dans la petite chapelle des Pères du Précieux-Sang, du vénérable del Buffalo. Pendant que ces confrères priaient et faisaient leurs exercices accoutumés, en présence d'une petite image de la Madone peinte sur toile, ils virent, à leur grand étonnement, cette image, qui a les yeux fermés, les ouvrir, les lever vers le ciel, les tourner à droite et à gauche, les fixer sur les assistants avec des expressions toutes diverses, tantôt de compassion, tantôt de sévérité; en un mot, la toile s'était animée, et la Madone paraissait devenue vivante. Le bruit de cet événement se répand dans la ville avec la rapidité de la foudre, et toute la population est bientôt réunie autour de la maison de la mission. On assiège la porte de la chapelle : chacun veut pénétrer pour être témoin du prodige qui continue et se fait voir à tous les yeux. La force armée ne peut contenir la foule, et toute la journée du 12, la nuit qui suit et la matinée du lundi, l'église ne désemplit pas. On prend alors le parti de porter l'image miraculeuse dans une église plus vaste, et pendant tout le trajet de la procession, le prodige continue. Les uns crient au miracle, et c'est presque toute cette multitude qui n'a qu'une voix pour implorer miséricorde : quelques esprits forts cependant crient à la superstition, au fanatisme, ils accusent les prêtres d'être les auteurs du prodige et ils en donnent les explications les plus savantes : « C'est le cristal qui produit ce phénomène; c'est le cadre qui donne aux yeux cette apparence trompeuse, c'est un effet d'optique; c'est

l'état de l'atmosphère, » et autres preuves de cette force. Le peuple, qui n'est pas aussi savant, se contente de s'en rapporter au témoignage de ses yeux, il croit et il se confesse, et beaucoup de tièdes et de vacillants dans la foi se convertissent. Toutes les campagnes voisines arrivent en foule, et l'église ne désemplit pas. Il ne faut pas oublier de mentionner que, pour faire droit aux scrupules de messieurs les voltairiens du pays, on a enlevé le verre, le cadre, et éloigné toutes les circonstances qui les offusquaient. En croiront-ils mieux à présent? Non, car ils ont des yeux pour ne point voir, et une intelligence pour ne pas comprendre.

» L'impression produite sur le peuple a été surtout une impression de terreur. On n'a pas oublié que, dans les années 1797 et 1798, plusieurs madones à Rome et à Ancône ouvrirent les yeux, comme aujourd'hui celle de Rimini, et annoncèrent par des larmes les malheurs qui fondirent peu de temps après sur les États de l'Église. Il règne donc partout une grande inquiétude, tempérée pourtant par cette considération que la madone miraculeuse est honorée sous le titre de : *Mère de la miséricorde.* On espère que la Reine des cieux se souviendra de ce titre si rassurant et si consolant, et qu'un prodige qui fut autrefois le précurseur de tant de calamités, pourrait bien être de nos jours l'annonce des miséricordes et des bontés célestes...

» Aujourd'hui nous avons des lettres de Rimini du 20 mai : elles nous apprennent que les rues et les places de la ville sont combles; de toutes parts, de Pesaro, de Césine, de Forli, de Faenza, de Ravenne, etc., accourent des bandes nombreuses pour voir la sainte image, qui, à chaque instant, à la vue de tous, ouvre, ferme, élève et baisse les yeux. Le général autrichien est venu exprès de Bologne à Rimini, et il est reparti convaincu de la réalité du prodige. Deux officiers autrichiens ont demandé et obtenu de l'évêque, dans leur incrédulité, l'autorisation de prendre l'image dans leurs propres mains. Pendant qu'ils la tenaient et l'examinaient, la Madone les a regardés, de telle sorte qu'ils sont tombés à genoux. Arrachant leurs décorations, ils les ont suspendues, en guise d'ex-voto, à l'image miraculeuse. Plus de *cinquante mille* témoins ont vérifié le

fait par eux-mêmes, et la plupart s'en retournent convertis. Une lettre récente que nous avons sous les yeux porte : « Dans la soirée du 19, Mgr l'évêque de Rimini s'étant approché très près de l'image, la Madone le regarda et il éprouva une telle émotion, qu'il tomba évanoui. » De toutes les villes voisines arrivent les autorités locales et le concours des étrangers est immense.

» L'évêque de Lésine voulant vérifier le fait par lui-même, se rend à Rimini. A genoux aux pieds de la Mère de Miséricorde, il prie avec ferveur, et au bout de quelques instants, les yeux de la madone merveilleuse s'ouvrent, s'abaissent, se retournent et se fixent vers lui, et pendant cinq minutes, disait-il lui-même, il y a quelques jours, à Rome, où il est venu, à l'un des prélats les plus éclairés et les plus pieux, de la bouche duquel j'ai recueilli ces paroles : « Pendant cinq minutes j'ai pu contempler les merveilles du Paradis; enfin j'ai dû détourner les yeux, ne pouvant plus supporter ce que je voyais. »

« On peut évaluer à plus de 70,000, écrit un autre correspondant, le nombre des personnes des villes voisines qui sont déjà venues visiter l'image de Marie, *Mère de miséricorde*, et parmi elles, il en est bien peu qui, ayant pu approcher d'assez près, n'aient vu de leurs propres yeux le prodige et ne soient prêtes à en rendre témoignage. Il a eu lieu lorsque l'image était encore sous le verre et après que le verre a été enlevé, dans les jours sereins et dans les jours où le ciel était chargé de nuages, quand l'image était entourée de lumières et quand tout luminaire avait été enlevé. Il s'est renouvelé, en un mot, dans les conditions les plus diverses de temps, de lieu, de personnes et de choses, sans qu'il soit possible de lui assigner raisonnablement aucune cause humaine. L'image ouvre les yeux, les élève, les abaisse, les tourne dans tous les sens, de façon à dissiper tout doute, même dans les esprits les plus prévenus. Les procès-verbaux en font foi, ainsi que les expériences exécutées publiquement sur l'image même. Voilà le fait, il est tel et attesté comme tel par des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute profession et même de toute opinion. Un autre fait plus admirable encore et plus consolant est la multiplication incessante des grâces obtenues, grâces corporelles et spirituelles, des conversions surtout. Rimini était le pays du blas-

phème, le blasphème y a cessé ; moralement, cette ville n'est plus ce qu'elle était encore le 11 mai. Je me borne à dire ce qui est notoire, ce qu'il serait vain et ridicule de nier, ce qu'on ne peut attribuer ni aux illusions d'optique, ni à la réverbération des rayons solaires, ni à l'art de la peinture, ni à je ne sais quels effets fantastiques, ni à aucun art humain, ni à la politique, ni à aucun intérêt de ce monde. »

Un écrivain distingué, Alphonse Balleydier, alors en Italie, donnait de son côté dans une lettre les intéressants détails qui vont suivre.

« Si j'ai tardé si longtemps à vous parler du prodige qui, depuis plus d'un mois, attire chaque jour à Rimini des milliers de fidèles, c'est que, toutes les fois qu'il s'agit de choses surnaturelles, on ne saurait trop s'entourer de précautions et de prudence. L'énonciation d'un fait aussi grave que celui de Rimini ne doit pas reposer sur des *on-dit*, mais sur des *certitudes ;* j'ai donc voulu *être certain* avant de vous parler ; j'espère que vous apprécierez les motifs de ma réserve.

» Aux incrédules de commande ou de profession qui, le dédain sur les lèvres et l'ironie au cœur, vous disent : « Il ne se fait plus de miracles de nos jours, » vous pouvez répondre hardiment : « Allez à Rimini. » Vous pourriez même faire comme une personne digne de foi que j'ai vue de mes propres yeux, que j'ai entendue de mes propres oreilles, et qui m'a raconté le fait suivant ; c'est elle qui parle :

« Je revenais de Rimini, où je m'étais rendue dans le seul but de voir par moi-même un prodige auquel je ne croyais point, non par athéisme, mais par religion (j'appartiens à une secte protestante ;) mais quelle fut ma surprise, je dirai même mon effroi, en présence de la réalité ! Trois jours de suite, *j'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu*, l'image miraculeuse de la Vierge, j'ai vu ses yeux s'ouvrir et se fermer, je les ai vus se fixer sur moi et me pénétrer jusqu'au fond de l'âme ; le doute n'était plus permis : que dirait-on d'un insensé qui nierait la lumière du jour, le soleil en plein midi ? Dès mon arrivée à Rome, songeant à embrasser la foi catholique, je racontais, à qui voulait m'entendre, la merveille à laquelle j'avais assisté. Un esprit fort, un de ces esprits étroits qui bien souvent ne

croient pas en Dieu et ont peur du diable, révoquait en doute non pas ma bonne foi, mais mon assertion, basée, disait-il, sur des effets de lumière ou autres causes naturelles, dont je ne m'étais point rendu compte ; j'insistais et proposais le pari suivant :

» Je gage les frais de voyage et 1000 francs au bénéfice des pauvres avec la personne qui, doutant, voudrait faire le voyage de Rimini pour vérifier elle-même la vérité du fait. Celle qui me conduisait accepta, et le lendemain même nous nous mîmes en route.

» Trois jours après, mon partenaire, prosterné aux pieds de l'image sainte, fasciné par le regard de la Vierge fixé sur lui, versait d'abondantes larmes et me disait : *j'ai perdu*, mais *j'ai gagné*, puisque j'ai retrouvé la foi ; je donnerai 2000 francs aux pauvres. »

*
* *

Le jeudi, 10 mai 1875, dans la pauvre église de Flocco, commune de Boscoreale, diocèse de Nole (Italie,) on célébrait une messe d'actions de grâces en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, patronne de la paroisse, dont l'antique statue en bois était exposée à l'occasion du mois de Marie. Tout à coup, au moment de la consécration, tous les assistants s'aperçurent que la sainte image tremblait. A cette vue une sainte terreur s'empara de tous les cœurs, même des plus froids, et la messe terminée, on courut auprès du curé pour savoir de lui ce que signifiait un événement si extraordinaire. Bien loin d'accueillir avec empressement l'idée d'un miracle, le prudent prêtre ne voulait pas même se donner la peine d'aller vérifier le fait, qu'il supposait dû à quelque cause naturelle. Enfin, vaincu par les instances du peuple, il se rendit près de la statue, il fit fermer les portes de l'église, pour s'assurer si le mouvement de l'image n'était pas produit par le vent ; et par surcroît de précaution, il fit éloigner les assistants de la balustrade de marbre qui fermait le chœur, dans la pensée que peut-être leurs mouvements se communiquaient par le pavé à la statue. Mais à sa grande stupeur il dut reconnaître que la Madone s'agitait et balançait sur son piédestal, tandis que la statue de saint François, qui en était proche, restait absolument immobile.

Aussitôt le digne curé entonna les litanies de la sainte Vierge, auxquelles succédèrent d'autres prières. On s'aperçut que de la tête et du visage de la Madone il s'échappait une abondante sueur. Ce nouveau prodige arracha des cris d'admiration et d'une religieuse terreur aux nombreux fidèles qui remplissaient l'église; chacun se répandit en prières, en touchantes invocations. De son côté le prêtre, prenant un linge d'autel, se mit en devoir d'essuyer cette sueur merveilleuse; mais un troisième miracle suivit les deux premiers : il ne put en recueillir une seule goutte.

Les assistants vinrent à leur tour et ne purent y réussir davantage, sauf une jeune paysanne de quatorze ans, Brigidette Juliani, qui, ayant passé le même linge sur le visage de la Madone, l'en retira baigné de sueur.

Les officiers de la police, accompagnés du gouverneur de Castellamare, se rendirent sur les lieux en vue de vérifier le fait, et d'examiner s'il fallait l'attribuer à la puissance divine ou bien à quelque supercherie humaine. Et s'étant bien convaincus qu'il n'y avait pas la moindre tromperie, ils ne firent aucune opposition au concours continuel de peuple qui obligeait de tenir ouverte à toute heure du jour la petite église.

De son côté, informé de ces faits par le curé, l'évêque de Nole envoya le 19 mai à Flocco son vicaire-général, le chanoine Salvadore Monzi, avec ordre de ne rien omettre pour découvrir la vérité touchant cette affaire. Or, après un examen attentif du fait et de toutes ses circonstances, voici en quels termes s'exprima le docte et prudent ecclésiastique dans le rapport adressé à son évêque :

« Un grand nombre de notables du lieu (ils étaient près de cent.) ayant été interrogés par moi sur l'événement dont il est question, m'ont tous affirmé sous la foi du serment, et sans varier, la parfaite vérité tant de l'agitation de la statue, que de la sueur qui avait été recueillie à plusieurs reprises sur le visage et sur la partie postérieure de la tête par Brigidette Juliani. »

Ce phénomène surnaturel dura jusqu'à la fin du mois de Marie.





Chapitre Septième.

Les miracles eucharistiques du XIXe siècle. — Encore Lourdes. — Les malades guéris sur le passage du Saint-Sacrement. — La petite aveugle portée en triomphe. — Les hosties miraculeusement conservées. — Le ciboire de Pézilla. — Un incendie respecte les saintes espèces et le corporal qui les supporte. — Les hosties sanglantes de Vrigne-au-Bois. — Nombreux témoins de ce mémorable prodige. — Relation circonstanciée. — Renouvellement du miracle. — Le séminariste de Charleville. — Foi et modestie du célébrant privilégié. — Apparition de Notre-Seigneur dans un ostensoir à Bordeaux. — Emotions diverses des témoins de cet événement. — La croix de Migné. — Historique du prodige. — Stupeur de la foule. — Description de la croix. — Signatures d'un grand nombre de notables. — Rapport adressé au préfet de la Vienne. — Le témoignage des savants. — Apparition d'une croix en Espagne. — Le crucifix sanglant de Saint-Saturnin. — Remarquable rapport de M. Grave, sous-préfet d'Apt, sur ce prodige. — Expériences concluantes et décisives, réalisées en présence de cinq cents personnes. — Le rôle de Rosette Tamisier et ses dépositions.

« Les miracles eucharistiques du XIXe siècle, écrit l'auteur du *Livre des Merveilles*, si l'on voulait les raconter en détail, rempliraient tout un volume. » Qui n'a pas entendu parler ou même été témoin de ces guérisons stupéfiantes accomplies à Lourdes, lors du passage du Saint-Sacrement, dans les solennelles processions organisées aux alentours de la grotte ? A la première huit malades furent rendus à la santé. Des merveilles non moins consolantes continuèrent d'éclater les années suivantes, tandis que le cortège faisait entendre les cris de sa foi et de son amour : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous !... Seigneur, si vous voulez, vous pouvez nous guérir.... Nous ne sommes pas dignes, mais dites seulement une parole et vos serviteurs seront guéris. » Puis des malades, soudain guéris le long du parcours, se levaient et accompagnaient

leur Sauveur derrière le dais jusqu'au sanctuaire de la Basilique.

« J'ai vu entre autres, raconte le P. Marie-Joseph, capucin, le jeudi 24 août 1893, à la fin de la procession, au moment même où l'on donnait à la basilique la dernière bénédiction du Saint-Sacrement, une petite fille de quatre ans, aveugle de naissance, qui s'est écriée de la Table de communion : « Jésus, Fils de David, faites que je voie ! » Et aussitôt je l'ai entendue à deux pas de moi : « Vive Jésus ! vive Jésus ! » et elle montrait la statue de la Sainte Vierge au-dessus de l'autel : « Oh ! que c'est beau ! » disait-elle en voyant les objets pour la première fois. Ainsi dirons-nous en entrant au Ciel : « Oh ! que c'est beau ! » On l'a placée sur l'autel pour la faire voir à tous les pèlerins. Deux prêtres en chasuble l'ont portée sur les épaules en triomphe jusqu'à la grotte, et toute la foule suivait entourant l'enfant et chantant le *Magnificat*. C'était un enthousiasme indescriptible. J'étais tout près de l'enfant et une femme en pleurs, qui était, je crois, sa mère, me donnait des détails sur la petite miraculée. A la grotte on l'a mise sur la chaire, et de là elle montrait la statue de Marie et les cierges qui brûlent devant son image. On faisait toucher des chapelets à la petite enfant. C'était un spectacle digne du Ciel. »

Le XIXe siècle a vu en France divers prodiges éclatants se perpétuer dans la conservation d'un certain nombre d'hosties, consacrées à l'époque de la Terreur. Un des plus remarquables est celui de Pézilla. On cite également des cas où les hosties consacrées ont été miraculeusement soustraites à divers accidents ou profanations. A Auray, par exemple, en 1878, un violent incendie ayant détruit la chapelle des Frères, on a retrouvé le tabernacle carbonisé, tandis que le corporal était intact et que les saintes Espèces n'étaient nullement altérées.

Ne pouvant entrer dans le détail d'une foule d'autres prodiges qui sont une frappante démonstration de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, nous nous bornerons à mentionner le double fait des Hosties sanglantes de Vrigne-au-Bois et de l'apparition de Jésus-Christ dans une communauté de Bordeaux.

Le premier de ces faits merveilleux a été raconté de la manière suivante par l'abbé J. Morel dans une lettre adressé à Eugène de Margerie.

« Voici ce que j'ai vu de mes propres yeux, ou ce que j'ai appris, sur les lieux, des témoins le plus scrupuleusement choisis.

» Le lundi, 7 février 1859, M. le Curé commença la sainte messe à 7 heures et demie du matin. Rien d'extraordinaire, jusqu'à l'élévation inclusivement. Comme il se relevait de la dernière génuflexion, ses yeux furent attirés vers l'hostie consacrée par un éclat singulier, et à la place de cette hostie, il vit comme une petite patène d'or dont le rayonnement était merveilleux. Pendant qu'il contemplait ce phénomène avec une émotion croissante, il distingua des taches qui commençaient à se former sur l'hostie. Craignant d'être le jouet d'une hallucination, il appela l'un des deux enfants de chœur qui le servaient, et quand ce jeune garçon fut monté à l'autel, il lui demanda ce qu'il voyait. Le servant répondit sans hésiter : Je vois le sang de Notre-Seigneur sur l'hostie.

» M. le Curé, rassuré, l'envoya au banc des sœurs de Saint-Vincent de Paul qui dirigent l'asile de Vrigne-aux-Bois, prier l'une d'elles de venir lui parler. Sœur Marie, intriguée par ces mouvements inusités, arriva tout émue. M. le Curé lui fit la même interpellation qu'à l'enfant de chœur, et avec sa vivacité méridionale, elle cria tout de suite au miracle. Sa compagne, la sœur Angélique, accourut, puis l'institutrice communale, puis une douzaine de personnes. D'autres stupéfaites et intimidées restèrent à leur place. Tout le monde pleurait. M. le Curé était tellement suffoqué par les sanglots que le zèle des personnes qui entouraient l'autel se partageait entre les soins que réclamait son état, et l'avidité de voir le miracle.

» Résumons maintenant leurs témoignages.

» Le pain d'autel dont se sert l'église de Vrigne-aux-Bois a huit centimètres de diamètre. Il est épais; friable et spongieux. L'empreinte qui se dessine à la surface représente une croix sans crucifix. A la place présumée de l'inscription ou de la couronne d'épines, on voyait une réunion de points sanglants. Sur le croisillon, à la place que devaient occuper les deux mains, deux gouttes de sang. Au bas de la croix, à la place des pieds, qu'il faut supposer réunis, une seule goutte de sang, et au-dessus, comme pour figurer la plaie du côté de Notre-Seigneur, néanmoins en ligne directe sur la croix,

une autre goutte de sang. Ces deux dernières gouttes étaient un peu plus grosses que les autres. Elles avaient presque un centimètre de diamètre, sans que leur forme fût régulière. Ceux qui sont arrivés au premier moment ont vu le sang sortir de l'hostie comme d'une forte piqûre au pouce que l'on presserait par-dessous. Le sang suintait et perlait jusqu'à ce qu'il eût atteint son maximum de volume. Cette première période n'a pas dépassé quelques minutes. Dans la seconde, qui a été plus longue, le sang a paru vermeil, liquide, convexe ; mais il ne bouillonnait plus, il était immobile. Successivement, il s'est affaissé, imbibé dans l'hostie qu'il a traversée, et enfin desséché. Des témoins l'ont vu dans ces trois états ; ils ont pris toutes les précautions contre une illusion des sens. Plusieurs ont quitté l'autel et y sont revenus deux ou trois fois, et leurs yeux ont toujours vu de la même manière.

» L'interruption de la messe a duré environ un quart d'heure. M. le Curé, à peine remis de son émotion, après s'être assuré toutefois qu'il ne saignait ni du nez ni d'ailleurs, a continué le saint Sacrifice.

» Malheureusement, il n'a pas réfléchi que les rubriques n'étaient pas faites pour les cas miraculeux, et il a consommé l'hostie ensanglantée. Mais, en écartant la patène pour purifier le corporal, il a aperçu sur ce linge sacré deux taches rouges provenant évidemment de l'imbibition du sang à travers l'hostie, et qu'il suppose correspondantes aux deux gouttes majeures du bas de la croix.

» Les paroissiens absents de l'église, qui ne se consolaient pas d'avoir manqué un spectacle si édifiant, ont trouvé quelque dédommagement à considérer ces précieux vestiges du corporal.

» Immédiatement après avoir quitté l'autel, M. le Curé a prévenu ses supérieurs ecclésiastiques des faits extraordinaires qui venaient de s'accomplir. Mgr le Cardinal Archevêque de Reims, prenant en considération que la pièce principale sur laquelle devait porter l'enquête canonique n'existait plus, ne jugea pas à propos de donner suite, quant à présent, à la cause soumise à son jugement. Il ordonna de conserver le corporal dans un lieu décent, qui ne fût pas le tabernacle ; et plus tard, voyant des inconvénients à cette conservation prolongée, il ordonna qu'il fût remis entre les mains de M. l'archi-

prêtre de Sedan, et lavé dans les formes usitées pour les linges d'autel.

» Cette dernière mesure, et la contradiction des langues à laquelle M. le Curé n'avait pas échappé, frappèrent son caractère timide, discret, ennemi du bruit. Aussi, lorsqu'à sa grande surprise, le 29 avril, vendredi de l'octave de Pâques, le prodige se renouvela entre ses mains, à la messe de 7 heures, il prit le parti de cacher son émotion, et d'achever le saint Sacrifice comme à l'ordinaire. Il ne dit rien à personne de ce qu'il avait vu. Ce secret était d'autant plus facile à garder, que, cette fois, l'hostie sanglante qui avait reposé peu de temps sur le corporal, n'y avait pas laissé de traces.

» Le dimanche du Bon-Pasteur, 8 mai, le prodige se renouvela pour la troisième fois. M. le Curé agit avec le même empire sur lui-même, et il se préparait à garder le même silence, quand une circonstance vint trahir sa discrétion. Un élève du petit-séminaire de Charleville, âgé de dix-huit ans, en congé dans sa famille pour cause de santé, assistait à la messe dans une stalle latérale à l'autel. Après quelque hésitation, il prit son parti d'aborder M. le Curé, et de lui confesser que, les yeux tournés par esprit de foi et de piété vers le calice pendant la petite élévation, il avait cru voir des taches de sang sur l'hostie. M. le Curé, vaincu providentiellement, lui avoua que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Le jeune clerc parla autour de lui comme on se l'imagine. M. le Curé, interpellé, confessa la vérité, et ajouta à cette révélation celle du prodige du vendredi de l'octave de Pâques. Des âmes pieuses intervinrent dès lors; elles firent des instances au nom de la volonté divine qui paraissait se manifester si clairement. M. le Curé, adhérant à leur sentiment, prit la résolution, si le prodige se renouvelait une quatrième fois, de garder l'hostie miraculeuse, et d'en consacrer une seconde pour achever le saint Sacrifice.

» Les conversations avaient porté dans la paroisse, et bien au delà, la nouvelle des deux derniers miracles, si rapprochés l'un de l'autre. Les personnes qui assistaient à la messe de leur curé le surveillaient avec une attention particulière; les unes regardaient la sainte hostie au moment de l'élévation, les autres cherchaient des symptômes

dans l'attitude du célébrant. La Providence ne fit pas attendre une curiosité si saintement excitée.

» Le troisième dimanche après Pâques, toujours à la messe de 7 heures, M. le Curé paraissant ému et tremblant, après l'élévation, tout le monde dans l'église fut sur le qui-vive. Mais quand on le vit appeler le jeune clerc, et celui-ci se diriger vers la sacristie d'où il rapporta une nouvelle hostie, il n'y eut plus de doute. La sœur Angélique accourut d'elle-même à l'autel, et vit le miracle dans sa première période. La sœur Marie la suivit de près, puis des laïques des deux sexes, pendant vingt minutes que dura l'interruption du saint Sacrifice. Parmi les assistants, plusieurs sortirent et allèrent chercher les absents. C'est ainsi que ce jour-là, pendant et après la messe, environ six cents personnes se sont approchées de l'autel, et chacune d'elles a vu le sang, ou suintant, ou limpide, ou absorbé et desséché.

» Naturellement, il était dans ce dernier état quand, huit jours après, j'ai été admis à ouvrir le tabernacle, et à considérer tout à mon aise l'hostie miraculeuse. Les points sanglants de la couronne d'épines ou de l'inscription, étaient devenus confluents en se desséchant. Ils formaient comme des lignes frustes ou des caractères inconnus. Les gouttes étaient bien telles qu'on me les avait décrites cent fois. Au revers de l'hostie, j'ai constaté l'imbibition du sang dans la sainte espèce. Il avait même traversé complètement à la plaie du côté, et taché la patène au point correspondant.

» Reprenons notre récit. M. le Curé acheva le saint Sacrifice avec la nouvelle hostie apportée par le séminariste. L'hostie ensanglantée fut déposée par lui sur une patène dès que le prodige eut éclaté, et après avoir satisfait l'empressement des fidèles, il déposa la patène dans le tabernacle, comme je l'ai déjà fait entendre. En même temps, on expédia une voiture à M. l'archiprêtre de Sedan, avec prière de revenir aussitôt, ce qu'il fit. Il vit ce que tout le monde avait vu, et il en rendit compte à Son Eminence, qui envoya le lendemain, de Reims, un grand vicaire et un chanoine secrétaire, pour constater les faits et interroger quelques témoins.

» Depuis lors, le miracle a continué de s'affirmer dans une atmosphère de sérénité inaltérable ; aucun témoin ne s'est démenti et

n'a varié dans sa déposition. Les critiques ont cherché des explications probables, mais n'en ont trouvé aucune. Force est aux hommes de bonne foi de s'incliner en reconnaissant le doigt de Dieu. »

*
* *

On est bien obligé aussi de le reconnaître dans cet autre prodige que nous avons mentionné, l'apparition de Bordeaux.

« Le 3 février 1822, rapporte un écrivain d'après la relation même de l'heureux privilégié dont il va être parlé, un prêtre retraité de Bordeaux, M. l'abbé Delort, fut prié par le vénérable directeur de la Sainte-Famille d'aller donner la bénédiction du très saint Sacrement chez les Dames de Lorette, rue de Saintonge, à quatre heures et demi du soir. Mais à peine eut-il exposé le Saint-Sacrement sur l'autel, qu'un léger mouvement se manifesta dans les saintes Espèces, et l'on aperçut distinctement le buste et la tête de Notre-Seigneur environnée d'une brillante auréole. Il apparaissait dans les rayons de l'ostensoir agrandi, comme un portrait dans son cadre, avec cette différence que la personne était vivante et animée. Son visage était d'une grande blancheur et extraordinairement beau. Il avait les cheveux blonds qui tombaient en boucles sur les épaules. Il était revêtu d'une écharpe rouge. Il tenait la main gauche sur son cœur, étendait la droite sur les assistants, s'inclinait de temps en temps et semblait se détacher de l'ostensoir, que l'on voyait alors plus grand qu'à l'ordinaire. Il avait sur chaque épaule comme un diamant lumineux, et l'on eût dit que la chapelle était éclairée de toutes parts par des lumières éblouissantes de clarté.

» Parmi les personnes présentes, quelques-unes étaient absorbées par une profonde contemplation, d'autres versaient des larmes de joie et d'amour et s'abandonnaient à tous les transports de la foi la plus vive. L'officiant, tout tremblant d'émotion, hésita longtemps à monter à l'autel pour prendre l'ostensoir et bénir les fidèles. Cette apparition se prolongea durant tout le chant des prières liturgiques, c'est-à-dire environ vingt minutes.

» Les personnes étrangères à la communauté qui se trouvaient

dans la chapelle s'empressèrent de publier ce dont elles avaient été témoins; et Mgr d'Aviau, alors archevêque de Bordeaux, ordonna une enquête dont les résultats l'obligèrent à ajouter foi au prodige. Il voulut même en perpétuer la mémoire en permettant pour toujours, chez les Sœurs de la Sainte-Famille, l'exposition du très saint Sacrement et un salut solennel au jour anniversaire de cette bénédiction miraculeuse donnée par Notre-Seigneur lui-même aux premiers membres de leur congrégation. Le modeste ostensoir qui servait alors existe encore, et on le conserve comme une relique.

*
* *

Après avoir parlé des prodiges qui se réfèrent au très saint Sacrement, il nous semble devoir aussi rappeler ceux qui ont eu pour objet la croix de Jésus-Christ, le signe auguste de notre rédemption.

Voici comment les publications de l'époque ont raconté l'événement connu sous le nom de « Croix de Migné, » le fait capital, en ce genre, du XIXe siècle.

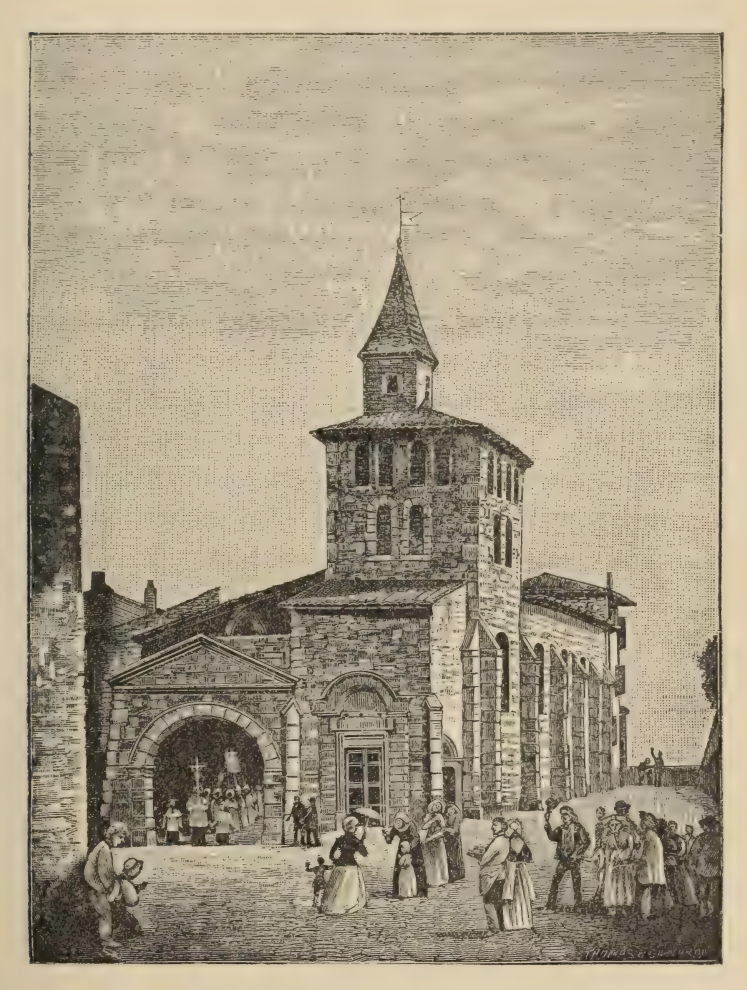
On était au dimanche 17 décembre 1826 : une mission donnée à Migné, petit bourg du Poitou, se clôturait ce jour-là. Les habitants de Migné et des environs, réunis sur la place de l'Église pour la plantation d'une croix, étaient au nombre d'environ trois mille. Debout devant la multitude attentive, un prédicateur parlait des grandeurs et du triomphe de la Croix de Jésus-Christ.

Tout à coup, une grande croix lumineuse, d'environ trente mètres de longueur, et qui pouvait se trouver à soixante du sol, apparut aux yeux de la foule. Aucun bruit n'avait précédé son apparition. Les premiers qui l'aperçurent, frappés de stupeur, firent signe en toute hâte à leurs voisins de lever les yeux; bientôt toute l'assistance fut avertie et l'étonnement devint général. En présence de ce phénomène si extraordinaire, le prédicateur se tut. Tous les yeux se portèrent sur la croix.

L'émotion se traduisait de mille manières différentes parmi les témoins du prodige : les uns se prosternaient spontanément devant ce signe de salut, les autres avaient les yeux tout mouillés de larmes;

ceux-ci exprimaient par de vives exclamations leur surprise croissante, ceux-là élevaient leurs mains vers le Ciel en invoquant le nom du Seigneur.

Au milieu de cette émotion générale, le prédicateur entonne le



Notre-Dame de Fourvière. (P. 180.)

cantique de la Mission : *Vive Jésus ! Vive sa Croix !* que toute la foule reprend en chœur.

Il était environ cinq heures du soir ; le soleil, qui avait lui, comme pour éclairer la fête, après plusieurs journées pluvieuses,

était couché depuis plus d'une demi-heure. Pas de brouillard en bas, pas de vapeur en haut. Le temps était resté clair. La longue croix, parfaitement formée, se détachait en relief sur un ciel sans nuage, au-dessus de la petite place de l'église, où la foule était groupée. Ses proportions étaient régulières, ses contours si nettement marqués que les quatre extrémités semblaient avoir été coupées à la scie. D'une couleur argentine uniforme qui tranchait sur la teinte azurée de l'air, elle s'étendait horizontalement dans la direction de l'église, la base au levant, le sommet au couchant, de telle sorte que la traverse planait sur la tête des spectateurs. Elle était assez près de la terre pour que, selon qu'on se mettait à droite ou à gauche, on vît les bras de la croix d'un côté ou de l'autre. Du pied de l'église, on l'apercevait au-dessus de sa tête, et si l'on s'éloignait un peu, elle paraissait faire un angle aigu avec le niveau de la place.

Le rapport présenté, après l'événement, par la commission d'enquête, décrit ainsi la croix : « Elle était placée horizontalement, de manière à ce que l'extrémité du pied répondît au-dessus du pignon antérieur de l'église et que la tête se portât en avant, dans le même sens que la direction de cette église, vers le couchant d'été. La traverse qui formait les bras coupait ce corps principal à angle droit : chacun des bras, égal à la tête, était environ le quart du reste de la tige.

» Ces diverses parties étaient partout d'une largeur sensiblement égale, terminées latéralement par des lignes bien droites, bien nettes, fortement prononcées et coupées carrément à leurs extrémités par des lignes également droites et également pures.

» Au jugement de plusieurs témoins, ces pièces avaient une certaine épaisseur qui les faisait voir comme un peu arrondies, lorsqu'on les regardait sous un angle oblique, et régulièrement équarries, lorsqu'on se rapprochait de la verticale.

» Du reste, aucun accessoire ne paraissait tenir à cette croix ni l'accompagner. Toutes ses formes étaient pures et ressortaient très distinctement sur l'azur du ciel. Elle n'offrait point aux yeux un éclat éblouissant, mais une couleur partout uniforme et telle qu'aucun témoin n'a pu la définir d'une manière précise, ni lui trouver un objet

de juste comparaison; seulement on s'accorde plus généralement à en donner une idée à l'aide d'un blanc argentin nuancé d'une légère teinte de rose.

» Il résulte certainement de l'ensemble des dispositions que cette croix n'était pas à une hauteur considérable; il est même très probable qu'elle ne s'élevait pas à 200 pieds au-dessus du sol; mais il est difficile de rien fixer de plus précis que cette limite.

» La longueur totale de la tige pouvait être de 140 pieds, et sa largeur, à en juger d'après les données les moins rigoureuses, de 3 à 4 pieds. »

Ce n'était point là l'effet d'un mirage lointain ni d'une hallucination des esprits. Toute cette foule voyait bien de ses yeux, à une petite distance de la terre, l'éclatant phénomène. On eut tout le loisir de le constater et même de l'étudier sous ses différents aspects. Pendant plus d'une demi-heure, sans subir la moindre altération de couleur ni de forme, la croix resta visible à tous les regards; puis elle disparut graduellement à mesure que la procession rentrait dans l'église. Ceux qui étaient les derniers avaient vu la croix commencer à se décolorer; ensuite quelques personnes, restées au dehors par une pieuse curiosité, la virent s'effacer peu à peu, d'abord par le pied, et successivement de proche en proche, de manière à présenter bientôt quatre branches égales, sans qu'aucune de ses parties eût changé de place depuis le premier moment de l'apparition, et sans que celles qui avaient disparu laissassent aux alentours la plus légère trace de leur présence. Elle ne s'effaça complètement qu'au moment où l'assistance émue, prosternée, recevait, pour terminer la cérémonie, la bénédiction du Saint-Sacrement. Alors la nuit était venue, les étoiles brillaient de tout leur éclat.

Trois mille personnes avaient vu la croix. Presque tous ces témoins crurent à un prodige de la puissance et de la bonté divines; aucun ne douta de la réalité de l'apparition. Les récalcitrants que n'avaient point ramenés les exercices du Jubilé, revinrent d'eux-mêmes aux pratiques de la religion. Le fait était public, notoire. Les prédicateurs de la mission en rendirent compte immédiatement à l'évêque de Poitiers, dans un rapport signé du curé de Migné, du

maire et de son adjoint, de plusieurs membres du conseil de fabrique, d'un maréchal des logis de gendarmerie, d'un ancien adjudant et d'une quarantaine de témoins notables.

L'autorité ecclésiastique ne pouvait refuser d'entendre la voix du peuple qui proclamait le miracle. Aussi Mgr de Bouillé délégua deux des membres les plus distingués de son clergé, MM. de Rochemonteix, vicaire-général, et Taury, chanoine, professeur de théologie au grand séminaire, pour informer canoniquement sur l'apparition de Migné. Ceux-ci s'adjoignirent MM. de Curzon, maire de la commune, Boisgiraud, professeur de physique au collège royal de Poitiers et protestant de religion, Barbier, avocat, conservateur de la bibliothèque de la ville, et Launay comme secrétaire. La commission ainsi formée se livra sur les lieux à une minutieuse enquête, dont le résultat fut que l'apparition extraordinaire de la croix vue à Migné par plusieurs milliers de personnes, sortait de l'ordre des phénomènes naturels. Un grand nombre de témoins avaient été entendus; tous s'accordaient sur les circonstances de l'événement. Et si vive et si profonde avait été l'émotion produite par ce spectacle extraordinaire, qu'elle arracha encore des larmes à quelques-uns de ceux qui déposèrent dans l'enquête après plus d'un mois d'intervalle.

Le bruit de ce fait merveilleux s'était bien vite répandu et avait causé une grande émotion parmi les populations du Poitou. A côté de l'enquête ecclésiastique une enquête administrative avait eu lieu. Avant que la commission instituée par l'évêque eût arrêté ses conclusions, le doyen du conseil de préfecture de la Vienne, M. Desplaces-Desessarts, adressait au préfet du département, à la date du 31 décembre 1826, un rapport sur l'événement de Migné. Ce rapport, où la vérité du fait était établie d'après le témoignage public et les circonstances de l'apparition, se terminait ainsi : « Voilà le phénomène miraculeux qu'ont vu et examiné, pendant près d'une demi-heure, trois ou quatre mille personnes, et qu'attesteront par écrit toutes celles qui savent signer. Mais ce qui vous mettra à même de juger de l'impression qu'ont faite et la mission et l'apparition de la croix lumineuse, c'est que, dans une commune qui était loin d'être religieuse, tout le monde, un bien petit nombre d'hommes exceptés,

s'est approché des autels; qu'il n'y a plus ni haines ni divisions; que tous les habitants ont l'air de ne former qu'une seule famille. »

Aucun genre de preuves, aucune certitude ne manquait. Au bout d'un an, l'autorité ecclésiastique, toujours patiente, toujours circonspecte dans ses jugements, prononça. L'évêque, Mgr de Bouillé, déclara, dans un mandement au clergé et aux fidèles de son diocèse, le caractère surnaturel de l'apparition. Une fête commémorative fut établi le troisième dimanche de l'Avent et le Saint-Siège se prononça en faveur du miracle.

Depuis lors, l'évêque du diocèse, le curé de la paroisse, le maire, M. de Curzon, qui survécut de longues années à l'apparition, ne cessèrent de provoquer la science à fixer son attention sur un fait si digne de l'occuper, en lui demandant, ou de reconnaître avec l'Église le surnaturel qui éclate d'une manière si frappante dans cette apparition de la croix, ou d'expliquer le prodige.

En 1843, M. de Curzon écrivait : « J'ai cherché l'occasion d'engager tous les savants à s'occuper d'un événement si digne de leur attention. J'ai été en correspondance sur ce fait avec plusieurs, et quelques-uns sont même venus à Migné. Parmi eux il y eut un physicien du nord de la France, qui y est resté pendant près d'un mois avec son frère, juge d'un tribunal de première instance... Ils ne vinrent me voir qu'à leur départ. Ils me dirent alors qu'après avoir interrogé eux-mêmes un grand nombre de témoins, étudié géométriquement et physiquement tous les alentours de l'église de Migné, ils s'en retournaient persuadés qu'on ne pouvait donner à l'apparition aucune explication naturelle. »

Les progrès de la science n'ont apporté aucun démenti à ces conclusions ni à celles de l'illustre directeur de l'Observatoire de Paris, elles n'ont fourni aucune explication d'un phénomène qu'ils n'ont pas hésité à qualifier de miraculeux.

*
* *

Un prodige analogue s'est manifesté en Espagne, aux dernières années du XIX[e] siècle. Trois religieux français de l'Ordre des

Capucins, réfugiés dans ce pays, commençaient les exercices d'une mission à Aspe, village de quatorze cents âmes, dans le diocèse d'Horihuela. Le bon Dieu bénissait leur zèle, et la mission promettait des fruits abondants de salut.

Voulant laisser un souvenir durable de leur passage au milieu de la population d'Aspe, les missionnaires proposèrent d'ériger solennellement une croix. Le terrain choisi appartenait à la commune, et il y eut une opposition que Dieu se chargea de vaincre. L'un des opposants se cassa la jambe en montant à la salle des délibérations ; un autre, qui parlait avec force contre le pieux projet, fut saisi soudain de terribles douleurs d'entrailles et succomba sans avoir pu recevoir aucun secours religieux. Autre coïncidence remarquable : pendant la délibération de l'assemblée, un tremblement de terre jeta l'émoi dans la population. La volonté de Dieu parut assez clairement manifestée : la majorité de l'assemblée était d'ailleurs favorable au projet des missionnaires. La cérémonie eut donc lieu au milieu d'un grand concours de fidèles et avec une solennité extraordinaire. La croix se dresse au sommet d'une colline où on se propose de construire un ermitage et d'ériger un chemin de croix.

Cette plantation de croix eut lieu le 16 mars. Le ciel parut vouloir récompenser cet acte de piété publique : dès le lendemain, une pluie abondante, que l'on demandait en vain depuis longtemps, tomba sur toute la campagne, promettant une riche récolte.

Le peuple continua, les jours suivants, à se réunir au pied de la croix : les uns travaillaient, les autres priaient ; les enfants chantaient des cantiques. Or, le 18 au soir, environ une demi-heure après le coucher du soleil, un prêtre, accompagné d'un avocat, son ami, se rendait au nouveau calvaire, quand soudain il vit une croix se former lentement dans le ciel. Le pied parut d'abord et se dessina nettement, les bras s'étendirent, et la croix se forma complètement. La gravité du fait et sa qualité de prêtre imposaient à l'ecclésiastique une grande réserve. Contenant son émotion, il s'adressa à un journalier : « Voyez-vous une croix? lui dit-il. — Oui, je la vois, répondit le journalier rempli d'admiration. — Quelle chose extraordinaire! » disait à son tour l'avocat.

Le prêtre, se contenant toujours, arrive au village. La population manifestait l'émotion la plus vive. Des exclamations s'élevaient de tous côtés. La croix du ciel! disaient les uns; la croix de la montagne! disaient les autres; l'apparition de la sainte croix! criaient dans toutes les rues des centaines de personnes. Se rappelant alors les enseignements des PP. Capucins, tous se prosternaient avec larmes et sanglots devant la croix suspendue au ciel, qui semblait étendre ses bras pour protéger ce peuple en prière.

La croix demeura longtemps visible au firmament et si nettement dessinée que, dans l'état actuel de l'atmosphère, l'illusion n'était pas possible, surtout à un si grand nombre de témoins.

Cette apparition vraiment extraordinaire, jointe aux faits que nous avons signalés, produisit une vive émotion dans toute la contrée.[1]

*
*   *

A la suite de ces apparitions surnaturelles de croix, nous raconterons la merveille du Crucifix sanglant de Saint-Saturnin, qu'il nous semble à propos d'exposer ici avec tous ses détails, parce qu'outre son caractère officiel, elle a échappé, croyons-nous, à tous les auteurs qui ont écrit sur le surnaturel au XIXe siècle : cette relation est, en quelque manière, inédite.

Elle a pour auteur M. Louis Grave, sous-préfet d'Apt, et historiographe des faits.

« Un événement extraordinaire, écrivait ce magistrat à la date du 24 décembre 1850, vient de se manifester dans la commune de Saint-Saturnin, canton et arrondissement d'Apt (Vaucluse); il va attirer l'attention du monde chrétien; de nombreux commentaires en

(1) Le fait merveilleux dont nous donnons ici un récit sommaire a été rapporté par un grand nombre de revues espagnoles, et notamment par la *Letura popular*, d'Horihuela et par le *Messajero Serafico*.

Le 20 décembre 1892, un phénomène semblable s'est produit en Océanie. Au-dessus du pic le plus élevé du Koroirea, le ciel s'illumina soudain en présence de toute une tribu sauvage qui hésitait à embrasser la religion catholique, et une croix brillante de lumière apparut dans l'espace. En mémoire de ce prodige, une croix gigantesque fut plantée sur la montagne. (Relation de Mgr Vital, évêque de Sura.)

accompagneront la publication; le véritable caractère des faits ne manquera pas d'être exagéré ou amoindri, suivant le point de vue des narrateurs.

» Ayant été dans l'obligation, par une conséquence des devoirs de mes fonctions, de m'occuper de cet événement, je désire exposer les faits dans toute leur vérité, dégagé de toute appréciation personnelle, et à l'abri de toute influence d'opinion arrêtée. Le 15 du mois courant, la clameur publique annonçait qu'un grand miracle s'était manifesté dans la commune de Saint-Saturnin, près Apt. On faisait courir la nouvelle un peu vague qu'une fille tout adonnée à la dévotion depuis son jeune âge et dont on racontait des merveilles, s'était absentée de Saignon, petite commune de l'arrondissement où elle habite ordinairement avec sa famille, humble famille d'agriculteurs, pour aller faire une neuvaine dans la commune de Saint-Saturnin, et prier Dieu dans la chapelle du château dédié à saint Saturnin ou saint Sernin, martyr et ancien archevêque de Toulouse. Cette chapelle n'est remarquable que par les restes d'une petite chaire gothique, digne de figurer avec distinction dans une galerie d'antiquités.

» On ajoutait que Rosette Tamisier, — c'est le nom de la thaumaturge, — en prière avec une de ses amies à la chapelle du château, avait vu, touché et baisé du sang véritable s'écoulant des blessures dessinées sur le corps de Jésus-Christ, dont l'image est peinte sur un tableau représentant une descente de croix, qui couvre la surface du mur auquel le maître-autel est adossé.

» On disait encore que ce fait surnaturel s'était répété à trois jours différents, et notamment le 16 du même mois. Cette fois, les détails étaient précis; M. le lieutenant de gendarmerie m'adressait un rapport résumé des impressions et des renseignements qu'il avait été prendre lui-même, et le procès-verbal suivant m'était transmis par M. le maire de Saint-Saturnin :

« L'an mil huit cent cinquante, et le seize du mois de décembre, » à neuf heures du matin, nous, soussigné, François Bontems, maire » de la commune de Saint-Saturnin-les-Apt (Vaucluse), faisons savoir » que M. Grand, recteur de la paroisse de Saint-Saturnin, nous a » fait inviter, par Marie Coureu, sa domestique, à nous rendre à la

» chapelle de Saint-Saturnin, dite le Château, afin d'être témoin d'un
» miracle qui s'y opérait. Nous étant transportés sur-le-champ à
» ladite chapelle, dans laquelle se trouve sur le maître-autel un
» tableau de grande dimension, représentant une descente de croix,



La *Santa-Casa* de Lorette. (P. 197.)

» restauré depuis environ quatre ans et recouvert d'une couche de
» vernis sans altération, nous sommes montés, M. le desservant et
» moi, sur ledit autel, et nous nous sommes aperçus qu'il suintait du
» sang de la plaie du côté et de celles des deux mains, et du pied

» gauche. La population ayant été appelée alors au son des cloches,
» pour être témoin comme nous de ce prodige, nous avons reconnu :

» 1° Qu'il existait sur la plaie du côté huit gouttes de sang en
» forme de perles de la grosseur d'un petit pois;

» 2° Que la plaie de la main droite, qui est pendante, suintait
» du sang, et que ce sang, en s'épanchant, avait, en notre présence,
» formé une ligne de six centimètres de longueur environ, au bout de
» laquelle se trouvait une gouttelette.

» 3° Que celles de la main gauche et du pied gauche, quoiqu'elles
» offrissent un suintement de sang moins abondant, produisaient
» cependant une effusion assez considérable pour tracer sur chacun de
» ces deux points une ligne de trois à quatre centimètres de longueur,
» terminée aussi par une gouttelette. Après que tous les habitants
» présents, au nombre d'environ cinq à six cents, ont eu examiné
» tous ces faits, afin de s'assurer par eux-mêmes de leur réalité, M. le
» desservant a invité M. Fortuné Clément, docteur en médecine, à
» éponger avec un linge blanc plié en deux les quatre plaies du
» tableau. Cette opération a eu pour résultat de former huit
» empreintes d'un sang vermeil pour la plaie du côté, et trois
» empreintes pour celles des mains et du pied, lesquelles empreintes
» se sont reproduites sur le double du linge.

» Les plaies avaient été complètement essuyées lorsque nous
» nous sommes aperçus que le suintement recommençait, et au bout
» de quelques instants, il s'est formé de nouvelles gouttelettes à
» chaque plaie, que nous avons laissées se coaguler sur le tableau.

» Afin de ne laisser aucun doute sur la réalité du prodige, nous
» avons, de concert avec M. le desservant, donné ordre à Jean-
» Baptiste Roux et François Durand, maçons, d'enlever la partie
» supérieure de l'autel, ainsi que le tableau, qui est scellé dans le
» mur. Ce qui ayant été exécuté, il a été reconnu par nous et tous les
» assistants qu'il y a impossibilité absolue que la moindre chose ait
» pu pénétrer soit dans l'intérieur de l'autel, soit derrière le tableau.
» De plus, nous avons reconnu, ainsi que tous les assistants, que la
» partie postérieure de la toile du tableau était enduite d'un mastic
» parfaitement intact et imperméable sur tous les points.

» Et de tout ce qui précède a été dressé le présent procès-verbal, » qui a été signé par nous et par tous les témoins, dont les signatures » suivent. (*Suivent cent cinquante signatures et environ deux cents » adhésions.*)[1]

» En présence de ces documents, il ne m'était plus permis de rester indifférent; mon caractère de sous-préfet me faisait un devoir de connaître la vérité, et celui de chrétien excitait tout mon intérêt, sans vouloir exclure un vif sentiment de curiosité.

» Le mardi 17, je me rendis à Saint-Saturnin. Le curé (M. Grand) étant absent, je m'empressai de gravir la côte au sommet de laquelle se trouve la chapelle; dans un instant je fus en présence du tableau miraculeux, en société de M. le maire, de MM. Clément jeune,

(1) Voici un autre prodige qui a eu pour théâtre un village de la Vénitie et qu'une foule de témoins ont pu également constater tout à leur aise.

Le 11 juin 1873, une jeune fille qui récitait le catéchisme dans la sacristie de l'église de Cavarzero, se retourna toute troublée vers sa maîtresse, en lui disant : « Madame, le crucifix baisse la tête. — Tais-toi, ignorante, lui répondit-elle, ce sont tes yeux qui voient de travers. » La jeune fille insista en disant qu'elle était sûre que le crucifix élevait et baissait la tête. Il lui fut ordonné de faire attention à sa doctrine, et de ne pas regarder ailleurs; la chose en resta là.

Mais le lendemain, 12, jour de la Fête-Dieu, une autre élève, de 8 ans, vint s'agenouiller pour prier aux pieds du crucifix vénéré. Celle-ci encore dit à sa maîtresse, au bout de quelques instants de prière, qu'elle voyait le crucifix fermer les yeux et baisser la tête; l'institutrice répondit à celle-ci, comme elle l'avait fait à l'autre, la veille, que ses yeux voyaient trouble. L'enfant, effrayée de voir les mouvements de tête continuer, se couvrit les yeux de ses mains et demanda en pleurant de rentrer à la maison.

Ses pleurs et ses paroles attirèrent l'attention des personnes présentes, qui virent à leur tour la tête du Seigneur s'abaisser, et comme elles répandirent la nouvelle dans le pays, l'affluence des fidèles désireux de vénérer l'image sacrée fut immense pendant toute la journée.

Le curé fit examiner le crucifix par une commission de personnes capables de se rendre exactement compte des mouvements que pouvait faire la tête du Christ, et s'ils ne provenaient pas de quelque rupture du cou; mais il fut constaté qu'ils ne pouvaient provenir ni de rupture, ni d'aucun dérangement, puisque la sainte image était dans un état parfait de conservation.

Le lendemain, l'affluenee se fit encore plus considérable, le vendredi étant jour de marché. Le curé jugea prudent alors de fermer les portes de la sacristie et de faire dire qu'il n'était plus permis d'y entrer.

Peines inutiles; le fait religieux de Cavarzero fut bientôt connu dans tous les environs, et le dimanche, dès l'aube, on vit arriver, de trente lieues à la ronde, des fidèles de tout sexe et de toute condition se pressant pour visiter le miraculeux crucifix.

Une foule pareille, venue en grande partie de très loin, mit le curé dans la nécessité de revenir sur sa décision, et la porte de la sacristie fut ouverte de nouvëau.

Mais tout ne se borna pas à cela. Le crucifix ouvrit pour les fidèles la fontaine de ses grâces; des malades qui gisaient dans leurs lits depuis plusieurs années, sont revenus à la santé après

médecin, et Gay jeune, avocat, tous de Saint-Saturnin. J'avoue que mon émotion fut profonde lorsque M. Clément me décrivit le phénomène dont il avait été témoin oculaire, qu'il me fit distinctement remarquer les traces de sang coagulé; et lorsque les trois messieurs qui m'accompagnaient me renouvelèrent l'affirmation de ce qui était attesté dans le procès-verbal, ma surprise était d'autant plus grande que ces trois messieurs n'avaient pas la réputation de passer pour d'aveugles crédules, et que leur position respective, — de l'un (M. Bontems), comme maire, jouissant de la juste considération de ses administrés; de l'autre (M. Clément), comme jeune docteur en médecine, dont la nombreuse clientèle serait la mesure de ses qualités de médecin, s'il était nécessaire de prouver l'intelligence dont il est doué; et du troisième (M. Gay), dont le titre de jeune avocat est suffisant pour prouver ses lumières, — m'offrait une sûre garantie de leur bonne foi.

» Je sortis de la chapelle par une seconde porte donnant issue sur une plate-forme transformée gracieusement en calvaire, au sommet de laquelle se trouvent trois grandes croix dont celle du milieu supporte un Christ de grandeur naturelle. Tout autour du mur d'enceinte sont espacés des piliers surmontés d'une croix de fer, et renfermant dans une petite niche creusée à leur sommet un petit tableau dont la collection représente les stations du Chemin de la Croix. Des fleurs et des arbustes soigneusement cultivés forment un agréable contraste avec l'aridité de la roche.

avoir été oints avec l'huile qui brûlait sur son autel; des aveugles ont recouvré la vue, et des muets la parole; des boiteux et des estropiés ont repris l'usage de leurs jambes et de leurs mains; et, ce qui est encore plus admirable, c'est que des pécheurs et des incrédules, venus à l'église par simple curiosité, ou peut-être pour y trouver un sujet de dérision, se sont retirés contrits, en pleurant et sanglotant.

Les procès-verbaux de tout ce qui s'était passé furent envoyés à Mgr l'évêque de Chioggia.

La presse s'occupa beaucoup de ces faits miraculeux; les journaux sectaires eux-mêmes furent obligés d'avouer qu'ils étaient authentiques et indiscutables, et leur fureur n'en devint que plus grande. Ce que voyant, le gouvernement hostile, lui aussi, à la religion, fit occuper par des troupes de cavalerie tous les abords de Cavarzero sous prétexte d'empêcher la diffusion du choléra qui régnait alors, et les pèlerins furent impitoyablement repoussés.

Une chose digne de remarque, c'est que les prodiges de mouvements extraordinaires et surnaturels dans les statues ou les images se sont produits beaucoup plus fréquemment en Italie que dans les autres pays. Dieu accorde peut-être cette faveur à la foi du peuple qui prie avec une confiance naïve et ardente aux pieds de ses Madones et de ses saints protecteurs.

» Désireux de voir la nouvelle thaumaturge, je me présentai à l'auberge tenu par sa cousine, et où elle demeurait. Je la trouvai fort souffrante ; sa physionomie est maladive ; ses yeux, roulant mystérieusement dans leur orbite, très développé, semblent s'égarer dans un nuage ; leur expression est empreinte de mélancolie, caractère ordinaire des personnes chez lesquelles le sentiment religieux est très prononcé. Son corps est d'une maigreur extraordinaire ; son attitude est excessivement modeste ; l'humilité est peinte dans tous ses mouvements et se reproduit dans toutes ses paroles ; elle s'exprime avec beaucoup de convenance ; elle parle le français avec une rectitude qui n'est pas l'apanage ordinaire des personnes qui n'ont pas reçu plus d'instruction qu'elle. Elle est très réservée, mais sans affectation. Elle répondit à toutes mes questions investigatrices avec à-propos. Dieu, d'après elle, opère ce miracle pour la conversion des pécheurs, et il a choisi spécialement Saint-Saturnin, parce qu'il y a quatre ans, cette localité fut témoin d'un grand scandale. Sa conduite personnelle fut outrageusement calomniée. Cependant elle n'avait pas demandé réparation à Dieu. Elle termina sa conversation en m'annonçant qu'elle croyait que le vendredi suivant le prodige se reproduirait entre huit et neuf heures du matin.

» Cette nouvelle se répandit dans tout le pays, même à Avignon ; l'opinion publique fut émue. Tout le monde se disposait à se trouver à Saint-Saturnin à l'heure dite. M. le curé Grand me fit engager à me rendre dans sa paroisse.

» Le 20, accompagné de M. Guillibert, juge d'instruction, et de M. Jacques, substitut du procureur de la République, j'arrivai à Saint-Saturnin, à huit heures moins un quart. Mgr l'archevêque d'Avignon, dont le zèle et le dévouement pour tout ce qui concerne la religion sont toujours dirigés par d'éminentes vertus et par une haute raison, s'était rendu sur les lieux dès la veille.

» Sitôt descendu de voiture, après avoir présenté mes respects au digne prélat, je m'empressai de monter à la chapelle avec le docteur Camille Bernard, d'Apt, médecin distingué, avantageusement connu dans le monde scientifique.

» A peine avions-nous gravi le quart de la côte que nous enten-

dîmes le son d'une cloche; on nous informa que c'était le signal du commencement de la manifestation du prodige. J'en fus vivement contrarié, désireux que j'étais de me trouver dans la chapelle avant l'apparition de l'écoulement du sang. Néanmoins nous hâtâmes le pas. Un assez grand nombre de personnes se trouvaient autour de la chapelle; le curé vint à ma rencontre à l'entrée du calvaire, dont l'accès était défendu par une porte à claire voie fermée à clef; il m'annonça que le suintement du sang avait commencé et qu'il ne pouvait ouvrir qu'à l'arrivée de Monseigneur. Sur mes pressantes instances et l'assurance que j'avais prévenu Monseigneur, il m'ouvrit. Je fis entrer avec moi MM. les docteurs Bernard et Clément. Nous trouvâmes le maître-autel de la chapelle éclairé par plusieurs cierges; à l'un des angles se tenait la fille Rosette Tamisier, à genoux, la tête dans les mains croisées et appuyée sur l'autel; elle priait, paraissant être dans un état de grande concentration; sa cousine se trouvait tout près d'elle.

» Je montai sur la table de l'autel avec le docteur Clément, j'examinai les plaies à l'aide de la lumière d'un cierge; je constatai que sur celles de la main droite, des deux pieds et du cœur, le sang suintait. La goutte de sang qui était sur la main droite grossissait à vue d'œil; elle me produisit l'effet d'une goutte de sang qui surgirait au bout du doigt, après que la partie inférieure ayant été serrée fortement avec un lien, l'on piquerait avec un stylet le bout du doigt. Le sang sort insensiblement, s'agglomère en goutte et finit par tomber lorsqu'il a atteint un certain volume. C'est au moment où la goutte de sang de la main droite allait tomber ou s'écouler sur le tableau que je l'essuyai avec un linge à trois reprises différentes. Les deux premières opérations donnèrent deux taches de sang d'un rouge très foncé; à la troisième, la tache était plus claire. Après cette opération, la plaie demeura parfaitement desséchée. J'essuyai de même à plusieurs reprises les deux plaies des pieds, et je remarquai que les gouttes étaient plus claires et que le suintement en était moins sensible.

» Je fis encore la même opération à la plaie du côté droit, sur laquelle se trouvaient une douzaine de gouttes de sang formant à peu

près le dessin d'un cœur. Celle du milieu présentait les mêmes phénomènes que celles de la main droite, et était de couleur noirâtre. Celles qui étaient autour ressemblaient au contraire aux gouttes des pieds. Je n'enlevai que la goutte du milieu et une ou deux à la droite. A ce moment, Mgr l'archevêque entrant dans la chapelle, je laissai intactes les autres gouttes de la plaie du côté, et je m'abstins d'éponger la blessure de la main gauche, sur laquelle aucune goutte de sang ne s'est produite.

» Je descendis de l'autel; Mgr l'archevêque, suivi d'un nombreux clergé, vint s'agenouiller au pied de l'autel, et après une courte prière il examina les gouttes de sang que j'avais laissées à la plaie du cœur et les étancha avec un linge. Ce linge, ainsi que le mien, recouverts ensemble d'une trentaine de taches de sang, furent laissés exposés à la curiosité de la population, dont l'église était comble.

» Le clergé et une réunion de jeunes filles chantaient des prières.

» La fille Rosette Tamisier, toujours demeurée à la même place dans le même état de concentration, fut interrogée plusieurs fois pour savoir si le sang coulerait encore. Une première fois elle ne répondit pas; une deuxième elle dit qu'elle l'ignorait, et une troisième enfin qu'elle ne le croyait pas. Après cette dernière réponse, environ une heure après l'arrivée de Monseigneur, M. le curé Grand fit déplacer le tableau, des ouvriers le retournèrent. Nous l'examinâmes avec beaucoup de soin; je n'y fis aucune remarque particulière. La toile était dans un état de parfaite dessication, une couche assez épaisse de goudron recouvrait toute la surface du revers, et il était adossé à un mur très épais.

» Là se borne toute la part prise par moi à cet événement. Monseigneur descendit pour célébrer la messe dans l'église paroissiale; de mon côté, je me rendis à la commune pour dresser procès-verbal de ce que j'avais vu, et puis j'allai visiter Rosette Tamisier, que je trouvai dans un grand état d'abattement et très souffrante. Elle m'annonça qu'elle croyait actuellement que le prodige se produirait encore de nouveau. En effet, j'ai reçu un rapport par lequel le maire de Saint-Saturnin me communique que le samedi 21, l'écoulement du

sang a encore eu lieu, vers neuf heures du matin, et qu'il a été abondant.

» Telles sont les circonstances de cet événement fort extraordinaire. Il ne m'appartient pas de le qualifier autrement; je me suis tenu dans le narré des faits pour rendre hommage à la vérité.[1] »

(1) Comme on le voit, le surnaturel s'est produit de toutes parts et sous toutes les formes dans le XIXe siècle. A ceux qui diraient que ce siècle est « le dernier des miracles » et qu'avec le vingtième la science est parvenue à expliquer tout ce que la crédulité populaire qualifiait de ce nom, on aurait déjà une multitude de prodiges surnaturels à présenter, à l'heure où nous écrivons (septembre 1902.) Sans parler de Notre-Dame de Lourdes et de tous les autres sanctuaires privilégiés où s'accomplissent des guérisons humainement inexplicables, qui n'a pas eu connaissance des expériences admirables réalisées sur le Saint Suaire de Turin? Et puisque nous rappelons spécialement dans ce chapitre les miracles eucharistiques, quoi de plus frappant que celui dont Saint-Denis (Réunion) a été le théâtre le 26 janvier 1902? Dix mille personnes ont pu contempler sur l'ostensoir l'apparition, sous une forme humaine, de la Face adorable de Jésus-Christ, entourée d'un nimbe et exprimant une grande souffrance. Ce spectacle dura depuis l'Offertoire jusqu'à la fin de la messe, célébrée par le curé de la paroisse, le vénéré P. Lacombe.





LE BIENHEUREUX PIERRE CHANEL. (P. 241.



Chapitre Huitième.

Miracles dus à l'intercession des saints. — Saint Joseph. — Les saints béatifiés ou canonisés au XIXe siècle. — Faveurs innombrables obtenues par la dévotion au plus populaire des saints : saint Antoine de Padoue. — L'Œuvre du « Pain de Saint-Antoine » : sa curieuse origine. — La serrure brisée. — L'arrière-magasin de Mlle Bouffier à Toulon. — La boule de neige qui devient avalanche. — Un journal bien inspiré. — Aveux et confidences. — L'infidélité punie. — Les joyeuses adresses. — « Merveille sur merveille. » — Une admirable conversion. — Soldats et marins. — Les sommes perdues ou irrécouvrables. — Expansion du culte de saint Antoine. — Un excellent associé. — Enchantement perpétuel. — Les saints Anges. — Les âmes du Purgatoire. — Autres catégories de manifestations surnaturelles d'un haut intérêt. — Les miracles des siècles antérieurs qui se sont perpétués dans le XIXe. — Travail de l'avocat italien Sagnori sur cette matière. — Les liquéfactions miraculeuses du sang de plusieurs saints, notamment de saint Janvier. — Témoignage d'Alexandre Dumas. — Le miracle de Soriano, constaté par mille témoins. — Conclusion.

AU XIXe siècle comme dans les précédents, ou plutôt bien davantage, l'invocation des saints a été le principe d'une multitude de grâces, de secours, non seulement dans l'ordre spirituel, mais dans les multiples situations où l'homme peut se trouver, et vraiment jusque dans les détails les plus infimes de la vie journalière. Un des saints qui a signalé exceptionnellement sa protection en faveur de ceux qui l'invoquent est saint Joseph. Des volumes entiers, des publications périodiques éditées en divers pays, ont pu suffire à peine à enregistrer les bienfaits du glorieux Patriarche. Pour la France seulement, quatre ou cinq de ces pieuses Revues depuis de longues années s'enrichissent chaque mois d'un nouveau dossier à la gloire de saint Joseph. Ici encore, il nous semble de

toute impossibilité d'entreprendre un mémorial quelconque de ces précieuses archives, quoique la plupart de leurs pages contiennent une affirmation nouvelle de l'intervention de la Providence, secourant les hommes à la prière de leurs célestes Amis.

Parmi les autres saints, il convient de nommer spécialement ceux qui ont été canonisés ou béatifiés durant le XIXe siècle : saint Benoît Labre ; sainte Germaine de Pibrac ; saint Jean-Baptiste de la Salle ; le Bienheureux Grignon de Montfort, le Bienheureux Jean Perboyre, le Bienheureux Pierre Chanel. Des miracles éclatants et authentiques, obtenus dans le cours du XIXe siècle par leur entremise, ont été consignés aux procès-verbaux de canonisation. Aussi, sont-ils rigoureusement du domaine de l'histoire, car chacun sait à quelles enquêtes sévères les faits proposés à la Sacrée Congrégation sont soumis avant d'être reconnus pour de vrais miracles.[1]

Mais ce qui surpasse tout cela, surtout dans les dernières années du XIXe siècle, et ce qui constitue une merveille de premier ordre, un fait inouï, c'est le débordement de surnaturel, si l'on veut bien nous permettre cette expression, qui, dans tout l'univers, a accompagné la dévotion au plus populaire des saints, au grand saint Antoine de Padoue. Une œuvre spécialement, celle du *Pain de saint Antoine* a pris un développement si extraordinaire et si prodigieux qu'elle est à elle seule un phénomène sans égal. Les prodiges auxquels à son tour elle a donné naissance ne pourraient se compter : un seul journal, *le Pèlerin*, en a enregistré des milliers, disons plutôt des centaines de mille, avouant qu'il lui était impossible de citer toutes les actions de grâces qu'il recevait pour les faveurs obtenues par l'intercession de saint Antoine. Que serait-ce si l'on devait compter toutes celles que d'autres pieuses revues ont relatées ! Elles sont absolument incalculables : c'est comme une effusion, une inondation de bienfaits que Dieu accorde à la terre par l'entremise de son serviteur saint Antoine. Les siècles passés n'avaient rien vu de plus merveilleux.

(1) Voir le récit de plusieurs de ces faits dans les Biographies respectives, ainsi que dans le *Miracle en France au XIXe siècle*, chapitre IX. — Citons en passant le trait, intéressant pour la jeunesse, du secours merveilleux qu'obtint le B. Chanel en priant au pied d'une statue de la sainte Vierge, aujourd'hui vénérée sous le vocable de *Notre-Dame de la Persévérance*.

Quelle a été l'origine de l'*Œuvre du Pain de saint Antoine?* Oh! cette origine est bien modeste, comme celle de toutes les œuvres de Dieu. Le grand arbre est sorti d'un grain de sénevé. Nous allons reproduire ici la relation authentique de la pieuse chrétienne dont le Seigneur s'est servi pour tourner des milliers d'âmes vers le bon saint Antoine et réveiller dans une multitude de cœurs la foi qui y sommeillait depuis longtemps.

Voici donc la lettre que Mlle Louise Bouffier écrivait au P. Marie-Antoine, capucin, sur cet intéressant sujet.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

» Vous désirez savoir comment la dévotion à saint Antoine de Padoue a pris naissance dans notre ville de Toulon; elle s'est développée sans bruit, sans fracas et dans l'obscurité; il y a environ quatre ans, je n'avais aucune connaissance de la dévotion à saint Antoine de Padoue, si ce n'est que j'avais entendu dire, vaguement, qu'il faisait, en le priant, retrouver les objets perdus.

» Un matin, je ne pus ouvrir mon magasin, la serrure à secret se trouvait cassée; j'envoie chez un ouvrier serrurier, qui apporte un grand paquet de clefs et travaille environ pendant une heure : à bout de patience, il me dit : « Je vais chercher les outils nécessaires pour enfoncer la porte, il est impossible de l'ouvrir autrement. » Pendant son absence, inspirée par le bon Dieu, je me dis : Si tu promettais un peu de pain à saint Antoine pour ses pauvres, peut-être te ferait-il ouvrir la porte sans la briser. Dans ce moment, l'ouvrier revient, amenant un compagnon. Je leur dis : « Messieurs, accordez-moi, je vous prie, une satisfaction; je viens de promettre du pain à saint Antoine de Padoue pour ses pauvres; veuillez, au lieu d'enfoncer ma porte, essayer encore une fois de l'ouvrir; peut-être ce saint viendra-t-il à notre secours. » Ils acceptent, et voilà que la première clef, qu'on introduit dans la serrure brisée, ouvre sans la moindre résistance, et semble être la clef même de la porte. Inutile de vous dépeindre la stupéfaction des personnes présentes : elle fut générale. A partir de ce jour, toutes mes pieuses amies prièrent avec moi le bon saint, et

la plus petite de nos peines fut communiquée à saint Antoine de Padoue, avec promesse de pain pour ses pauvres. Nous sommes dans l'admiration des grâces qu'il nous obtient. Une de mes amies intimes, témoin de ces prodiges, lui fit promesse instantanément d'un kilo de pain, tous les jours de sa vie, s'il lui accordait pour un membre de sa famille la disparition d'un défaut qui la faisait gémir depuis vingt-trois ans; la grâce fut bientôt accordée, et ce défaut n'a plus reparu. En reconnaissance elle acheta une petite statue de saint Antoine de Padoue dont elle me fit présent, et nous l'installâmes dans une toute petite pièce obscure, où il faut une grande lampe pour y voir. C'est mon arrière-magasin. Eh bien! le croiriez-vous, mon Révérend Père? toute la journée cette petite chambre obscure est remplie de monde qui prie, et avec quelle ferveur extraordinaire! Non seulement tout le monde prie, mais on dirait que chacun est payé pour faire connaître et répandre cette dévotion.

„ C'est le soldat, l'officier, le commandant de marine qui, partant pour un long voyage, viennent faire promesse à saint Antoine de cinq francs de pain par mois, s'il ne leur arrive aucun mal pendant tout le voyage. C'est une mère qui demande la guérison de son enfant, ou le succès d'un examen; c'est une famille qui demande la conversion d'une âme chère qui va mourir, et ne veut pas recevoir le prêtre; c'est un domestique sans place, ou une ouvrière qui demande du travail, et toutes ces demandes sont accompagnées d'une promesse de pain si elles sont exaucées. Eh bien! mon Révérend Père, pour vous donner une idée des grâces journalières qu'obtient notre bien-aimé saint Antoine de Padoue (puisque l'on ne paye qu'après la grâce obtenue,) il a été déposé le mois dernier dans le petit tronc placé à ses pieds la somme de *cinq cent trente-neuf francs*, ce qui nous a permis d'acheter *treize cents kilos* de beau pain blanc pour les pauvres, et il en est de même généralement tous les mois.

„ Ce qui surtout a donné le plus de développement à cette chère dévotion, c'est un article ironique que le journal impie de notre ville a inséré dans ses colonnes; cet article était à mon adresse et me dénonçait au public comme coupable d'entretenir la superstition dans notre ville.... Je me suis réjouie en le lisant, et ce que j'avais

prévu est arrivé ; d'un petit mal Dieu a tiré un grand bien ; il est si puissant et si bon !

» Nous avons en ce moment des promesses fabuleuses de pain ; nous en avons trois de mille francs, sans parler des petites promesses dont le nombre est incalculable et les grâces se multiplient.

» Nous recevons journellement des mandats-poste accompagnés de quelques gracieuses lignes de remerciement au bon saint Antoine ; il nous en arrive de partout : de Lyon, de Valence, de Grenoble, de Montpellier, de Nice, de Grasse, de Marseille, d'Hyères et de mille autres endroits ; nous avons même reçu d'un commandant faisant partie de l'expédition du Dahomey quarante francs ; il nous les envoyait du champ de bataille.

» Il faudrait des volumes, si l'on voulait enregistrer les grâces déjà obtenues, tant spirituelles que temporelles.

» En terminant, mon Révérend Père, permettez-moi d'implorer un souvenir dans vos prières pour celle que le bon saint Antoine a daigné choisir pour sa petite intendante, afin que je devienne de plus en plus chère à cet aimable Saint par l'oubli de moi-même.

» Votre très humble en Notre-Seigneur,

» LOUISE BOUFFIER. »

» Toulon, 15 novembre 1892. »

Le progrès de l'œuvre nous est révélé dans la lettre suivante, qui émane de la même personne, fondatrice, sans le savoir, ou du moins sans le vouloir, d'une œuvre si touchante et si féconde.

« MON RÉVÉREND PÈRE,[1]

» Saint Antoine de Padoue nous comble de plus en plus de ses faveurs. Il semble prendre plaisir à être invoqué dans notre modeste oratoire où affluent les pèlerins. Permettez-moi, pour exciter encore

(1) Lettre au R. P. Rédacteur des *Annales franciscaines*.

la dévotion à cet aimable Saint, de vous raconter quelques-unes des manifestations de sa puissance.

» D'abord une conversion touchante. Un Monsieur presque aux portes du tombeau refusait de se réconcilier avec Dieu, et sa fille, une âme d'élite, eut recours, dans sa désolation, à notre Bienheureux et lui promit, s'il convertissait son père, un bon de pain de vingt francs pour nos orphelins. La nuit suivante, le moribond se lève en sursaut et d'une voix effrayée crie à l'infirmier : « Est-il là ? est-il là ? » Le veilleur, comme inspiré d'en-Haut, lui répond : « Le prêtre? Oui, Monsieur, il vient. » Il était minuit. On court chercher un prêtre, et le moribond se confesse avec de grands sentiments de repentir. Une heure après, il expirait !

» Vers le même temps, il y a environ trois mois, j'étais mandée près d'une dame âgée, très souffrante. « Mademoiselle, me dit-elle d'une voix émue, qui laissait deviner quelques faveurs surnaturelles, depuis deux ans j'adressais de ferventes prières au grand saint Antoine de Padoue pour le supplier de me tirer de l'état de misère où je vivais, percluse de rhumatismes, ne pouvant rester seule et n'ayant pas assez de ressources pour payer une servante : je n'ai qu'une bien maigre rente viagère et de plus une obligation à lots. Chaque jour, je conjurais le Saint de faire sortir mon obligation, et lui promettais en action de grâces deux cents francs pour ses pauvres. Il m'a exaucée, non selon mes désirs, mais bien au delà. Je viens d'hériter de quarante-cinq mille francs, aubaine tout à fait imprévue. Et voilà pourquoi je vous ai fait venir, et voici mon aumône. » Pendant qu'elle me parlait, il y avait des larmes dans ses yeux : son cœur débordait de reconnaissance ; sa main a été généreuse. Nos orphelins se sont réjouis.

» Ces jours derniers, on verse trente-cinq francs pour obtenir qu'une maison à sept étages soit occupée ; et à l'instant les demandeurs se présentent et les étages se louent.

» Un autre propriétaire possédait, aux environs de Toulon, un domaine estimé trente-cinq mille francs, qu'il désirait vendre. Il multipliait les frais et démarches ; nul acquéreur ne se présentait. On lui parle de mon petit oratoire. Il y vient s'agenouiller aux pieds

de saint Antoine et promet cinquante francs de pain. Trois jours après la propriété était vendue, dans des conditions aussi avantageuses qu'inattendues.

» Saint Antoine bénit ceux qui tiennent leurs promesses ; mais laissez-moi vous dire qu'il punit quelquefois rigoureusement ceux qui négligent de les accomplir. En voici un exemple. Une dame de Toulon avait promis cent kilos de pain pour obtenir une grâce spéciale en faveur d'une personne tendrement aimée. La grâce est accordée, et l'on accourt nous l'apprendre avec de grandes démonstrations. Mais la dette de la reconnaissance n'est pas acquittée. Deux mois se passent. Nous craignions un châtiment. Tout à coup on vient nous annoncer que la personne tendrement aimée est morte presque subitement.

» Un livre tout entier ne suffirait pas à contenir les faits miraculeux qui se produisent ici chaque jour à l'intervention de notre saint thaumaturge. Arrêtons-nous.

» Ce qui fait ma joie dans cette Œuvre, c'est le cachet d'humilité qui couvre les offrandes et embaume la correspondance : les billets de banque du riche mêlés aux centimes du pauvre et de l'ouvrier ; car les donateurs cachent soigneusement leur nom, connu de Dieu seul.

» Ce qui fait la force de notre Œuvre, c'est la prière ardente et spontanée. Trois fois par jour, nos mille vieillards et orphelins élèvent les bras en croix, remercient avec effusion le grand Saint qui veille sur eux, et le supplient de leur procurer encore de beau pain blanc.

» L'heureuse servante des pauvres et de saint Antoine de Padoue.

» LOUISE BOUFFIER. »

» Toulon, 25 février 1893. »

Citons encore une lettre de Mlle Bouffier. Nous y verrons les nouveaux progrès de l'Œuvre, désormais connue partout et solidement établie.

« Mon Révérend Père,

» Il vous tarde, je le sais, d'avoir des nouvelles de notre chère petite Œuvre du pain de saint Antoine ; remercions mille fois le Seigneur ; notre chère petite Œuvre est bien, comme vous l'avez appelée vous-même, « le grain de sénevé devenu un grand arbre. » Elle plonge ses racines, elle étend ses verts rameaux et bientôt, bientôt, sa fécondité étonnera le monde, oui, elle étonnera le monde, car bientôt, par cette petite Œuvre du pain des pauvres, la charité sera universelle.

» La correspondance, mon Révérend Père, prend des proportions extraordinaires ; nous avons reçu ce dernier mois plus de 600 lettres, et ces lettres sont toutes embaumées d'humilité, de charité, de reconnaissance ; on ne peut les lire sans pleurer.

» Les offrandes pour les miracles obtenus augmentent sans cesse ; en voici la preuve, lisez ces chiffres. Il a été offert à notre aimable Saint, en mai, 2,184 fr. ; en juin, 3,230 fr. ; en juillet, 3,650, et en août, 4,135 fr. : merveille ! merveille !

» Les adresses des lettres sont de plus en plus joyeuses : *Au pain des pauvres, à Toulon, — A saint Antoine, l'ami des pauvres, — A saint Antoine de la Boutique, — A la Statue de saint Antoine, — A la Demoiselle d'honneur de saint Antoine*, etc., etc.

» Rendons hommage aux employés de la poste qui, bien gracieusement, malgré l'adresse incomplète, m'envoient exactement toutes ces lettres.

» Je vais essayer, mon Révérend Père, de glaner quelques épis dans le vaste champ de nos merveilles : il est si doux de raconter les inépuisables tendresses de Dieu pour ses enfants !

» Ces jours derniers, arrive tout en larmes, dans notre petite arrière-boutique, une dame. « Depuis plus de vingt-cinq ans, nous dit-elle, je priais, mais en vain, pour la conversion de ma sœur, je gémissais et je pleurais ; mes supplications, comme mes larmes, la laissaient insensible, et voilà que le petit opuscule *Grandes gloires de saint Antoine de Padoue* me tombe sous la main ; je promets instan-

tanément du pain à cet aimable Saint, et quelques jours après ma bien chère sœur m'annonçait qu'elle désirait revenir à Dieu, se confesser et communier pour la belle fête du 15 août, ce qu'elle a fait avec une piété admirable.

» Une pauvre femme de Savoie ne pouvait rentrer en possession



Le sanctuaire de Paray-le-Monial. (P. 252.)

d'une somme de dix mille francs qui lui était due ; elle n'avait aucun titre ; elle fait une neuvaine à saint Antoine, lui promet du pain pour ses pauvres, et les dix mille francs lui sont rendus. Un miracle semblable et dans les mêmes conditions a eu lieu pour un monsieur de l'Ariège.

» Récemment encore, un commandant de notre belle marine française se préparait à partir pour les colonies; il aurait désiré s'embarquer sur l'escardre de la Méditerranée, mais tous les postes sont pris, et par conséquent plus d'espoir. Sa bonne et très pieuse mère lui dit : « Mon fils, promets du pain à saint Antoine de Padoue, tu verras qu'il fera quelque chose en ta faveur, » et le commandant de répondre : « Bien volontiers, mère, je promets cinquante francs pour ses pauvres. » Peu de jours après lui arrive un pli du ministère qui lui annonce qu'on arme un nouveau vaisseau pour l'escadre et qu'il est choisi pour en être le commandant.

» Gloire à saint Antoine de Padoue ! Sa protection cette année a surtout brillé dans les examens, aussi tous les pensionnats chantent-ils ses gloires.

» Dix-sept élèves de nos écoles sont venus ensemble implorer le Saint, lui faisant promesse de pain ; tous ont été reçus.

» Que de traits ravissants il faudrait vous raconter encore !... Oh ! que Dieu est bon !...

» La trop indigne servante de saint Antoine,

» Louise Bouffier. »

» Toulon, 24 septembre 1893. »

Dès cette époque, la dévotion à saint Antoine se propagea comme une traînée de flammes, et l'Œuvre du pain ne tarda pas à s'implanter en une foule de lieux. Citons notamment Bordeaux, où saint Antoine eut son sanctuaire à l'Alhambra. L'ère des prodiges y fut inaugurée par une guérison extraordinaire et par une magnifique neuvaine qui fut la source de bien des grâces.

Les Pères Augustins de l'Assomption venant en aide aux fils de saint François, les cinq parties de l'univers se mettent bientôt à invoquer saint Antoine et ressentent incontinent les consolants effets de sa protection.

Les autels couvrent le monde; point d'église qui ne soit jalouse de posséder sa statue, et, ce qui n'est pas moins admirable, des

millions passent par ses mains pour aller aux malheureux, sous la forme de *bon pain blanc.*

A Bordeaux, les deux premières années, on a trouvé dans le tronc de quoi donner, à huit mille pauvres, pour cent trente mille francs de pain blanc.

Quel est celui que n'exauce pas saint Antoine? Ce sont des objets retrouvés, des souffrances calmées, des procès gagnés. Avec saint Antoine, on vend et on loue à grand prix les immeubles ; les négociants s'associent avec le bon Saint qui aura tant pour cent. Bien mieux, un monsieur, après de superbes affaires avec saint Antoine, *son associé,* à qui il avait envoyé nombre de mandats, se trouvant momentanément gêné, demande à saint Antoine de lui prêter telle somme, promettant qu'il la lui rendrait avec intérêts. La somme lui parvint, et peu de temps après, il fut en mesure de la rendre.

Qui dira les emplois obtenus, grâce à saint Antoine, les mariages décidés, les familles augmentées, les examens brillamment passés, les conversions opérées, et tant d'autres merveilles de tout genre?... Les énumérer serait absolument impossible ; les bienfaits du saint, depuis les dernières années du XIXe siècle, se sont multipliés comme par enchantement.

*
* *

Merveilleux encore et innombrables les prodiges, les secours obtenus au siècle dernier par l'intercession du V. Père de la Colombière, par celle du Bienheureux Gérard Majella, et de plusieurs autres grands saints... Et que dire encore des saints Anges, que dire des âmes du purgatoire? Les manifestations de ces dernières et l'assistance merveilleuse qu'elles ont maintes fois procurée par leurs suffrages aux personnes qui de leur côté priaient pour leur délivrance, feraient à leur tour un Livre d'or du plus haut intérêt, mais dont nous regrettons de ne pouvoir même écrire la première page, resserré comme nous le sommes dans un cadre si étroit. Et, plus que tout cela, n'aurions-nous pas dû proclamer les faveurs éminentes et pleinement authentiques dont un si grand nombre de chrétiens se

sont reconnus redevables au Sacré-Cœur de Jésus,[1] au Saint Cœur de Marie, au saint Enfant Jésus de Prague, à telle ou telle Archiconfrérie, au port du scapulaire, au chapelet, à la vénération des saintes images, au signe de la croix, à l'eau bénite, et à une foule d'autres pratiques pieuses? Que de faits notoires et de tout point admirables il y aurait à citer!

Nous n'ignorons pas qu'on a révoqué en doute un certain nombre de grâces ou faveurs extraordinaires relatées dans les longues colonnes des Revues religieuses de l'époque;[2] mais, en vérité, quel intérêt pourraient avoir des personnes du monde, des commerçants, des ouvriers à proclamer des bienfaits qu'ils n'auraient pas reçus? Comment un si grand nombre de personnes, de pays divers, pourraient-elles se donner le mot pour tromper le public? Et lorsque le prodige consiste dans une guérison ou un autre fait extérieur, n'est-il pas facile à leur entourage de le vérifier? Tout en admettant la possibilité de quelques erreurs, il reste certain que ces relations sont vraies dans leur ensemble, et cet ensemble, où s'arrête-t-il?... Nul ne saurait le dire.

En terminant, nous rappellerons qu'à cette interminable nomenclature de prodiges exclusivement propres au XIX[e] siècle, il faut, pour être complet, ajouter les merveilles dont l'origine remonte aux siècles antérieurs et qui se sont perpétués jusqu'à nos jours. Le XIX[e] siècle, comme ses devanciers, a été témoin de ces éclatants témoignages de la puissance divine. Pour donner une idée de la multiplicité des faits extraordinaires que comprend cette nouvelle catégorie, nous nous bornerons à énumérer ici les *miracles permanents* dont se glorifie une seule contrée de l'Europe, l'Italie. On pourra juger par là de la place considérable qu'occupe l'élément

(1) Notamment au Sanctuaire de Paray-le-Monial et à la Basilique de Montmartre, ces deux incomparables monuments de la foi catholique au XIX[e] siècle, qui ont tant exaspéré la libre-pensée, furieuse de ce triomphe du surnaturel.

(2) Nous n'entendons pas assurément, par ces mots, justifier certains abus dont se sont rendus coupables un ou deux directeurs laïques, ce qui n'infirme en rien notre thèse.

surnaturel dans le monde entier, à s'en tenir même à ses simples manifestations extérieures.[1]

1. — *La sainte Maison de Lorette.* Cette habitation merveilleuse est posée, comme chacun sait, à fleur de terre, sans ses fondements, qui sont restés en Palestine, lors de sa translation miraculeuse sur le sol de l'Italie. Le prodige a été constaté maintes fois par des savants, même par des hérétiques.[2] La sainte Maison continue de défier l'action destructive des siècles quoique, par suite du concours des pèlerins, on ait ouvert trois portes dans ses murs et agrandi la fenêtre, sur l'ordre du pape Clément VII, de pieuse mémoire.

2. — A Rome, dans la basilique des Saints-Apôtres, on conserve une ampoule du *sang de saint Jacques le Majeur*, limpide et liquide après dix-huit siècles.

3. — La cathédrale de Tivoli et l'église de l'Assomption à Amaseno possèdent deux ampoules du *sang de saint Laurent*, qui se liquéfie pendant les premières vêpres de la fête, le 9 août, et reste liquide durant l'octave.

4. — A Naples, un prodige analogue, pour le *sang de saint Alphonse de Liguori*, a lieu chaque année le 2 août, jour de sa fête.[3]

5. — La *manne de saint Nicolas* de Bari est citée dans le

(1) La liste qui va suivre a été dressée par l'avocat italien Carlo Sagnori. — Nous n'avons presque pas parlé, dans cet ouvrage, des contrées autres que l'Europe ; le surnaturel a pourtant éclaté bien des fois dans toutes les parties du monde, et très spécialement dans les pays de Mission. Nous mentionnerons un seul fait, affirmé par les journaux protestants eux-mêmes et qui s'est produit près de Johnstown, en Pensylvanie, dans le courant du mois de mai 1890. Une épouvantable inondation avait ravagé la ville, et cinq villages disparurent complètement à la suite du désastre. Or, au moment où avait lieu la catastrophe, les pieux catholiques de Cambria-City, réunis à l'église pour l'exercice du mois de Marie, durent s'enfuir en toute hâte ; quelques minutes après, l'église était sous l'eau qui montait à la hauteur de cinq mètres, brisant tout sur son passage. Et lorsqu'on put enfin y pénétrer de nouveau, on eut le spectacle d'une destruction complète : un seul objet avait échappé à la fureur des flots, la statue de la sainte Vierge. Chose inouïe, les fleurs, les couronnes, le voile en dentelles restaient intacts et d'une parfaite propreté : l'eau qui couvrait la statue à plusieurs mètres de hauteur, l'avait respectée. « Le plus entêté douteur, écrivait un protestant, est obligé de reconnaître le caractère miraculeux de cet événement. »

(2) Plusieurs ouvrages du plus haut intérêt ont été publiés sur cet événement extraordinaire de la translation dont nous parlons et sur le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette. Voir entre autres *Lorette, le nouveau Nazareth.* (Société de Saint-Augustin, Lille-Paris.)

(3) Hors de là, cette liquéfaction merveilleuse ne s'est jamais reproduite qu'à l'occasion de la visite d'un rédemptoriste : c'est une faveur que le Père réserve à ses enfants.

Bréviaire. Depuis la mort du Saint, c'est-à-dire depuis quatorze siècles, une liqueur précieuse coule de ses ossements sans jamais s'épuiser.

6. — Le sanctuaire de Cocullo, dans les Abruzzes est, à l'instar de l'église de Saint-Hubert en Belgique, un divin établissement *contre les piqûres des reptiles venimeux.* On assure, depuis des siècles, que nombre de blessés y sont préservés des effets funestes de ce virus empoisonné.

7. — L'image de la *Madone du Bon-Conseil*, comme la sainte Maison de Lorette, après avoir été soustraite miraculeusement aux Turcs, fut transportée, sans aucun secours humain, à travers l'Adriatique, de Scutari à Genazzano, le 25 avril 1465 et s'arrêta devant le mur incomplet d'une chapelle de l'église en construction. Cette fresque, peinte sur une légère couche de plâtre, ne repose sur rien, contre toutes les lois de la physique et continue d'exciter l'étonnement des spectateurs par sa présence en ce lieu.

8. — Le monastère des Augustins de Montefalco, en Ombrie, vénère le *cœur de sainte Claire*, qui embauma cette maison du parfum de ses vertus. Ce cœur, d'une grosseur extraordinaire, est ouvert en deux comme un reliquaire, et porte l'empreinte de Notre-Seigneur en croix et des instruments de la Passion.

9. — Les Carmélites de San Matteo in Aratri, sur une des collines qui entourent Florence, hors la Porte Romaine, possèdent une ampoule du *sang de sainte Thérèse*, toujours liquide et sans corruption.

10. — A Révello, près d'Amalfi, où reposent les ossements de saint Pantaléon, chaque année, le 26 juillet, aux premières vêpres de sa fête, le *sang se liquéfie* et ne se coagule qu'à la mi-septembre. Il se liquéfie aussi quand on touche l'ampoule avec une relique de la vraie Croix.[1]

(1) « J'ai pu constater de visu le miracle de la liquéfaction du sang de saint Pantaléon à la *Chiesa Nuova*, le 21 novembre dernier, déclare Sagnori. J'ai pour croix à mon chapelet un minuscule reliquaire avec une parcelle du bois sacré, dont je n'ai jamais vu l'authentique. Je priai un Père de me montrer l'ampoule du sang de saint Pantaléon. Elle est renfermée dans un riche ostensoir. Le sang était coagulé, sauf une ou deux gouttes à la surface. J'approchai mon reliquaire de l'ampoule, et presque aussitôt le sang fut liquéfié, et du plus vif incarnat. »

11. — Le *sang de sainte Philomène* à Mugnano, se montre brillant ou sombre, selon que des joies ou des épreuves attendent le pèlerin qui le baise avec respect.

12. — La *liquéfaction du sang de saint Janvier* est un des phénomènes les plus étonnants du surnaturel et qui a préoccupé la science humaine au XIXe siècle plus qu'il ne l'avait jamais fait. Mgr Postel a écrit là-dessus un gros livre et il a soutenu bien des polémiques contre les journalistes impies de l'époque. Il est impossible de mettre en doute la réalité de ce prodige qui se renouvelle tous les ans à la fête de saint Janvier et pendant l'octave. Parmi des milliers de témoignages absolument irrécusables, nous citerons les lignes suivantes du *Corricolo* d'Alexandre Dumas, qu'on ne suspectera certes pas de mysticisme ou de connivence avec le clergé.

« J'ai vu le miracle du sang de saint Janvier. Il y avait bien véritablement miracle, car c'était toujours la même fiole; le prêtre ne l'avait touchée que pour la prendre sur l'autel et la faire baiser aux assistants, et ceux qui venaient de la baiser ne l'avaient pas un instant perdue de vue. La liquéfaction s'était faite au moment où la fiole était posée sur l'autel et où le prêtre, à dix pas de la fiole à peu près, apostrophait les parentes de saint Janvier. Maintenant, que le doute dresse sa tête pour nier, que la science élève sa voix pour contredire : voilà ce qui est, voilà ce qui se fait, ce qui se fait sans mystère, sans supercherie, sans substitution, ce qui se fait à la vue de tous. La philosophie du XVIIIe siècle et la chimie moderne y ont perdu leur latin ; Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, et, comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents. Faudra-t-il dire que ce soit un secret gardé par les chanoines du trésor et conservé de génération en génération depuis le IVe siècle jusqu'à nous? Cela est possible; mais alors cette fidélité, on en conviendra, est plus miraculeuse encore que le miracle. *J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle*, et pour ma part, je déclare que je crois. »

13. — *La statue miraculeuse de saint Dominique* à Soriano. « Dans les temps où l'hérésie de Luther et Calvin faisait de si

terribles ravages au sein des peuples les plus civilisés de l'Europe, écrit le P. Salua, commissaire de la Congrégation du Saint-Office, la divine Providence permit qu'une image prodigieuse de saint Dominique apparût à Soriano, en vue de préserver l'Italie de ce fléau. A la même époque où la perfidie de l'hérésie insultait au culte de Marie Immaculée et des saints, la Mère de Dieu daigna, par la manifestation de cette image sacrée, donner une preuve décisive en faveur du culte et de la vénération des saints, par les œuvres admirables de la bonté divine.

» Les milliers de fidèles de toute condition, qui, accourant même des lieux les plus éloignés, venaient en pèlerins vénérer à Soriano l'image miraculeuse de saint Dominique, offraient un spectacle qui émouvait tous les cœurs.[1] Tous en emportaient le souvenir de grâces signalées et de nouveaux miracles.

» Or, le 15 septembre 1870, pendant que les hordes sacrilèges passaient les confins du territoire de l'Église, pour envahir la ville des papes, la miséricorde divine donnait aux siens un avertissement. Des signes surnaturels et célestes invitèrent les peuples à apaiser le divin courroux par des supplications et des prières.

« Ces signes apparurent, dans le célèbre sanctuaire de Saint-Dominique, à Soriano, en Calabre.

» Le clergé et le peuple célébraient en ce même jour l'anniversaire de l'apparition miraculeuse de l'image du patriarche qui avait eu lieu le 15 septembre 1530. Les fidèles étaient en prières et s'approchaient des sacrements ; les prêtres étaient dans l'église qui était ornée magnifiquement. Tous se rappelaient avec joie le grand bienfait qu'ils avaient reçu des mains de la très sainte Vierge, par le don de l'image miraculeuse de leur protecteur, saint Dominique, et par là les miracles et les grâces sans nombre dont leurs pères et les

(1) C'est en 1530 que l'image miraculeuse de saint Dominique apparut à Soriano. Depuis ce temps elle ne cessa de se rendre célèbre par des faveurs signalées et par des miracles. Aussi, selon l'historien, à la fête des saints, en 1609, et dans les jours précédents, il y eut environ cent mille hommes à Soriano, et ce chiffre s'éleva à cent trente mille. Il y avait là non seulement des pauvres et des habitants des campagnes, mais des patriciens illustres et des princes, des familles riches et des hommes de tout rang et de tous les ordres.

fidèles de toute nation avaient été favorisés par l'intercession de ce grand saint.

» La statue de saint Dominique, sculptée en bois et de grandeur naturelle, était portée, dès les temps anciens, processionnellement en ce jour anniversaire. Elle représentait d'une manière admirable les traits angéliques de l'image miraculeuse et était exposée non loin de l'autel. Il était onze heures du matin; les personnes pieuses priaient avec piété à l'autel. Tout à coup, la statue sacrée, comme si elle eût acquis le mouvement et la vie, commence à se remuer sur sa base solide. Les mouvements sont sensibles et pareils à ceux de quelqu'un qui se meut en avant et va en arrière.

» Ce n'est point tout. La statue élève et replie le bras gauche, comme si elle voulait annoncer la parole de Dieu. En même temps, sur le visage du saint, on voit des rides au front, et il jette sur les assistants des regards sévères et menaçants. Tous tremblent et sont saisis de crainte. Mais aussitôt, comme ému de compassion, semblable à l'apôtre qui, en corrigeant le pécheur, l'excite à l'espérance du pardon, il élève avec respect sa face vers l'auguste image du Rosaire, et par ses tendres regards il encourage tous les assistants à la filiale confiance envers la Mère des miséricordes.

» La nouvelle du prodige se répand parmi le peuple en quelques instants, et mille personnes sont témoins des mouvements admirables et miraculeux qui se renouvellent dans la statue. Tous sont saisis de vénération, s'émeuvent et s'humilient. Mais les regards si tendres que la statue jette vers la très sainte Vierge du Rosaire, fortifient les courages. Aussi, par une sorte de mouvement instantané, on s'écrie : « Saint Dominique, miracle, miracle! »

» Le prodige continue encore; les mouvements extraordinaires ne cessent de se succéder. La statue sacrée est isolée, afin d'enlever tout soupçon ou doute, et d'écarter l'idée de fraude. Mais le miracle est évident aux yeux des plus timides comme des impies, car tous voient se répéter, pendant une heure et demie, ces signes de crainte et en même temps d'espérance. Aussi, avec un saint enthousiasme qu'inspirent le zèle et la piété et dont la religion a le secret, le peuple, dans sa reconnaissance, en rend à Dieu les plus vives actions de

grâces, en portant en procession l'image miraculeuse dans les rues de l'heureuse cité. »

Tout ce qui précède a été établi authentiquement par un jugement régulier qui a été porté par l'autorité ecclésiastique du diocèse. Dans le procès, un grand nombre de témoins oculaires ont été unanimes à déposer sur ce prodige.

En présence d'une telle variété et d'une aussi étonnante profusion de phénomènes surnaturels, il est bien permis de se demander avec le poète « quel temps fut jamais plus fertile en miracles. » Oui, nous nageons littéralement dans le surnaturel; il nous presse de toutes parts; il n'est ni ville ni village qui ne puisse citer des faits prodigieux, accomplis en ces derniers temps et attestés par des témoins irrécusables. Plus la libre pensée s'affirme et veut prétendre au triomphe, plus elle est démentie et réduite au silence par l'envahissement de l'élément surnaturel. Dieu manifeste sa présence et son action comme il ne l'a fait à aucune époque!...



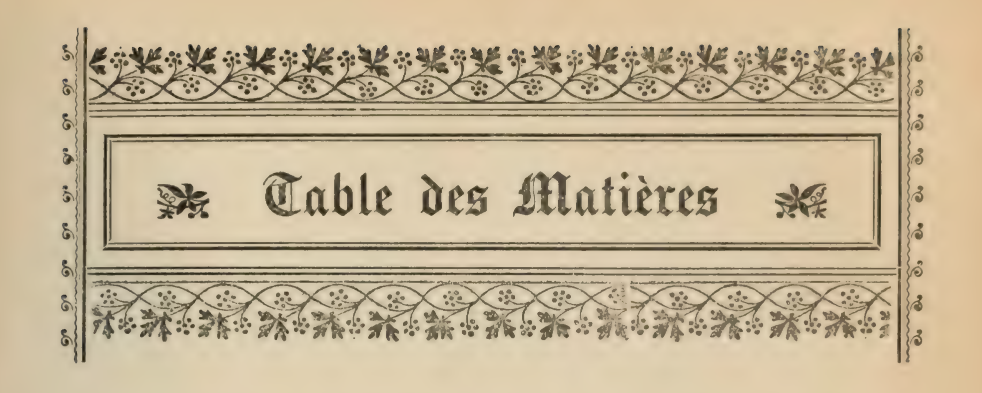
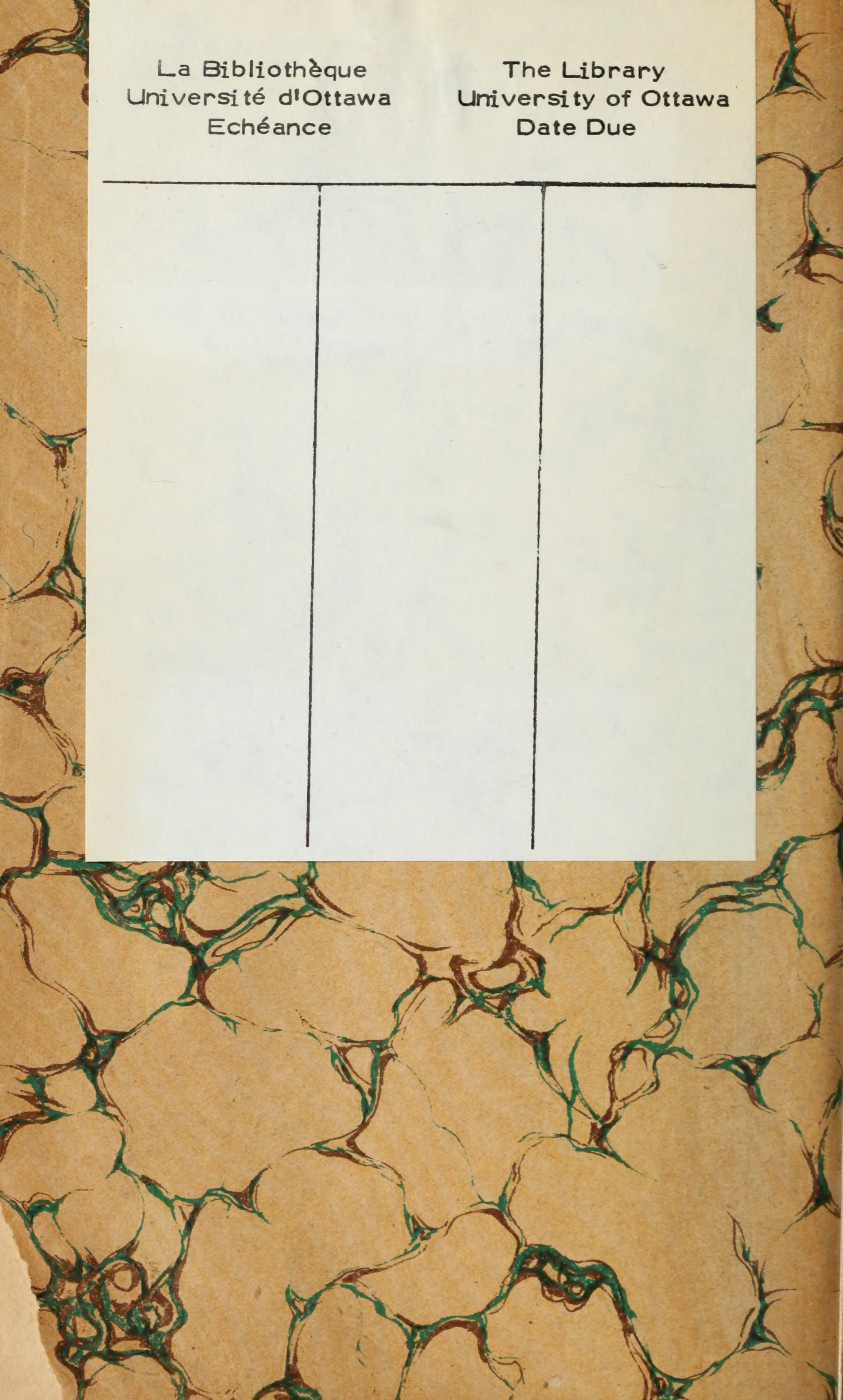


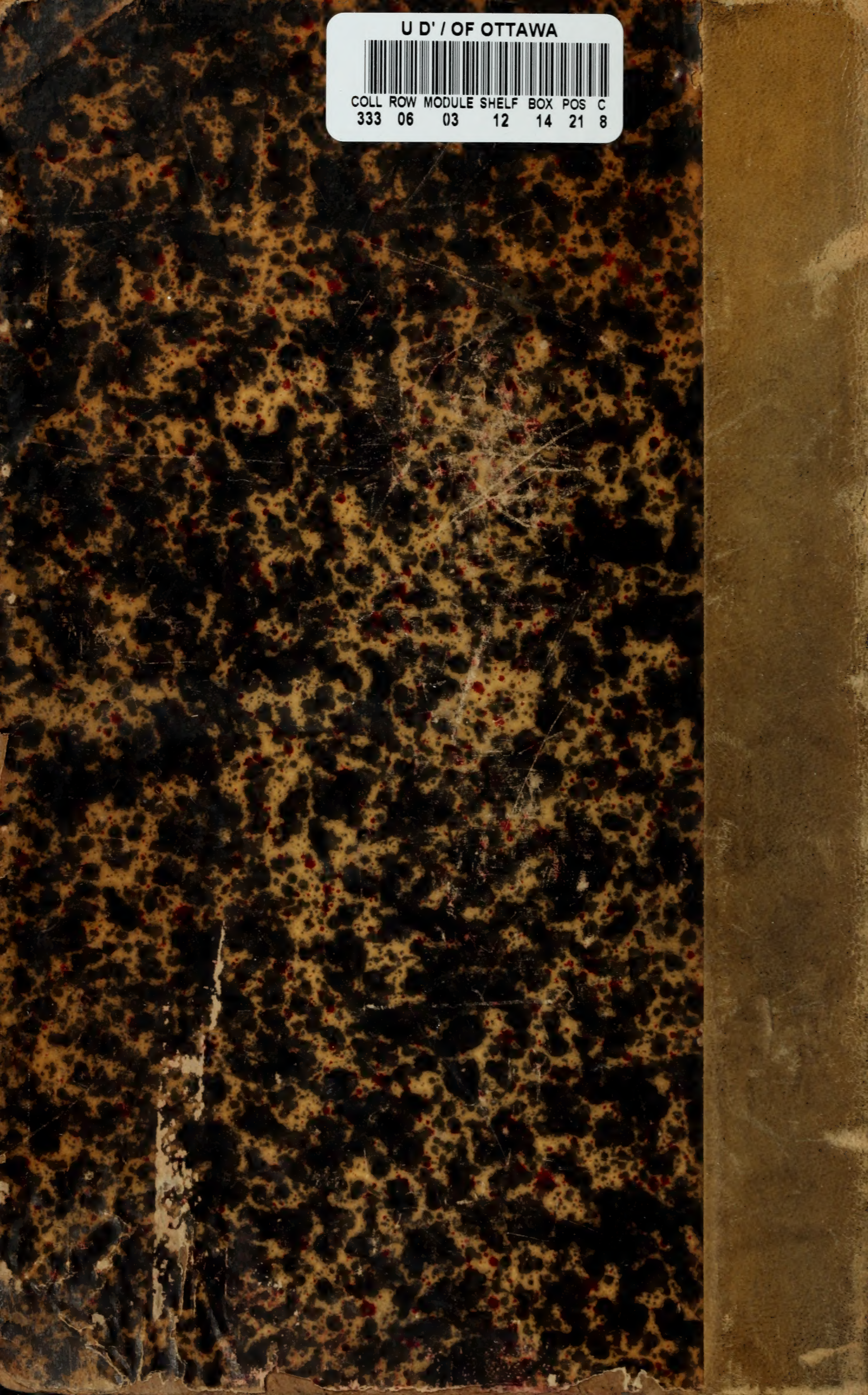
Table des Matières



Tournai, typ. Casterman. 979




a39003 001996189b
BX 4651 .G43 1902
GERBE D.OR DU XIXE SIE
CE BX 4651
.G43 1902
COO
GERBE D'OR
ACC# 1399887


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 03 12 14 21 8